This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

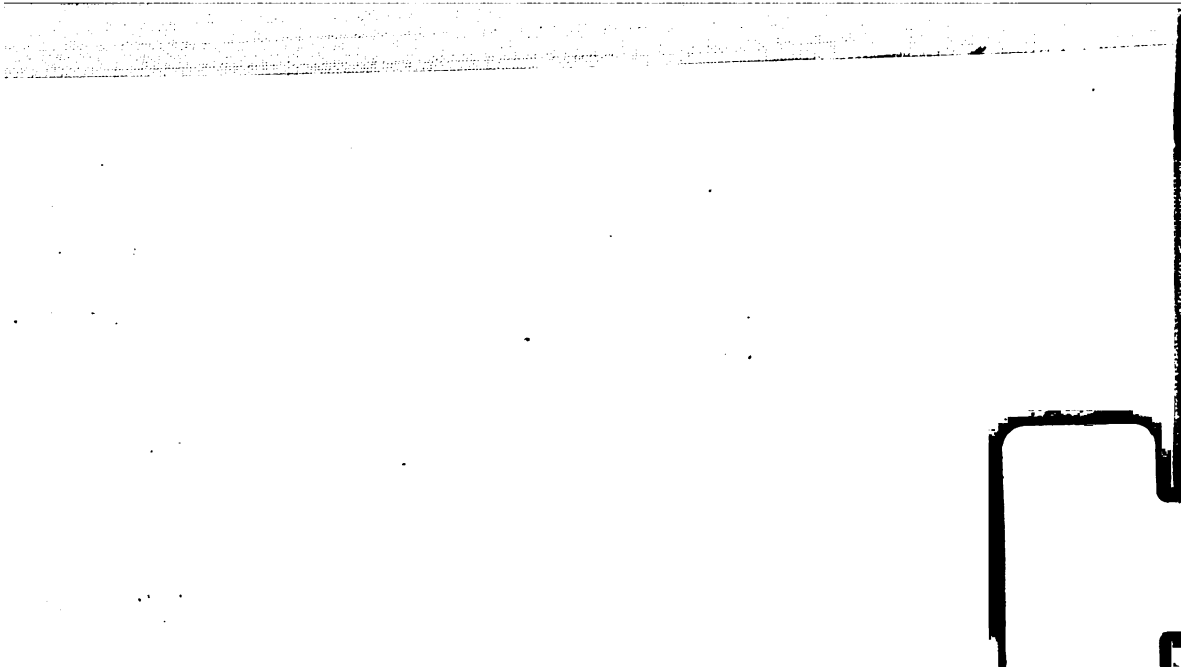
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THÉATRE
DE
SOCIÉTÉ.
TOME PREMIER.

Theatre
A 10
994

THÉATRE

DE

SOCIÉTÉ,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Liberius, si
Dixero quid, si fortè jocosiùs: hoc mihi juris,
Cum veniâ dabis.

Horat. Sat. IV. Lib. I.

TOME I.

NESTOR LIBRARY
NEW-YORK

A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS,

Chez P. Fr. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur,
au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT.

L'on a engagé l'Auteur à faire imprimer, à la tête de cette seconde édition de son Théâtre de Société, un morceau sur l'amour propre des Poëtes, *en général, & sur le sien, en particulier.*

Ennemi des Préfaces, & persecuté pour en donner une dans cette édition-ci, il risque aujourd'hui les fragmens *d'un Manuscrit, qui ne peut pas paroître en entier; & qu'il présente, comme* une maniere de Préface.

L'unique raison, qui l'a déterminé à céder aux instances qu'on lui a faites à cet égard, a été le contraste singulier *qu'on trouvera dans ce morceau, quand*

on le comparera aux Préfaces *qui ont paru, depuis environ trente ans. Rien n'eſt plus directement oppoſé à leur eſprit & à leur ton.*

L'on ſe flatte que ſa ſingularité frappera, d'autant plus, par ſa nouveauté dans ce ſiecle-ci, qu'il ne ſera pas poſſible de douter, à la façon ſentie *dont il eſt écrit, que l'Auteur ne ſoit intimement convaincu & véritablement pénétré de la vérité de tout ce qu'il dit. Il peut ſe tromper; & il eſt bien loin, aſſurément, de prétendre amener perſonne à ſon opinion; mais elle lui paroît à lui d'une ſi grande évidence, qu'il en ſoutiendroit la vérité*, juſques au feu excluſivement, *comme s'exprimoit autrefois Rabelais.*

AVERTISSEMENT.

Il eſt bon d'avertir, encore, que ces fragmens ſont partie d'une critique à charge & à décharge, *que l'Auteur a faite lui-même de ſes propres Pieces; & qu'il a intitulé,* Epanchement ſecret de l'amour propre; *de prévenir que cet Ouvrage, qui en eſt rempli, & dans lequel on parle néceſſairement toujours de ſoi, n'étoit nullement fait pour être imprimé, & que ces raiſons s'oppoſoient à ce qu'il le fût jamais.*

Auſſi, s'attend-on à trouver des Cenſeurs, qui blâmeront, avec juſtice, le ton d'égoïſme, *qui regne d'un bout à l'autre de ces fragmens. On eſpere, cependant, mais ſans autrement y compter, que le ton d'ingénuité & de can-*

deur, qui n'y regne pas moins, pourra ſervir d'excuſes, mais c'eſt grand haſard!

MANIÉRE
DE PRÉFACE,
OU
FRAGMENS
D'UN MANUSCRIT INTITULÉ:
EPANCHEMENT SECRET
DE
L'AMOUR-PROPRE.

J'AVOUE ici, de bonne foi, que ſur les Journaux qui ont parlé, trop avantageuſement pour moi, de mes Ouvrages, je n'entreprends aujour-

d'hui d'en faire l'apologie, & même la critique, *que par amour-propre.*

Quelques tours que j'euſſe pris pour cacher cette vérité, elle n'en eût pas moins ſauté aux yeux; & ce ne ſeroit qu'un ridicule de plus.

Je n'ai point parlé de moi, ni de mes Comédies au Public; je me ſuis abſtenu de faire imprimer des Préfaces, où je m'en ſerois donné le plaiſir: c'eſt bien la moindre choſe que ma vanité regagne cela dans des Ecrits *particuliers.* Houdart de la Motte, dans les ſiens, *qui ſont publics*, a plaidé pour la vanité des Gens de Lettres; & il a penſé, avec raiſon, que c'étoit *l'amour-propre*, uniquement, qui les faiſoit travailler, & ſe donner tant de peines. C'eſt ce motif ſeul qui les conduit à la gloire & à la vérité, plus ſouvent encore, au ridicule.

Mais enfin, quoi qu'il en ſoit, ce ridicule, ſi ridicule y a, eſt bien pardonnable, quand il ne doit incommoder ni ennuyer perſonne. L'on ne verra celui que je me donne ici, qu'après ma mort; ce ſera *un ridicule poſthume !* J'en fais mes excuſes d'avance à ceux qui hériteront de ce manuſcrit (1). Eh! pourquoi en faire ? Le ridicule n'ennuie pas toujours; ils ſe divertiront, au contraire, aux dépens du pauvre défunt; & cela ſatisfera leur petite malice, dont alors je ne m'embarraſſerai

(1) Depuis deux ou trois ans que ce manuſcrit repoſe dans mon cabinet, je n'ai pas imaginé un ſeul inſtant, & je n'euſſe jamais pu croire qu'il fût un moyen poſſible de le faire imprimer *de mon vivant*, en tout ou en partie. Il ſeroit peut-être heureux de n'avoir pas aujourd'hui trouvé un expédient pour m'expoſer au ridicule.

gueres ; ſuivant toutes les apparences.

Les Journaux qui ont donné des extraits de Dupuis & Desronais, de mon Théatre de Société, & des quatre Comédies que j'ai retouchées, ſont *la Renommée Littéraire*, *le Mercure de France*, *l'Année Littéraire*, & *le Journal Encyclopédique*. Je ne ferai aucunes réflexions ſur la Feuille de *l'Avant-Coureur*, parce que j'en ai trouvé les louanges trop outrées. Je n'ai point pouſſé la vanité juſques-là ; j'ai eu, un moment, celle de les réfuter ; mais ces ſortes de réfutations, quand elles ne ſont pas faites avec force, & beaucoup d'énergie, ont l'air d'un conſentement hypocrite ; & quand elles le ſont ſans ſe ménager, & que vous vous rabaiſſez trop, l'on vous prend au mot, & l'on vous rabaiſſe encore davantage. J'ai donc gardé un hon-

nête milieu : je ne ſuis point aſſez fat, pour croire à des éloges exagérés ; mais je ne veux pas être aſſez ſot pour les combattre.

. . . . . .

. . . . . .

» Auparavant d'en venir *au morceau*, qui fait l'objet principal de » cette prétendue Préface-ci, qu'il » nous ſoit d'abord permis, pour » donner une idée générale du manuſcrit entier, de mettre ſous les » yeux du Lecteur,

» 1°. La réfutation d'une Critique.

» 2°. Le conſentement donné à » une Critique.

» Enfin, une Critique faite par » l'Auteur lui-même, & de ſon » propre mouvement.

L'Auteur de la Renommée Litté-

raire a trouvé *la verſification* de Dupuis & Desronais, *négligée & languiſſante.*

RÉPONSE.

Soit amour-propre, ou vérité, je crois, au contraire, la verſification de Dupuis, vive & ſoignée. Mais je ne ſuis point ſurpris que dans ce ſiecle-ci, où le goût de l'épigramme, des vers brillans, des maximes, & des ſentences, s'eſt introduit dans les Ouvrages, où il devoit le moins entrer; je ne ſuis point étonné, dis-je, que l'on veuille faire régner ce faux goût dans la Comédie, à laquelle il eſt pourtant ſi fort oppoſé.

Le Public cependant applaudit toujours au naturel; & ce n'eſt point ſa faute, ſi les Auteurs dramatiques d'à-préſent ont tant d'eſprit;

j'avoue que j'ai évité avec ſoin d'en avoir ; j'entends de cet eſprit, qui n'eſt pas l'eſprit de la choſe.

J'ai toujours cru, & je croirai toujours, que les penſées, dans une Comédie, doivent être priſes du fond de ſon ſujet. C'eſt, en conſéquence, que j'ai tâché de donner à mes idées, & à mes vers, le plus de ſimplicité qu'il m'a été poſſible. Je n'ai jamais conçu le dialogue de la Comédie, autrement que comme l'imitation, preſque mot pour mot, de la converſation des hommes, en conſervant à chaque caractere le ſtyle qui lui eſt propre. J'ai toujours cherché la phraſe la plus familiere ; j'ai évité les antitheſes ; & je me ſuis conſtamment attaché au vrai, & à rendre la nature.

Pour porter même l'illuſion juſqu'où elle peut aller, j'ai préféré le

vers *libre*, au vers *alexandrin*, afin d'imiter mieux la converſation ordinaire: *ſermoni, propiora carmina.* Souvent même, à deſſein, j'ai rompu la meſure de ces vers, pour rendre le dialogue plus naturel. Je l'ai même haché par des interruptions, lorſque cela étoit néceſſaire, pour lui donner plus de vivacité & de chaleur. Et ſi l'on veut y faire attention, l'on s'appercevra, malgré le reproche que l'on me fait ici, que bien loin d'avoir *une verſification languiſſante & négligée*, j'ai rimé, au contraire, avec une régularité & une correction qui n'eſt point ſi commune; & enfin, que dans les endroits où mon ſujet me permettoit de m'élever, j'y ai jetté autant de force & de nobleſſe qu'il en étoit ſuſceptible, ſans rien outrer, & ſans ſortir du vrai.

Quant à ce qu'il a plu à nos Spi-

rituels d'appeller *des détails*, c'eſt-à-dire, des traits brillans, la figure dominante de l'antithèſe, les verſ luiſans, & tout *ce ſtras* dont aujourd'hui on requinque la fin d'une tirade, je ne connois ni ne veux connoître ce mauvais goût-là; je ne connois, dans la Comédie, *d'autres détails* que ce que les Perſonnages ſont obligés de ſe dire & de ſe répondre.

. . . . . .

. . . . . .

» L'on trouve dans l'Année Littéraire, dans la Lettre du 10 Mars » 1763, la critique qui ſuit:

Il y a, dans cette Comédie, un rôle de *Clénard*, ci-devant Précepteur du feu neveu de M. Dupuis, *qui eſt tout-à-fait inutile*: l'Auteur auroit pu le remplacer par une Sou-

brette vive, enjouée, ſpirituelle. La Piece en auroit acquis plus d'action, de mouvement, & de variété.

RÉPONSE.

Je conviens avec l'Auteur de l'Année Littéraire, & c'eſt de très-bonne foi que je conviens, que le perſonnage de Clénard *eſt tout-à-fait inutile ;* qu'il n'eſt point aſſez lié à l'action ; qu'il eſt froid, & que c'eſt un Acteur purement protatique. S'il ne m'eût pas été d'une néceſſité abſolue pour mon expoſition, j'en euſſe épargné l'ennui aux Spectateurs, & je n'en euſſe pas fait la faute. Auſſi, lorſqu'il m'a ſervi à expoſer mon ſujet dans le premier acte, & à développer & mettre un peu en action le caractere de Dupuis, au ſecond acte, je m'en débarraſſe, & je le renvoie ſans façon, ſans qu'il ſe trouve au dénouement, & qu'on

l'y regrette ! Au lieu que ſi j'euſſe employé une Soubrette, cette Soubrette, vive & enjouée, n'auroit pas tenu à l'action, plus que Clénard, mais y eût occupé plus de terrein. Il eût fallu lui donner quelqu'amour pour quelque galant Valet-de-chambre ; elle eût diviſé mon action, & nui ſur-tout prodigieuſement *à l'intérêt*, en coupant les ſcenes qui en ſont ſuſceptibles. Ainſi, faute pour faute, je me tiens à la mienne, en en convenant.

. . . . . .

. . . . . .

» Critique très-ſincere faite par » l'Auteur, & de ſon propre mou- » vement, des trois Comédies qu'il » a refondues preſqu'en entier.

Le Mercure de France, l'Année Littéraire, & le Journal Encyclo-

pédique, ont fait des éloges outrés du *Menteur*, de *l'Andrienne*, & de *l'Eſprit Follet* (1), Comédies que j'ai refondues preſqu'en entier, & de *la Mere coquette*, dans laquelle je n'ai fait ſeulement que changer le *caractere du Marquis*.

Je ne reçois leurs éloges, en les modérant beaucoup, que pour cette derniere, que j'ai arrangée il y a treize ou quatorze ans. Mais j'en avois ſoixante, quand je commençai à travailler aux trois premieres.

(1) Ces quatre Comédies ſont imprimées, & ſe vendent ſéparément chez le même Libraire qui vend ce Théatre de Société. Elles ſont reçues, depuis ſix ans, par les Comédiens, auxquels l'Auteur en a fait préſent, & qui n'ont garde d'ajouter rien à leur répertoire, qu'ils étendent juſqu'à vingt ou vingt-cinq Pieces. Leur deſir de plaire au Public va juſques-là! On auroit tort de leur faire des reproches ſur leur pareſſe! eh! d'ailleurs, à quoi ſerviroient-ils?

Auſſi, dans une lettre de moi, imprimée au mois de Février 1771, dans le Mercure de France, invitois-je les Auteurs, qui euſſent voulu s'en donner la peine, *à deſcendre à corriger mes corrections.*

» Ce n'étoit pas moi (y diſois-je),
» qui voulois me voir applaudi,
» mais ces anciennes bonnes Comé-
» dies, ces chef-d'œuvres du Théa-
» tre, dont les repréſentations ſeront
» bientôt abandonnées totalement,
» ſi perſonne ne veut ſe dévouer au
» travail, auſſi néceſſaire qu'ingrat,
» de rajeunir ces vieux & reſpecta-
» bles monumens de notre Scéne.

J'ai donc reconnu dès-lors, & je reconnois encore aujourd'hui, mon inſuffiſance dans cette entrepriſe.

Loin de défendre la verſification de ces trois Pieces, comme j'ai dé-

fendue celle *de Dupuis & Desronais*, j'avoue, au contraire, avec toute la ſincérité & la candeur poſſibles, que la verſification de ces trois Comédies, *eſt négligée*, *languiſſante*, *trop hachée*, *& un peu rocailleuſe*, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme.

Je confeſſe, avec la même bonne foi, que les plaiſanteries que j'ai miſes dans la bouche des Valets & des Soubrettes, ne ſont peut-être pas aſſez ſaillantes pour le Parterre, qui deſire quelque choſe de plus comique & de plus piquant.

Je reconnois enfin, qu'il doit néceſſairement s'y trouver d'ailleurs nombre d'autres défauts dont je ne me doute pas.

C'eſt pour ces raiſons que j'appelle encore aujourd'hui d'autres plumes, plus élégantes que la mienne, à

revoir mon travail informe, & à lui donner des couleurs, qui feront revivre des Pieces, qui, traduites par l'Etranger, ſeront l'ornement de leurs Théatres, tandis qu'elles ne ſubſiſteront pas encore vingt ans ſur le nôtre.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Concluſion de l'épanchement ſecret de l'amour-propre.

A la ſuite du Journal Encyclopédique, j'ai dit, avec franchiſe, ce que je penſois de mes trois Comédies retouchées, & des louanges exagérées qui leur avoient été prodiguées.

Celles de l'Année Littéraire, à ce ſujet, me paroiſſent encore plus outrées, & conſéquemment moins

mérités. On m'en accable ſur mon petit talent pour la Comédie. Elles ſont plutôt faites pour révolter le Lecteur, par leur éxagération, que pour me le concilier, par quelqu'apparence de vérité.

Quel eſt, en effet, le connoiſſeur, & l'homme de ſang-froid, qui ne ſe ſouleve pas contre moi en liſant la ridicule hyperbole qui ſuit ?

Je puis prendre cela pour du perſifflage ; c'eſt Fréron qui écrit. *Depuis Moliere, je ne connois que M. Collé qui ait reçu de la nature un talent ſupérieur & décidé pour le genre de la Comédie..... Il n'y a que M. Piron qui ait fait éclater la méme force comique, &c.*

Et moi, je déclare ici, avec la bonne foi la plus gauloiſe, que non-ſeulement M. Piron avoit reçu de

la Nature *un génie* mille fois ſupérieur *au foible talent* qu'on peut me trouver *pour la Comédie*; mais je déclare encore, avec un cœur vraiment pénétré de la vérité de ce que je vais dire, que la Mere coquette de Quinault; que les bonnes Comédies de Dufreſny, de Regnard, de Deſtouches, & de Marivaux, deſſinées à grands traits, ſont infiniment au-deſſus des bagatelles dramatiques que j'ai crayonnées en petit, & dont je n'ai heureuſement fait que mon amuſement, & non pas mon métier.

Je regarde véritablement *comme mes Maîtres*, & ces Auteurs célebres que je viens de nommer, & d'autres encore que je ne nomme pas, pour éviter la prolixité.

Quant à *Moliere*, après lequel on

me place, avec M. Piron, je m'en crois plus éloigné, dans le comique, que Campiſtron ne l'eſt, dans le tragique, du grand Corneille.

Tout ce que, dans ce cas-ci, je puis ſeulement permettre à mon amour-propre, c'eſt de dire, que ces Ecrivains, mille fois plus proches de Moliere que moi, & n'en approchant pas cependant, ont eu, ſur moi, l'avantage inappréciable d'avoir pu conſacrer leurs premieres années à l'étude réfléchie d'un Art, qui, tout frivole qu'il paroît, eſt beaucoup plus difficile & plus étendu qu'on ne l'imagine communément. Pour moi, retenu dans ma jeuneſſe par une prudence, fondée ſur des principes d'honneur, je n'ai pas cru qu'il me fût permis de me livrer entiérement à mon goût pour le Théatre, qu'après avoir arrangé auparavant

ma médiocre fortune ; & ce n'eſt qu'à 37 ans, qu'avec moins de 4000 livres de revenu, ne devant plus mon temps à perſonne, j'ai ſuivi, avec paſſion, mon goût pour la Comédie, en homme entiérement indépendant.

Eloigné de la ſcene, par les affaires, & par cette façon de penſer, je ſuis donc reſté Ecolier dans cet Art, pour n'en avoir pas fait aſſez-tôt mon occupation unique & mon ſeul objet. N'eſt-ce pas encore trop donner à mon amour-propre, que de croire que c'eſt cette cauſe qui m'a empêché d'étendre le peu de talent que j'avois pour le Théatre, & qui, au contraire, l'a reſſerré dans des bornes étroites que j'ai ſenties, auſſi bien que l'impoſſibilité de les reculer ?

Que l'on ne me faſſe donc pas

l'injuſtice de penſer que je ſois aſſez ſimple, ou aſſez vain pour m'être laiſſé tourner la tête par mes petits ſuccès dramatiques, ſoit chamberlans, ou publics, & que j'aie reſpiré trop fort l'encens capiteux des Journaliſtes.

Je crois avoir apprécié ces ſuccès à leur juſte valeur. J'oſe même aſſurer, qu'à cet égard, je me ſuis conſtamment appliqué à mettre mon amour-propre à n'en avoir qu'un raiſonnable. L'on ſçait qu'il n'eſt pas poſſible d'être ſans amour-propre: l'on ne peut ſe détacher de ſoi-même; mais il faut faire tous ſes efforts pour le tenir plus bas que le talent que l'on a; & c'eſt-là ce que j'appelle un amour-propre raiſonnable.

Celui de tous les Poëtes que j'ai connu, & j'en ai beaucoup connu,

m'avoit toujours paru ſi extravagant & ſi ridicule, dans les temps où je ne penſois gueres à être Auteur, qu'il m'a ſauvé de l'excès de ce travers, auſſi incommode dans la ſociété, qu'il y eſt impertinent & riſible.

J'ai toujours regardé comme une vérité conſtante, qu'aux yeux de la raiſon, le mérite du Poëte étoit, de tous les mérites, celui qui devoit inſpirer le moins d'amour-propre dans la ſociété. Eh! de quelle utilité lui ſont les Poëtes? Platon, le plus ſage des hommes, les en banniſſoit. Je ſuis encore trop fou, pour être du ſentiment de ce ſage; mais j'ai toujours eu aſſez de raiſon, pour ſentir que quelques grands & quelques célebres qu'ils fuſſent, ils étoient, de tous les hommes, ceux qui devoient concevoir le moins d'amour-propre.

Henri IV & Turenne, Sully & Colbert ; l'Hopital & Dagueſſeau ; Mathieu Molé, & notre moderne Lamoignon de Malesherbes ; Boſſuet & Fénélon, Précepteurs d'héritiers préſomptifs d'un grand Royaume ; Rollin & le Beau, Inſtituteurs de pluſieurs milliers de Citoyens ; Boerhaave & Ambroiſe Paré ; le Normand & Cochin ; Jacques Cœur & Meſſieurs Lecouteux, Parcieux & Vaucanſon, & généralement tous les hommes qui, par leur génie & leurs travaux, ſont d'une utilité immenſe à la ſociété ; voilà, ſelon moi, les Mortels auxquels on peut pardonner un excès d'amour-propre !

Mais celui des Poëtes ne doit pas être épargné, pour peu qu'il paſſe le but. On doit le couvrir de ridicules, quand on ne le punit point par le mépris.

Ne pourroit-on pas même dire, que dans tous les états, utiles à la Patrie & à l'Univers, & dont je viens de tracer une foible eſquiſſe, l'homme, cet être ſi borné, ne peut jamais avoir à ſe glorifier de ſa mince exiſtence, quelque grande qu'elle paroiſſe à ſes yeux, & même aux yeux des autres?

L'homme * doit être humilié d'être

* Il y a long-temps que le ſage a dit: *Que tout ce que l'homme ſait, c'eſt qu'il ne ſait rien.* Tout ce qu'il peut faire, en ne s'appliquant qu'à une ſeule choſe, c'eſt d'exceller dans cette ſeule choſe; & en y excellant, on trouve encore, dans l'homme ſupérieur, les bornes de l'eſprit humain. Le plus grand génie, tranſporté hors de ſa ſphere, n'eſt ſouvent qu'un ſot & un ſtupide, quand un amour-propre déſordonné lui fait riſquer de paſſer dans une autre. Le Cardinal de Richelieu fit des Tragédies pitoyables quand il oſa s'en mêler, &

homme. Dieu ſeul peut avoir de la gloire. Il eſt la gloire même.

C'eſt par cet hommage dû à l'Etre ſuprême, que je terminerai mon ſermon ſur l'amour-propre, en me diſant à moi-même & à mes chers Auditeurs, mes Confreres :

» Petits Embrions du Parnaſſe, » prenez cette meſure pour votre » amour-propre ; il ne nous incom- » modera, ni ne nous révoltera pas » tant ! . .

Corneille, le divin Corneille eût été peut-être un imbécile, s'il lui eût fallu inventer, & ſuivre le vaſte projet d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche, que le Cardinal de Richelieu trouva, combina & remplit avec tant de génie !

LE ROSSIGNOL,

OU

LE MARIAGE SECRET,

COMEDIE EN UN ACTE,

EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES.

ACTEURS.

Mr. VARAMBON, *Colonel de Huſſards, pere de Catherine.*

CATHERINE, *fille de Mr. Varambon.*

Mr. RICHARD, *homme de Robe, marié ſecrétement à Catherine.*

Mr. DE SAINT-ALBON, *Capitaine de Cavalerie.*

POITEVIN, *Valet de Mr. Richard.*

PIERROT, *Valet de Mr. de Saint-Albon.*

La Scène eſt ſur l'Eſplanade de la Porte Saint-Antoine, & ſur le Boulevard, vis-à-vis de la maiſon de Mr. de Varambon.

L'on s'eſt permis d'appeller le Roſſignol, une Comédie, *attendu que tous les événemens de cette Piece ſont dans la vraiſemblance, & même dans la vérité qu'exige la Comédie; & que les caracteres des Perſonnages qui agiſſent dans ce drame, ſont auſſi dans la Nature, du moins autant qu'il a été poſſible à l'Auteur.*

*A proprement parler, l'on ne doit, je crois, donner le nom d'*Opéra-Comique, *qu'à des ſujets pris dans la Fable, dans des Romans incroyable, ou dans les Contes des Fées; ou enfin à des ſujets dans leſquels on introduit des Etres métaphyſiques.*

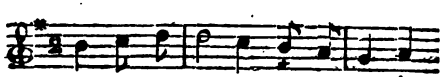
LE ROSSIGNOL,

COMEDIE.

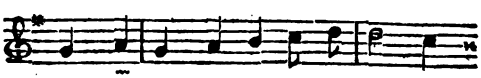
SCENE PREMIERE.

CATHERINE, *ſeule ſur ſon balcon.*

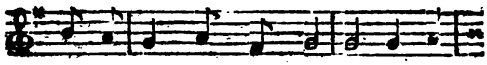
MALHEUREUSE Catherine, que vas-tu devenir ? comment m'y prendre, pour déclarer à mon pere mon mariage ſecret avec Monſieu Richard !... Dans peu d'inſtans, il doit paſſer ſous mon balcon.



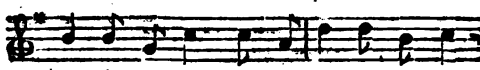
QUE ces inſtans durent long-tems! J'at-



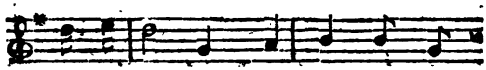
tens Le tems Que Richard pourra paſ-



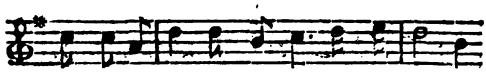
ſer par là ; Qu'il viendra Là. Un mot



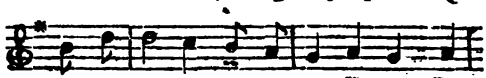
de moi, d'abord, De mon ſort, l'inſtruira.



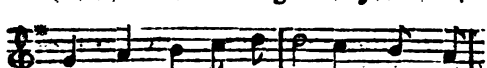
Le voilà!... Mais, Dieux! ce n'eſt pas



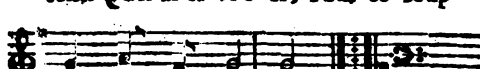
lui. Ah! d'ennui je languis! Je pé-ris! Que



ces inſtans Durent long-tems! J'attens Le



tems Qu'il ar-ri-ve i- ci; Pour ce coup-



ci, C'eſt bien lui. ,, Oui.

SCENE II.

CATHERINE, RICHARD.

CATHERINE, *toujours ſur le balcon, & Richard en bas.*

AH ! Monſieur Richard ! ah ! mon cher époux ! m'aimez-vous toujours ? J'ai plus beſoin de votre tendreſſe que jamais.

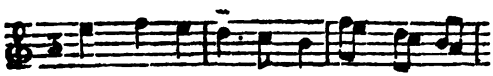
RICHARD,

Air : *L'auſtere Philoſophie.*

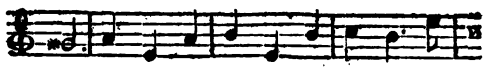
AH ! vous n'avez rien à craindre,
Rien à craindre de mon cœur ;
Jamais rien ne peut éteindre,
Ni rallentir mon ardeur ;
Quand l'épouſe, à la tendreſſe,
A la vertu ſçait unir
Les charmes d'une maîtreſſe,
L'Amour ne ſçauroit finir.

CATHERINE.

Eh ! bien ! apprenez donc l'affreuſe nouvelle : mon pere, qui ignore notre mariage ſecret, me marie ; oui, me marie.

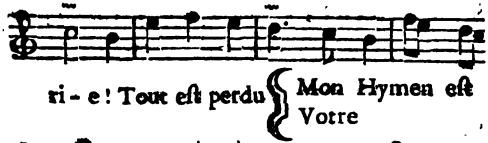


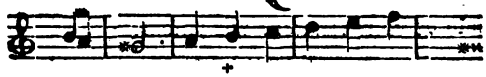
Tout eſt per-du, mon hymen eſt con-



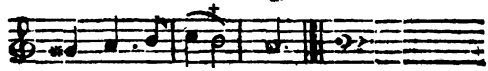
clu, A Saint-Albon mon pere me ma-

ENSEMBLE.





con-clu, Quelle ri-gueur, Ah quel-

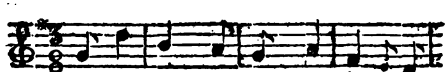


le bar-ba-ri-e!

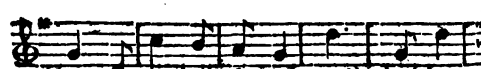
RICHARD.

Quoi, Monſieur Varambon! quoi Monſieur votre pere choiſit pour gendre un Saint-Albon! un homme perdu de vices & de ridicules!

CATHERINE, *l'interrompant.*

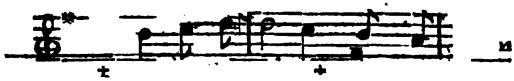


EH! Monſieur, comme mon pe-re



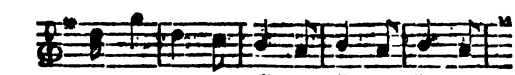
Eſt Co-lo-nel de Huſſards, Il veut

un homme de guerre, Un gendre, aimant

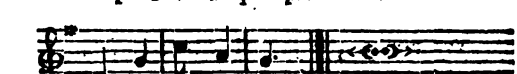


les hazards ; Par-là, dit-il, il eſt

pe- re Donner au Roi des Céſars ;



C'eſt pour cela qu'il pré- fe- re ce- lui



qui ſuit le Dieu Mars.

RICHARD.

Mais Monſieur Varambon ignore-t-il....

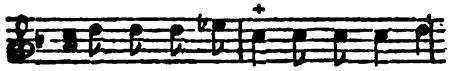
Air, *Du branle de Metz.*

Quel homme c'eſt ; quelle eſpece ?
L'air inſolent & railleur ;
Petit-maître & perfifleur,
Sans mœurs & ſans politeſſe ;
Pour avoir eu par malheur,
Une petite Ducheſſe,

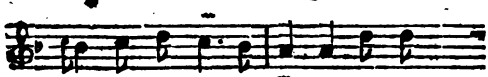
Depuis ce tems il eſt fat,
Et par air, & par état.

CATHERINE, *reprenant la fin de l'air.*

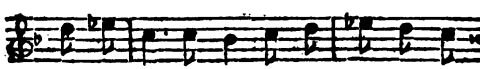
Et cette fatuité
N'eſt pas ſans méchanceté.



Vous avez voulu que pour lui ca-

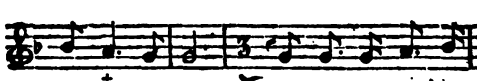


cher un a-mour ſi tendre Vous a-



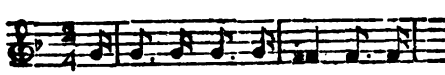
vez voulu que je lui fiſ- ſe entendre

ENSEMBLE.

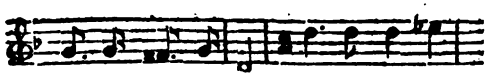


Qu'il m'avoit plu. Ah ! vous l'avez vou-
C'eſt moi qui l'ai vou-

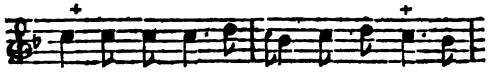
lu. Ah ! vous l'avez vou - lu.
lu. C'eſt moi qui l'ai vou - lu.



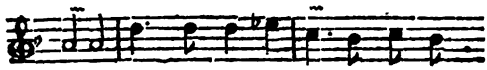
Il me croira co - quet - te Et



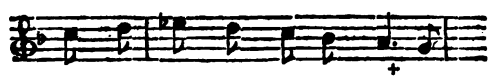
voudra s'en venger ; Ah ! dans quel dan-



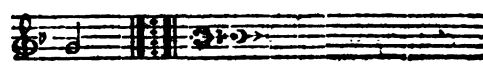
ger, Un eſpoir lé- ger Qu'il a pris, me



jette ! Sans rien ménager, Ah ! s'il me



croit coquette, Il vou-dra s'en ven-



ger.

RICHARD.

Air : *Je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir.*

Je crains peu la vengeance
Du petit Saint-Albon ;
Je crains la répugnance
De Monſieur Varambon ;
Contre un état honnête,
Plein de prévention,
Un Robin eſt ſa bête
D'averſion.

CATHERINE.

Ah ! cela eſt vrai. Mais... mais...

Air: *Quoi? vous partez ſans que rien vous arrête.*

Venez ce ſoir, nous prendrons des meſures ;
Et nous verrons, après mûr examen,
A concerter les façons les plus sûres,
De lui faire l'aveu de notre hymen.
Venez ce ſoir, nous prendrons des meſures
Pour déclarer notre ſecret hymen.

Mais j'entends mon pere. Venez un peu avant minuit, à votre ordinaire, je vous ouvrirai ma fenêtre au ſignal dont nous ſommes convenus. Vous contrefererez le cri d'un chat.

(*Elle rentre, & referme ſon balcon.*)

RICHARD.

Oui. Je vais tout préparer pour notre rendez-vous.

SCENE III.

RICHARD, *ſeul.*

MAIS, où diable eſt Poitevin ? Je lui ai dit qu'il me trouveroit ſur l'Eſplanade de la Porte Saint-Antoine ; ou bien ici, ſur le Boulevard, ſur lequel regne la maiſon de Monſieur Varambon. Le coquin s'enivre peut-être quelque

part ... ou bien l'imbécille m'attendra chez moi... Retournons-y.

Air : *Monſieur la Paliſſe eſt mort.*

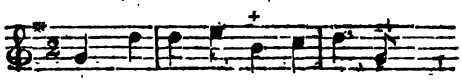
MALHEUREUX, que de chagrins
L'Amour dans peu te prépare !
Que pour elle & moi je crains
Un pere injuſte & bizarre !

SCENE IV.

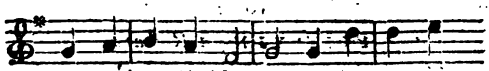
SAINT-ALBON, PIERROT, *entrant d'un côté, vers la moitié du couplet précédent*, POITEVIN *entre de l'autre*, RICHARD.

SAINT-ALBON, *éclatant de rire, prenant Richard par le bras.*

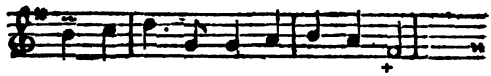
AH ! ah ! ah ! mon cher Richard, je t'y prends. Tu chantes ſous les fenêtres de ton inhumaine !



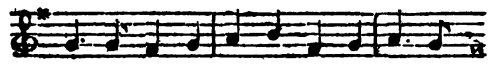
COMME un amant Eſpa-gnol, Tu



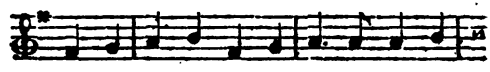
chantes en bé-car-re, ou ſi tu veux,



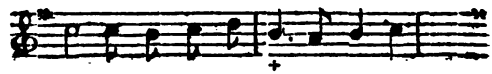
En bé-mol, une Beauté ſi ra-



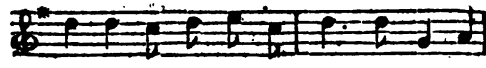
re, Mais ſache, l'ami, Que lorſqu'on chante



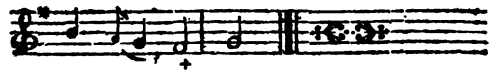
ainſi Deſſous un balcon, Il faudroit



la, la, re, la, re, la, Il faudroit



la, la, re, la, la, la, la, Il faudroit



la guit-tar-re.

RICHARD, *à Saint-Albon, lui faiſant une révérence d'un air piqué.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

POITEVIN, *à Richard.*

Monſieur, vous n'avez qu'à ordonner, me voilà prêt à recevoir....

RICHARD, *donnant un ſoufflet à Poitevin.*

Un ſoufflet, maraut, pour t'être fait attendre. Suis-moi, coquin. (*Il ſort.*)

POITEVIN.

Je n'avois que faire de me preſſer.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

SAINT-ALBON, PIERROT.

SAINT-ALBON, *riant.*

AH! ah! ah! le pauvre miſérable! le bon Richard eſt à plaindre.

PIERROT.

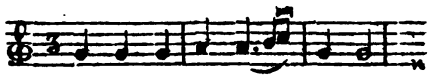
Il n'eſt pas ſi malheureux que vous le penſez, Monſieur.

SAINT-ALBON.

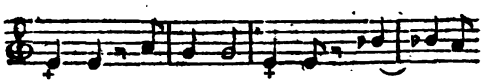
Comment?

PIERROT.

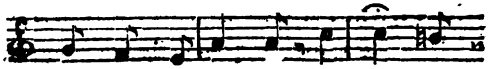
Oh! j'ai bien des choſes à vous dire; d'abord, Monſieur....



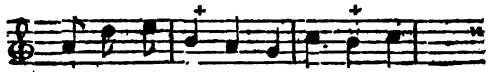
Puisque vous aimez Cathe-



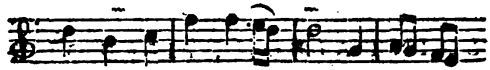
rine, Notre voi-ſi- ne, Cet - te



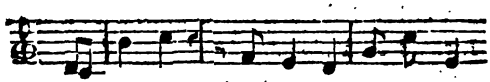
Beauté di- vi- ne, Mon - ſieur,



je m'ima- gi- ne Que votre deſ-

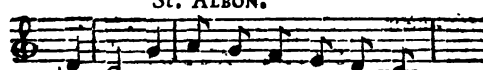


ſein eſt de l'épou- - ſer, Que vo-tre

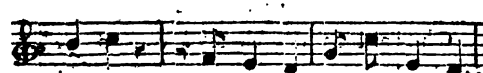


deſ-ſein eſt . . . de l'é- pouſer, de l'é-

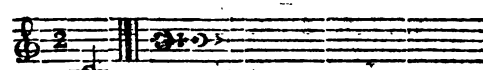
St. ALBON.



pouſer. Non, non, ceſſe de t'abu-



ſer, Non; m'amuſer, bon, épouſer;



Non.

PIERROT.

Air : *Des Feuillantines.*

MONSIEUR, avec ces airs, ces mavers,

Je crains pour vous des revers ;
Je crains....

SAINT-ALBON.

Que crains-tu, marouſle ?

PIERROT.

Qu'un rival,
Conjugal,
Qu'un rival ne vous la ſouffle.

SAINT-ALBON.

Air : *Son Alteſſe me congédie.*

VA, butor, je n'ai rien à craindre,
Et mon rival eſt ſeul à plaindre :
Tranquille & sûr de mon état ;
Je puis bien dire que l'on m'aime,
Sans être un fat...

PIERROT, *l'interrompant.*

Etant un fat,
Vous pourriez le dire de même.

Ainſi cela ne conclut rien, Monſieur.

SAINT-ALBON.

Allons, allons ; dis, n'es-tu pas un peu trop imbécille ?

PIERROT.

Non, Monſieur ; c'eſt vous qui êtes un peu trop prévenu en votre faveur.

Air : *Nage toujours, ne t'y fie pas.*

Quel amour propre ! quel homme !

Voulez-vous vous flatter toujour?
Moi, je ſçais des détails, & comme,
Ils ſe ſont, toure loure
Loure, loure, loure, loure,
Ils ſe ſont tous deux pris d'amour.

SAINT-ALBON.

Eh! quels ſont ces détails, Monſieur le fat?

PIERROT.

Les voici, Monſieur: Poitevin, valet de Mr. Richard, m'a dit....

Air: *O gué lanla, lanlaire, o gué lanla.*

QUE depuis trois ſemaines
L'objet charmant
Qui cauſe ici vos peines,
Votre tourment,
La nuit, dans ſon appartement,
Reçoit cet amant
Amicalement,
En attendant les chaînes
Du ſacrement.

SAINT-ALBON.

Air: *Des Trembleurs d'Iſis.*

O noirceur épouvantable!
O calomnie effroyable?
Dis-nous, eſt-il pratiquable
Qu'on puiſſe la voir la nuit?
Tu ſçais que ſa chambre eſt telle,

Qu'il faudroit paſſer par celle
Du pere de cette Belle,
Pour qu'on y fût introduit.
Ajoute à cela, infâme, que tous les ſoirs,
Varambon enferme ſa fille à double tour. Eh ! bien ? Qu'as-tu à répondre ?

PIERROT.

Air : *O reguingué, ô lon lan la.*

Monſieur, la réponſe à cela
Eſt bien facile, & la voilà,
C'eſt qu'elle ne loge plus là.

SAINT-ALBON.

Que dis-tu là ?

PIERROT.

Tenez, c'eſt-là.
Qu'eſt ſa chambre à préſent, mon Maître ;
Ce balcon-là,
Cette fenêtre.

SAINT-ALBON.

Air : *De Jean de Vert, de Jean de Vert, en France.*

Mais qu'a pu dire à Varambon
De plauſible & de ſage :
Quelle raiſon ? . .

PIERROT.

Une raiſon . . .
Une raiſon ſauvage. . . .

C'eſt ſous le prétexte touchant
D'entendre de ſon lit le chant
Du Roſſignol. . . .

SAINT-ALBON.

Du Roſſignol qu'elle veut mettre en cage.
Apparemment, voilà ce que c'eſt.

PIERROT.

Non réellement, Monſieur, elle a fait accroire à ſon pere, qu'elle vouloit prendre le Roſſignol. Eh! tenez, voyez-vous à ſa fenêtre ces trois pots à main gauche; & à droite ces trébuchets?

SAINT-ALBON.

Quelle fable!

PIERROT.

C'eſt une vérité. Ils ont ce ſoir un rendez-vous avant minuit.

Air: *Mon pere, je viens devant vous.*

C'EST par ce balcon que ce ſoir,
Monſieur Richard, qui ſçait les êtres,
Doit s'introduire pour la voir,
Lorſqu'elle ouvrira ſes fenêtres.
Ma foi, Monſieur, votre rival
Connoît mieux que vous le local.

SAINT-ALBON.

Bon, bon! quel conte! quel conte! ce petit homme de Robe a dans ſon état des ménage-

mens à garder. Crois-tu que de pareilles gens oſent tenter d'eſcalader une maiſon la nuit; Oh! oui, ce grave enfant-là ira riſquer de ſe faire une affaire d'éclat?

Air : *Daphnis m'aimoit, le diſoit.*

Que diable! un Robin oſe-t-il
S'haſarder à quelque algarade?
Il croit voir partout du péril...

PIERROT, *l'interrompant.*

Bon, bon! à pareille eſcalade,
Moi, j'ai vu monter des Abbés
Plus hardiment qu'à leurs jubés.
Ils y montoient,
Ils grimpoient,
Ils entroient ſi joliment,
Qu'on les recevoit poliment.

SAINT-ALBON.

Si cela eſt, Pierrot, ſi cela eſt...

PIERROT.

Eh! bien, Monſieur?

SAINT-ALBON.

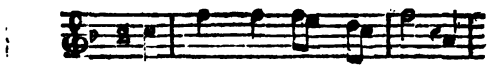
Mon parti eſt pris, je ne ſoupe point ce ſoir.

PIERROT.

Ni moi non plus, par conſéquent. Parbleu les voilà bien punis!

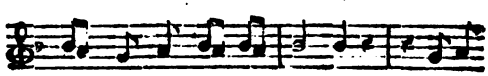
SAINT-ALBON.

Ecoute donc, animal, j'emploie le tems de mon ſou er à troubler leur rendez-vous, à les déſeſpérer.

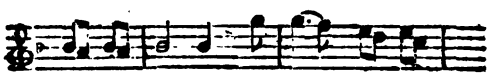


VENGEONS-NOUS, mais gaîment, gaî-

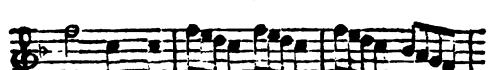
ment; de ſa co-quet-te-ri-e; J'i-ma-



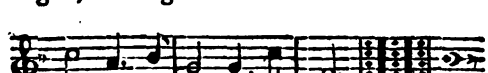
gi-ne une eſ-pié-gle-ri-e, une eſ-



pié-gle-ri-e Qui peut me ven-



ger, me venger . . . . . .



plaiſamment, plaiſamment.

PIERROT.

Air : *Cela ne me ſurprend pas*, ou, *C'eſt-là ce qui m'étonne.*

Punir gaîment,
Se vanger plaiſamment,
Ces mots-là ſont une mépriſe ;
Sous ces mots le dépit déguiſe
Les traits du reſſentiment ;
Il maſque, en vain, votre douleur amere ;
Vous aimez, vous êtes jaloux,
Et ſous un air riant & doux,
Vous nous cachez votre courroux,
Voilà tout le myſtere.
Vous devez être furieux, vous êtes amoureux!

SAINT-ALBON.

Air : *Sois complaiſant, affable & débonnaire.*

Amoureux, moi, la mépriſe eſt nouvelle !
Moi ; je n'ai jamais aimé cette Belle ;
Mais
Qu'elle n'aime point, elle,
Je le trouve fort mauvais.

PIERROT.

Effectivement, cela eſt injuſte !

SAINT-ALBON.

Eh mais, elle m'a trompé ! ne m'a-t-elle aimé que pour épouſer ? Aimer pour épouſer ! eh ! mais, cela eſt agréable !

PIERROT.

Comment, vous auriez voulu qu'elle.... Ah! ah! ah! ah, Monſieur!

SAINT-ALBON.

Sans doute.

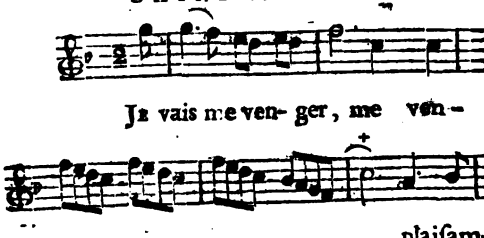
Air : *Sainte Commune.*

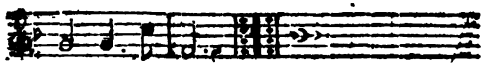
Le mariage
N'eſt fait que pour les gens
D'un certain âge,
Ou des gens
Sans talens;
Mais fait comme je ſuis,
Croi que quand je pourſuis
La fille la plus ſage,
Je l'engage, & je fuis
Le mariage.

PIERROT.

Ah! fi, fi, le petit vilain!

SAINT-ALBON.





ment, plaiſamment.

PIERROT.

Oh ! oui, je crois que Mademoiſelle Catherine trouvera cela fort plaiſant !

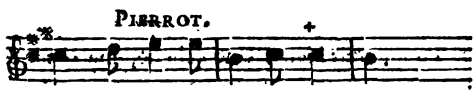
SAINT-ALBON.

Tais-toi, la voici avec ſon pere, qui tourne la promenade de notre côté. Je m'en vais un peu la perſifler, en attendant mieux.

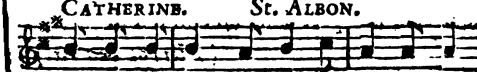
SCENE VI.

VARAMBON, CATHERINE, SAINT-ALBON, PIERROT.

Bon-ſoir, Monſieur. Monſieur, bon-

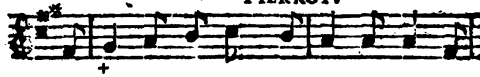


ſoir. Bon-ſoir la compag-ni- e.

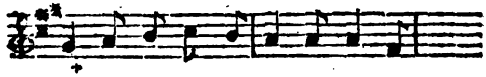


Bon-ſoir, Monſieur, J'ai de vous voir une

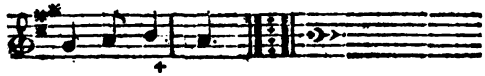
PIERROT.



joie in-fi-ni-e. Bon-ſoir, bon-ſoir la



compagni-e, Bon-ſoir, bon-ſoir la



compagni-e.

SAINT-ALBON.

Ah! ah! Monſieur Pierrot ſe mêle à la converſation! eh! mais, voilà des façons aiſées! allez, allez m'attendre chez moi. — (*Il le rappelle*) Ecoutez. (*A Varambon.*) Permettez-vous?

VARAMBON.

Ah! mon dieu!...

SAINT-ALBON, *parlant à l'oreille à Pierrot, lui dit tout haut, après & à part.*

Tu entends bien? Une échelle, une corde & une barre. (*Se retournant vers Varambon.*) Excuſez mon impoliteſſe. (*A Pierrot.*) Et que tout cela ſoit prêt dans un clin d'œil.

(*Pierrot s'en va.*)

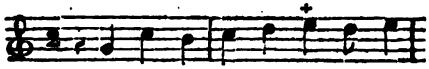
SCENE

SCENE VII.

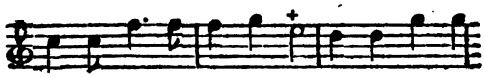
CATHERINE, SAINT-ALBON, VARAMBON.

VARAMBON.

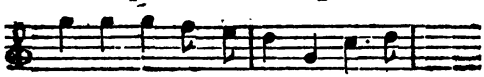
CORBLEU, Chevalier, quelle nuit ! quelle belle nuit, ſi nous avions guerre ! ſi nous étions à l'armée !



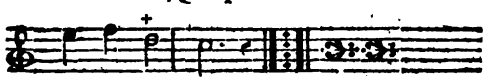
PAR ces bel-les nuits-ci, mon a-



mi, L'on pille, l'on ra-va-ge, au lieu d'al-



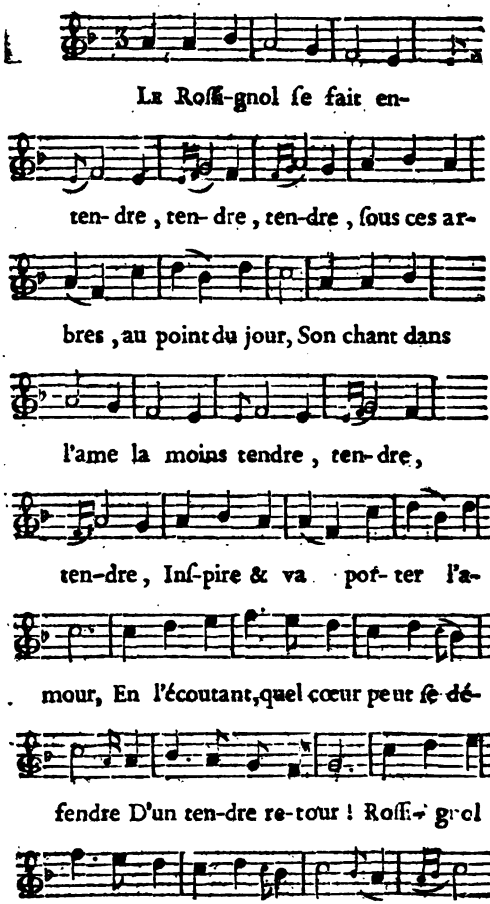
ler dormir, Quel plaiſir de brûler



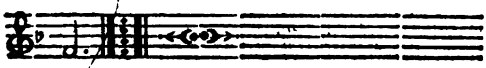
un vil-la-ge !

SAINT-ALBON, *d'un air malin.*

Oui, Monſieur ; voilà des nuits propres à la guerre ; mais qui ſont bien plus faites encore pour entendre chanter le Roſſignol.


Le Roſſi-gnol ſe fait en-
ten-dre, ten-dre, ten-dre, ſous ces ar-
bres, au point du jour, Son chant dans
l'ame la moins tendre, ten-dre,
ten-dre, Inſ-pire & va pof-ter l'a-
mour, En l'écoutant, quel cœur peut ſe dé-
fendre D'un ten-dre re-tour! Roſſi-gnol
tendre, A force de t'enten-dre, ten-

dre, ten-dre, L'on devient tendre à ſon



tour.

CATHERINE, *à part.*

Que veut-il dire ?

VARAMBON.

Ah ! ah ! vous êtes malin, mon Capitaine ! vous badinez Catherine ſur ſon Roſſignol ? Vous ſavez donc qu'elle m'a tourmenté comme une ame damnée, pour lui donner cet appartement-là, afin d'entendre le Roſſignol ?

Air : *Il l'attrapra, il l'attrapra.*

DANS le fond, je ne puis comprendre
Son amour pour cet oiſeau-là :
D'abord elle a voulu l'entendre :
Et non contente de cela,
Elle veut à préſent le prendre :
Croyez-vous qu'elle le prendra ?

SAINT-ALBON, *avec Varambon.*

Ell' l'attrapra
Ell' l'attrapra,

CATHERINE, *à part.*

Plaiſante-t-il ?

VARAMBON.

Elle l'attrapra ! tant mieux. Elle m'a rendu auſſi fou qu'elle ; je voudrois que le Roſſignol fût déjà dans ſon trébuchet.

Air : *Tu n'as pas le pouvoir, &c.*

Mon plaiſir ſeroit qu'il fût pris,
Et qu'il fît des petits,
Et qu'il fît des petits.

SAINT-ALBON, *d'un air ironique.*

Soit fait ſuivant notre deſir,
Si c'eſt votre plaiſir,
Si c'eſt votre plaiſir.

CATHERINE, *à part.*

Se douteroit-il de quelque choſe ?

VARAMBON.

Même air.

Oui, oui, je voudrois qu'il fût pris
Et qu'il fît des petits,
Et qu'il fît des petits.

SAINT-ALBON.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Fi, des petits ! ah ce ſeroit dommage !
C'eſt ſon ſeul ramage,
Qu'on trouve touchant ;
L'on n'aime que ſon chant ;
De ſes petits on ſait que la naiſſance
Le force au ſilence ;

Il ne chante plus
Si-tôt qu'il les a vûs.

CATHERINE, *d'un air piqué.*

Air : *Pierrot ſe plaint que ſa femme.*

Oui, j'aime mieux ſon langage,
Que les propos & le ton,
Et l'ennuyeux perſifflage
Des fats de profeſſion ;
Sa voix champêtre
Touche plus que le jargon,
D'un petit-maître.

SAINT-ALBON, *d'un air apprêté & fat.*

Si je n'étois pas bien éloigné d'être un fat....

VARAMBON, *l'interrompant.*

Oh ! vous en êtes à cent lieues.

SAINT-ALBON.

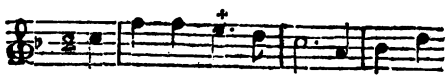
Je prendrois pour moi, Mademoiſelle...

CATHERINE.

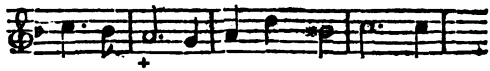
Eh ! mais, Monſieur, ne vous gênez pas ; quoique...

SAINT-ALBON.

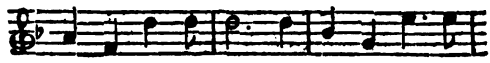
Oh, pour le coup... *(A part.)* Jouons l'homme piqué.



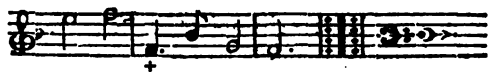
Ce propos ſi flat-teur, ce diſcours



enchanteur Sait me confon- dre; Je



vous quitte, Monſieur & Madame, De



peur d'y rien répondre.

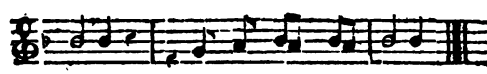
Il ſalue, & veut s'en aller.

VARAMBON.

Eh! mais, écoutez donc, mon Capitaine...

SAINT-ALBON *chante en s'en allant.*

J'IMAGINE une eſ-pi-é-gle-



rie, Une eſ- pié- gle - ri- e.

SCENE VIII.

VARAMBON, CATHERINE.

VARAMBON.

Comment ! & il fort en chantant ! ... tudieu, cela eſt léger ! ... & dans le tems que j'allois lui parler de ſon mariage ! ... parbieu, cela eſt léger !

CATHERINE.

Eh ! quoi, mon pere, eſt-ce d'aujourd'hui que vous vous appercevez de l'impertinence de ce petit Monſieur-là ?

VARAMBON.

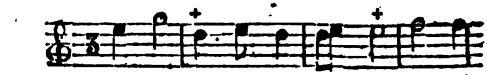
Impertinence ! ... impertinence ! ... ce ſont vos mauvaiſes plaiſanteries ... impertinence !

Air : *Tarare ponpon.*

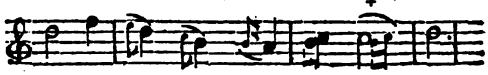
Doucement, doucement ; ma belle Demoiſelle,
Vous avez aujourd'hui
Eu plus de tort que lui.
Voyez-vous l'avantage
Que vos bons mots auront,
Si votre mariage
Se rompt.

CATHERINE, *très-vivement.*

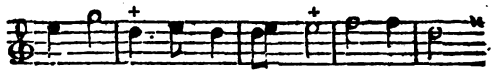
C'eſt tout ce que je demande, mon pere ; que mon mariage avec St. Albon ſe rompe.



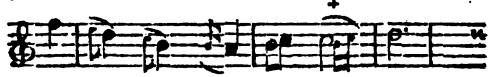
Autant que j'ai pour lui de haine,



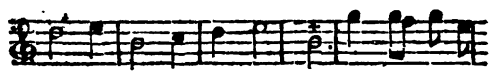
Autant pour Ri- chard j'ai d'a-mour;



Ma mere forma no - tre chaî-ne, Et

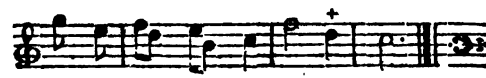


me le deſ - ti- noit un jour;



J'aime, & j'aime-rai toujours; Il m'aime de

même, La fin de nos jours ſe - ra



la fin ſeu - le de nos amours.

VARAMBON.

Eh! vous oſez dire que vous aimez Richard, quand vous ſavez que votre mariage avec St. Albon, ſe fera demain!

Air : *de la Fuſtemberg.*

La moutarde au nez me monte,
Et je ſuis en courroux
Quand vous-même, vous,
Quand vous n'avez point de honte
De prendre un Robin pour époux!
Ventrebleu, je veux pour gendre
Quelqu'un du métier d'Alexandre.
Que ferois-je, hélas!
Moi, de Cujas!
De Robe & de Rabats!

CATHERINE.

Ah! mon pere! par pitié,
Par amitié.....

VARAMBON.

Point de quartier,
Je ſuis entier;
Oui, j'aime mieux pour gendre,
Le moindre Officier
Un Grenadier...
Qu'un fils de Chancelier.

CATHERINE.

Mais, mon pere....

VARAMBON.

Taiſez-vous. Vous êtes trop heureuſe d'épouſer Saint-Albon. Un homme de la derniere bravoure... qui s'eſt fait une réputation prodigieuſe à l'armée; & qui eſt d'ailleurs excel-

lent dans le combat ſingulier . . . mais excellent. . . .

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Quoiqu'il ſoit ſociable,
Bon humain & ſans fiel;
C'eſt pourtant un vrai diable
Pour ſe battre en duel;
Près de lui nous ne ſommes,
En comparaiſon, rien;
Il a tué dix hommes,
Mais bien, très-bien, fort-bien.

CATHERINE.

Mais ſi vous vouliez. . . .

VARAMBON.

Oh! point de réplique, s'il vous plaît . . . ; Rentrons; il eſt dix heures & demie. Allons nous coucher & dormir.

CATHERINE, *d'un air affligé.*

Oh! pour moi, je ne dormirai pas.

VARAMBON, *vivement.*

Vous ne dormirez pas! moi, morbleu, je veux que vous dormiez. . . . Dormez, Mademoiſelle, ou vous aurez affaire à moi. Je veux qu'on dorme chez moi. . . Je veux être obéi, corbieu.

(Sur la fin de cette Scene, Pierrot paroît deux fois pour voir ſi M. Varambon & ſa fille ſont rentrés.)

SCENE IX.

PIERROT *ſeul, après que M. Varambon eſt rentré. Il porte un barre de fer ſur une épaule ; & ſur l'autre, une échelle.*

OH ! les voilà donc rentrés, à la fin ! que j enragé que Monſieur de Saint-Albon ! il y a une heure qu'il me fait aller & venir, & qu'il me dit toujours : vas voir s'ils ſont rentrés, vas voir s'ils ſont rentrés. Eh bien ! à la fin, les voilà rentrés. Avertiſſons-le. Heum ! heum !

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

De quelle ardeur le patron
Pourſuit ſa vengeance !
Oh ! qu'il eſt vif ! qu'il eſt prompt !
Quelle impatience !
Mon Maître dans ſes tranſports,
A, je crois, le diable au corps.
Quelle pé, pe, pé,
Quelle tu, tu, tu,
Quelle pé,
Quelle tu,
Quelle pétulance !...
C'eſt lui qui s'avance.

SCENE X.

SAINT-ALBON, PIERROT.

PIERROT.

EH ! mais, Monsieur, onze heures ne sont pas encore sonnées; qui diable vous presse si fort ?

Air : *Boire à son tire, lire, lire.*

Est-ce pour vous ici
Qu'est faite laventure ?
Vous faites comme si,
Dans cette conjecture,
Ce rendez-vous,
Pour eux, si doux,
Etoit pour tire,
Lire, lire,
Etoit pour toure,
Loure, loure,
Etoit pour vous.

SAINT-ALBON.

La peste ! c'est que je veux voir arriver mon rival; je ne veux point le manquer.

Air : *Du cordon-bleu*, ou *en amour, l'on ne rend point de raison.*

Il ne tardera pas à venir,
Et nous l'attendrons fort peu, je pense.

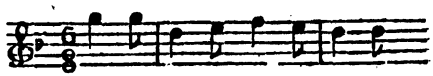
Vas, crois-moi, l'attente du plaiſir
Donne toujours de l'impatience.
Richard, il faut pour te prévenir,
De la diligence,
Dans cette occurence,
Car la montre des amans heureux,
Quelquefois avance d'une heure ou deux.

PIERROT, *reprenant la fin de l'air.*

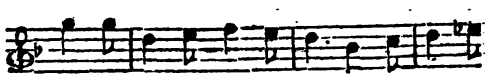
Il eſt vrai, dans ces inſtans l'Amour
Fait aller l'aiguille, & l'avance toujour.

SAINT-ALBON.

Ah! ça, arrangeons-nous. — Tien, nous nous cacherons derriere cette porte, faite de planches mal jointes.

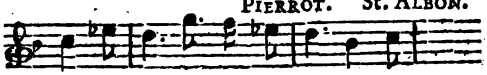


Nous av-ons aſſez de lu-ne

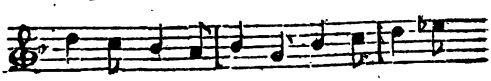


Pour que nous puiſſions de-là, Sans être vus

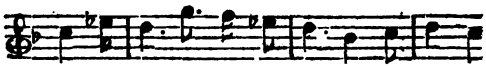
PIERROT. St. ALBON.



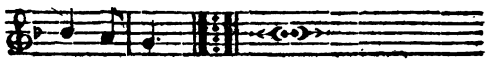
Voir par-là... Oui-da, oui da. Notre homme



à bonne for-tu-ne eſ-ca-la-der



le bal-con, d'abord que l'on ouvri - ra De



la maiſon.

Mets là-derriere ton échelle, & ta barre.

PIERROT.

Les y voilà miſes.

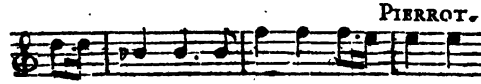
SAINT-ALBON.

A merveille. Tu ſais mon deſſein ... paix .. paix. . .

PIERROT. St. ALBON.

CACHONS-NOUS, cachons-nous, ca-

PIERROT.



chons-nous, le voi-là, mets-toi là, M'y

St. ALBON.

voi- là, Demeurons tous deux là.

(Ils ſe cachent tous deux derriere une porte diſpoſée de maniere qu'ils ſoient en vue des Spectateurs & qu'ils ne puiſſent être apperçus de Richard.

SCENE XI.

SAINT-ALBON & PIERROT *cachés*, RICHARD, POITEVIN.

POITEVIN, *ivre*.

PREMIÉREMENT, Monſieur, ... il faut. ... il faut ... aller doucement.

RICHARD, *ſans l'écouter*.

Même air que le précédent.

L'HEURE va ſonner, paix.
Comptons ſi c'eſt minuit ;
Une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit...
Oui, c'eſt minuit.

POITEVIN.

Neuf, dix, & onze ;... ce n'eſt qu'onze heures, Monſieur.

RICHARD.

Eh ! mais, je crois que tu es ivre ?

Air : *Son Alteſſe me congédie.*

En quel état parois-tu, traître ?

POITEVIN.

Doucement... doucement, mon Maître....

RICHARD.

Te voilà ſaoul ?

POITEVIN.

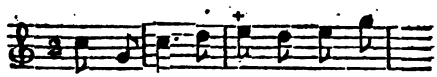
Non ! je ſuis gris
Tout au plus ; . . . & que l'on m'éreinte,
Si je ne me ſuis ſenti pris. . . .
Dès ... dès... la quatrieme pinte.

RICHARD.

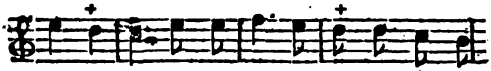
Comment, infâme, tu ne peux pas un ſeul jour, te paſſer de vin ?

POITEVIN.

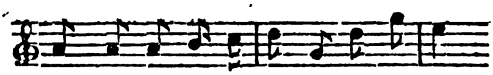
Ni de femmes, Monſieur.



L'HOMME qui ſur terre . . . N'aime . . .



rien du tout, Que vient-il y faire ? Etant



ſans ... lan-la-de-ri-rer-te, Etant né...

ſans goût.

RICHARD.

Je ne ſais à quoi il tient que cent coups de bâton. . . .

POITEVIN.

A moi, Monſieur ? . . . Vous vous trompez.

Air : *Si le Roi m'avoit donné Paris ſa grand' ville.*

Au lieu de me battre . . . il faut . . .
Aſſommer mon hôte . . .
Au Cabaretier, plutôt,
Briſez quelque côte,
Croyez, Monſieur, quand le vin ;
Enivre un peu Poitevin . . .
Que c'eſt la faute du vin . . .
Et jamais ſa faute

RICHARD.

Comment faire ! je riſque tout à me ſervir de cet ivrogne.

Air : *Il faut que je file, file.*

Il faudra que je m'en paſſe.

POITEVIN.

Ne vous paſſez pas de moi, . . .
Je ſens que je ſuis en paſſe
D'être bien-tôt de ſens froid ; . . .
Cela paſſe . . . paſſe, . . . paſſe . . .
Ne vous paſſez pas de moi.

RICHARD.

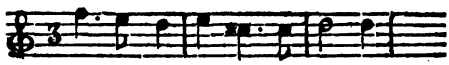
Morbleu, au moins, prends garde . . . ſi tu dis un mot. *(Ici, Pierrot éternue.)* Ecoute... N'entends-tu pas ſonner la demie ?

POITEVIN.

Que diable, Monſieur ! onze heures viennent de ſonner, il n'y a qu'un inſtant.

RICHARD.

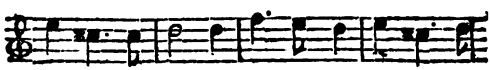
Tu ne ſais ce que tu dis. Il eſt tems, fais ſilence. Faiſons-lui entendre le cri du chat, qui eſt notre ſignal.



Tout eſt-il bien calme, é- coute.

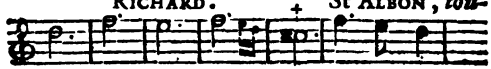
POITEVIN.

Oui, je n'entens rien du tout ; Allez, ſui-



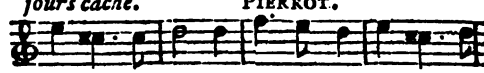
vez votre route, & pouſſez l'affaire à

RICHARD. St ALBON, *tou-*



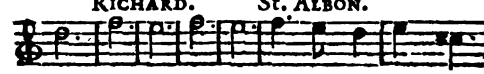
bout. Mia-ou, Mia- - ou. C'eſt-là ſon

jours caché. PIERROT.



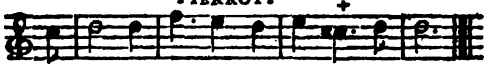
ſignal, ſans doute. Mia-ou. Qu'un Amant eſt

RICHARD. St. ALBON.



fou! Mia- ou, miaou. La fe-nê- tre s'ouvre,

PIERROT.



é- cou- te, Voyons grimper le matou.

RICHARD, *en montant.*

Vas cuver ton vin pendant une heure, & reviens pour attacher les clous de l'échelle quand je deſcendrai. (*Quand il eſt monté.)* Mais ne te fais pas attendre, maraut.

POITEVIN.

Non, Monſieur.

Air : *Vous m'entendez bien.*

DIEU le préſerve du malheur,
Qui ſouvent force un beau parleur
A reſter court en chaire,
Si bien,
Qu'il en deſcend ſans faire,
Vous m'entendez bien.

SCENE XII.

SAINT-ALBON, PIERROT, *paroiſſant.*

PIERROT.

EH! bien, Monſieur, croyez-vous actuellement à leur rendez-vous? Croyez-vous qu'elle l'aime? Me croirez-vous une autre fois?

Air : *Du Branle de Metz.*

Ces faits-là, je m'imagine,

Peuvent paſſer pour conſtans ;
Ces faits ſont-ils évidents ?
Croirez-vous que je badine ,
Il eſt à préſent dedans
La chambre de Catherine.
Ces faits ſont-ils évidents ?
Il eſt à préſent dedans.

SAINT-ALBON.

Oh ! je vais bien me venger d'elle & de lui.

PIERROT.

Pourquoi d'elle ? . . . Quoi ! parce qu'elle a été un peu coquette avec vous ? Voilà une belle affaire !

Air : *Par un défaut que la Déeſſe n'avoit pas.*

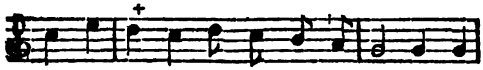
Que votre vengeance ne tombe
Que ſur un trop heureux rival ;
Et n'effrayez point la colombe,
Qui ne vous a point fait de mal ;
A la bonne heure , que l'on vexe
Ses rivaux ,
Mais il faut laiſſer le beau ſexe
En repos.

SAINT-ALBON.

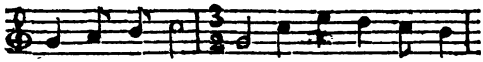
Tu es pitoyable , à ce qu'il me paroît. Va chercher l'échelle & la barre. Je ne ſuis pas ſi tendre , moi.

(Pierrot va chercher la barre , & la tient avec l'échelle.)

Je ris des bonnes ames Qui

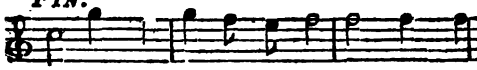


ména-gent trop un ſe- xe trompeur, Je viens

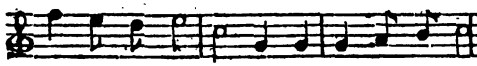


à bout des femmes, Quand il faut par la

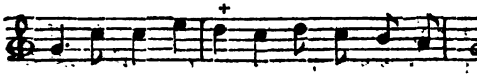
Fin.



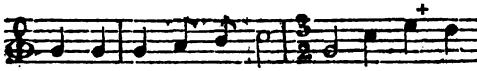
peur; Point de foibleſſe humaine, Grand train



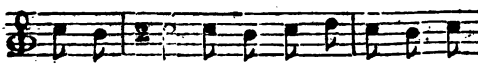
je vous les mene, De la plus inhumai-



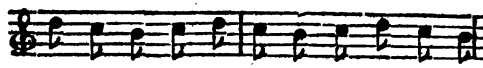
ne, Qui de ſa-geſ-ſe s'eſt fait un renom;



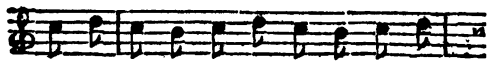
Il faut que j'en obtien-ne Du retour,



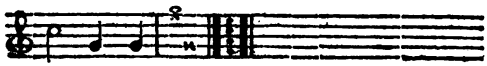
ou ſi- non, Je deviens brutal comme un



cheval, Je traite mal L'objet fatal, Qui



fait mon mal, Et mon ri-val Encor plus



mal. Je ris, *&c. juſqu'au mot* FIN.

Et ſi pourtant, j'ai de la morale. Mets cette échelle au pied du balcon.

PIERROT, *en poſant l'échelle au pied du balcon*.

Oh! il paroît que vous avez de la morale.

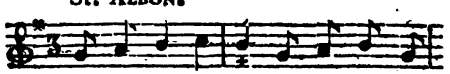
SAINT-ALBON.

Eh! mais, ſans doute. Je ne déſole jamais les femmes qu'en ſecret. *(Il eſſale l'échelle.)* Les ſcenes cruelles que je leur fais ne ſont jamais publiques. *(Il monte trois échelons, & ſe retourne vivement.)* Oui, oui.

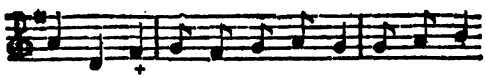
PIERROT.

Oh! la bonne ame!

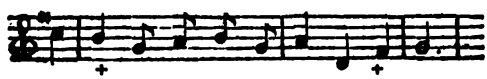
St. ALBON.



DONNE-MOI par-là la la la la

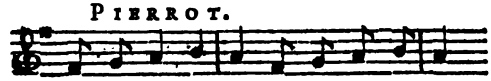


la, la, la, la, la, la, la, la, Cette bar-



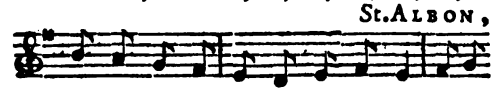
re-là. La, la, la, la, la, la, la, la.

PIERROT.

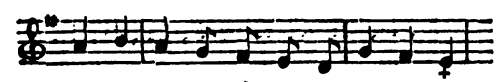


Monſieur, la voilà, la, la, la, la, la,

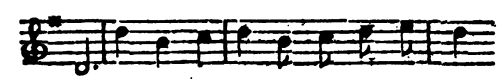
St. ALBON,



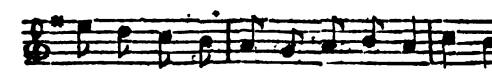
La, la, la, la, la, la, la, la, la. Lions



la bien là, La, la, la, la, la, la, la,

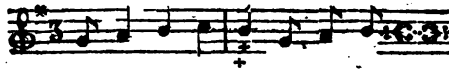


la, Après ce- la, pa- tiem- ment là



Voyons comme il ſor-ti-ra De-là, Il eſt

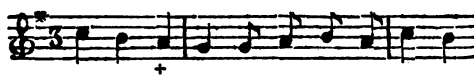
bien là, Il reſ- tera là, La, la, la, Il



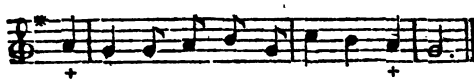
reſ- te-ra là, La, la, là.

Car il ne peut pas ſortir d'un autre côté, puiſque Mr. Varambon enferme, comme tu ſais, tous les ſoirs, à double tour, ſa fille dans ſa chambre ; mais...

St. ALBON & PIERROT.



IL eſt bien là, Il reſ- te- ra là, La,



la, la, Il reſ- te-ra à, La, la, la.

SAINT-ALBON.

Air : *Rien, Pere Cyprien.*

Vous faites à tâtons,
Dans nos cantons,
Vos viſites tard,
Monſieur Richard ;
Si quelque Judas,
Suivant vos pas,
Contoit le cas
A Varambon,
Le trouveroit-il bon ?

PIERROT.

PIERROT.

Il le trouveroit fort mauvais.

SAINT-ALBON.

Même air.

Par un coup de hasard,
Si ce vieillard
S'éveillant moins tard,
Surprend Richard :
Comment ce gaillard
Aura-t-il l'art
D'échaper par
Un prompt départ
Au vieux hussard ?

PIERROT.

Il n'échaperoit pas ; il le fabreroit.

Même air.

Il sera bien subtil
Si son babil
Le sort de péril ;
Mais que sera
La Catharina,
Quand son papa
La surprendra,
Et qu'il verra
Ce qui se passera ;
Il tonnera,
Il fulminera,

Et puis lui dira :
Ah ! ah ! Catherina,
Voilà le Roſſignol
Qui vous enchanta par ſon bé-mol ;
Moi, je vais lui tordre le col.

PIERROT.

Crac, crac, il lui tordroit le col.

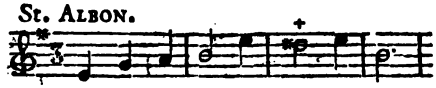
SAINT-ALBON.

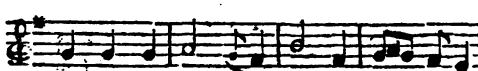
Allons, commençons. Songe à me bien ſeconder. Prends ton ſifflet de roſſignol.

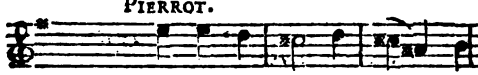
PIERROT, *d'un air gai.*

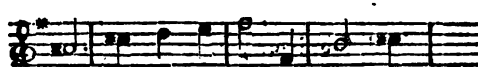
Allons, Monſieur, faiſons donc les Roſſignols.

Ils préludent l'air ſuivant, ſur des ſifflets de roſſignol qu'ils tirent de leurs poches.)









ENSEMBLE.

PIERROT.

Ah ! Monsieur ! cela est bien plaisant, mais cela est bien noir.

SAINT-ALBON.

A un autre, à un autre, ils n'ont point entendu ce premier concert.

(Les sifflets annoncent l'air suivant.

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

ENTENDEZ-VOUS ce chant perlé,
Et ces cadences Italiennes ?
Sitôt que l'Amour l'a comblé,
Le Rossignol fait des siennes :
Le Rossignol fait, *(ils siflent)*
Le Rossignol fait, *(ils siflent.)*
Le Rossignol fait des siennes. *(ils siflent.)*

SAINT-ALBON.

Ecoute, n'entends-tu pas quelque bruit ?

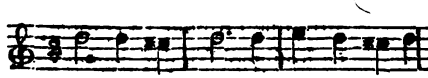
SAINT-ALBON.

Il faut pourtant à la fin, que Mademoiſelle Catherine voie que nous ſçavons que le Roſſignol eſt pris au trébuchet. Allons.

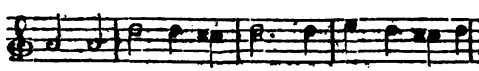
Air : *Du Port-Mahon, il eſt pris, il eſt pris.*

Nous le tenons en cage,
Le p'tit, le p'tit, le p'tit volage :
Nous le tenons en cage,
Le Roſſignol eſt pris ;
Il eſt pris, il eſt pris, il eſt pris, il eſt pris.
Le Roſſignol eſt pris,
Il eſt pris, il eſt pris,
Nous allons voir ſa rage ;
Bientôt, bientôt, il mordra ſa cage ;
Nous allons voir ſa rage,
Nous entendrons ſes cris,
Il eſt pris, il eſt pris,
Le Roſſignol eſt pris.

Paix, paix. Un moment..., ne fais point de bruit.



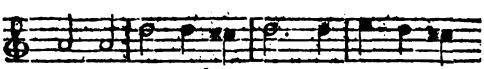
N'ENTENDS-TU pas remu-er Cathe-



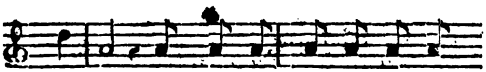
ri-ne ? Je les entens, ils ſont en motive-

PIERROT.

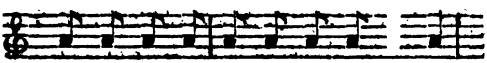
ment. Non, moi, je n'ai pas l'oreille aſſez



fi- ne Pour entendre i- ci dans l'éloi-

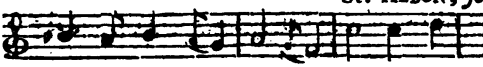


gnement... Si fait vraiment, Dans ce mo-



ment, J'entens que dans l'appartement, L'on

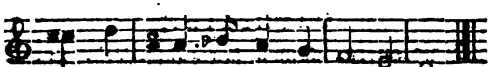
ST. ALBON, *ſe*



marche, l'on pié- ti- ne. Nous le te-

frottant les mains de joie.

nons; Il faut que mon Robin, Par ce mê-



me bal- con, Re- pren- ne ſon chemin.

On entend marcher à grands pas, & des voix confuſes dans l'appartement.

PIERROT.

Ecoutez donc, Monſieur, écoutez donc, comme ils ſe démenent!

(On entend ici les voix confuſes de Richard & de Catherine. Mots jettés & entrecoupés.)

SAINT-ALBON.

Nous allons voir ſa rage,
Nous entendrons ſes cris;
Il eſt pris,
Il eſt pris;
Le Roſſignol eſt pris.

(Pendant la repriſe ci-deſſus, Richard & Catherine diſent en même tems que Saint-Albon chante, les petits mots qui ſuivent.)

CATHERINE.

Ah! mon dieu! qu'eſt-ce que j'entends-là!

RICHARD.

Juſte ciel! qu'eſt-ce que ce peut être?

CATHERINE.

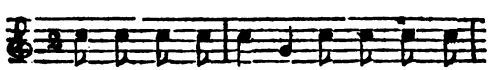
Le Roſſignol eſt pris... Je ſuis déshonorée!

RICHARD.

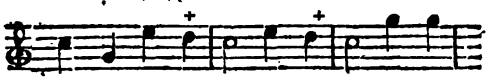
Le Roſſignol eſt pris ... je ſuis perdu!

CATHERINE.

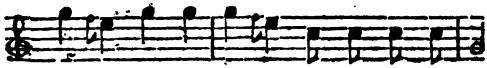
Mais ouvrez donc la porte du balcon, Monſieur Richard.



OUVREZ donc la porte, pouſſez donc la



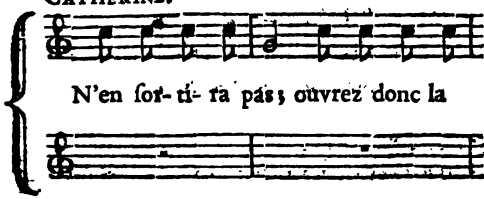
por-te, Par en haut, par en bas ! Qu'elle eſt



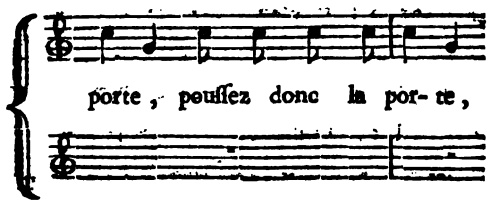
forte Cette porte ! Il n'ouvrira pas.

CANON.

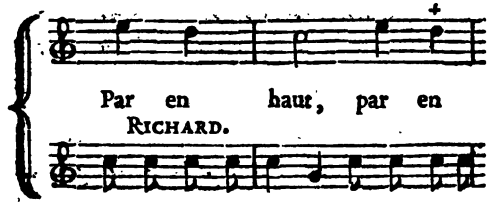
CATHERINE.



N'en ſor-ti- ra pas ; ouvrez donc la



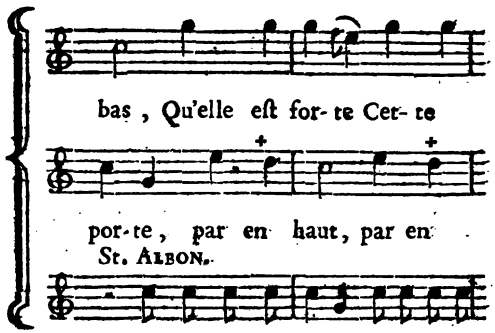
porte, pouſſez donc la por- te,

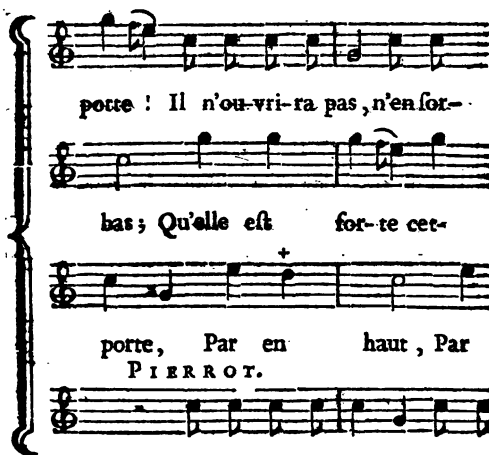


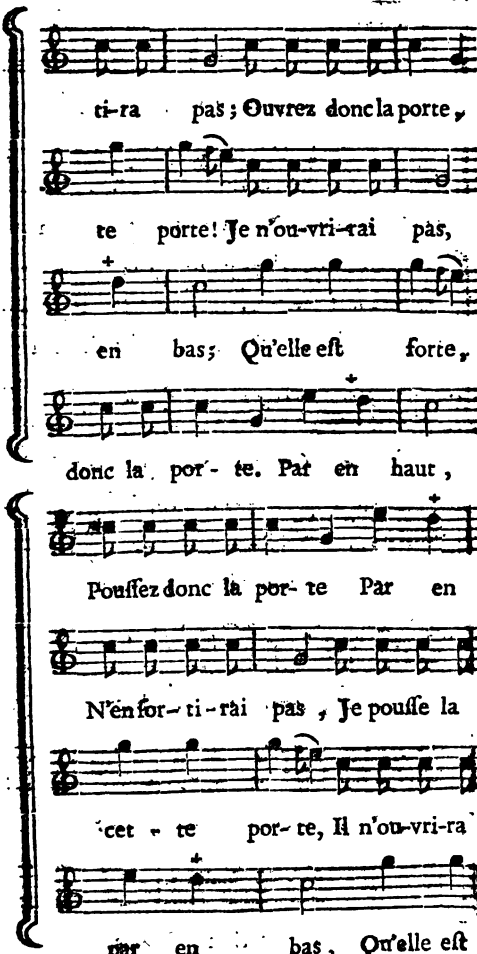
Par en haut, par en

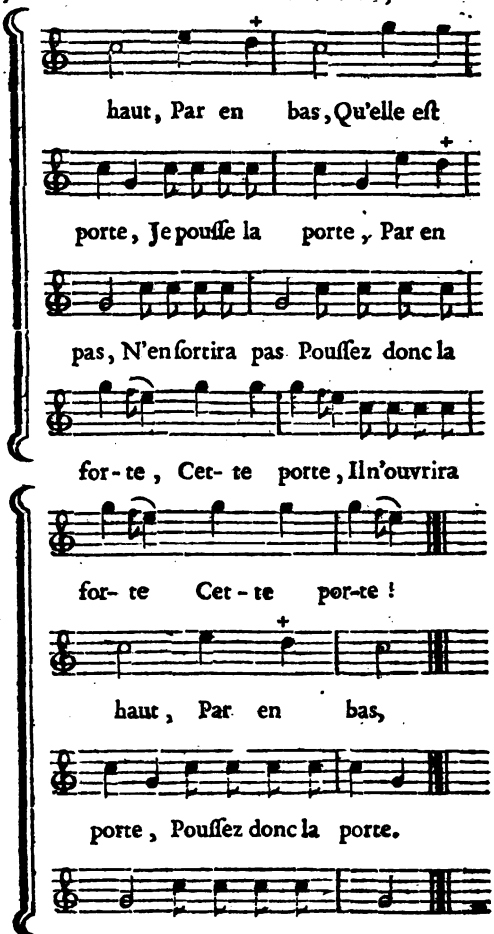
RICHARD.

Je pouſſe la porte, Je pouſſe la


bas, Qu'elle eſt for-te Cer-te
por-te, par en haut, par en
St. Albon.
Pouſſez donc la porte, pouſſez donc la


porte ! Il n'ou-vri-ra pas, n'en for-
bas; Qu'elle eſt for-te cet-
porte, Par en haut, Par
Pierrot.
Pouſſez donc la porte, pouſſez


ti-ra pas ; Ouvrez donc la porte,
te porte! Je n'ou-vri-rai pas,
en bas ; Qu'elle eſt forte,
donc la por- te. Par en haut,
Pouſſez donc la por- te Par en
N'en ſor- ti-rai pas, Je pouſſe la
cet - te por- te, Il n'ou-vri-ra
par en bas, Qu'elle eſt


haut, Par en bas, Qu'elle eſt
porte, Je pouſſe la porte, Par en
pas, N'en ſortira pas Pouſſez donc la
for-te, Cet-te porte, Il n'ouvrira
for-te Cet-te por-te !
haut, Par en bas,
porte, Pouſſez donc la porte.
pas, N'en ſor-ti-ra pas.

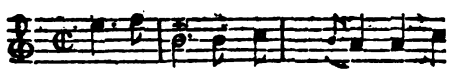
CATHERINE.

Il y a ſurement quelqu'un qui retient la porte. Ah! ciel! c'eſt Saint-Albon!

RICHARD.

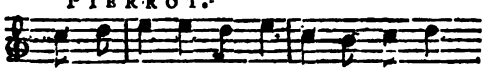
C'eſt fait de nous, c'eſt Saint-Albon!

SAINT-ALBON.

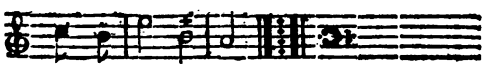


C'est Renaud, c'eſt lui - même, &

PIERROT.



voici Pierrot ſon valet, qui jouoit



de ſon flageo- let.

CATHERINE.

Ah! Monſieur Richard, au nom de Dieu! ne paroiſſez pas. Laiſſez-moi lui parler.

(Elle caſſe un carreau de la fenêtre.)

SCENE XIII.

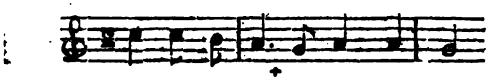
CATHERINE, SAINT-ALBON, PIERROT.

CATHERINE, *d'une voix entrecoupée.*

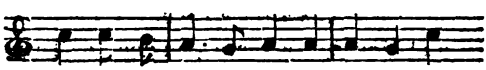
AH! Monſieur!... Monſieur!...

SAINT-ALBON.

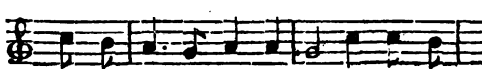
Ah! Mademoiſelle!... ah! ah! Mademoiſelle.



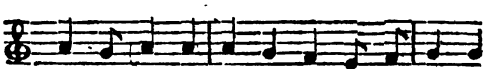
C'eſt vous, Mademoiſelle; Eh! quoi!



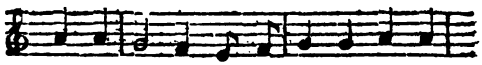
jou-er de ces tours à votre â-ge! Au-



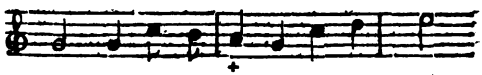
lieu de conclure avec moi Un hy-men



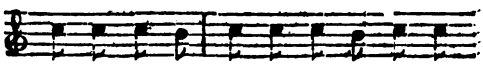
ſé- rieux & ſa-ge; Vous con-clu-ez a-



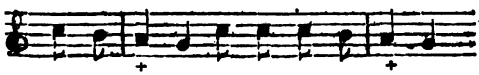
vec Richard, Un mari- a- ge plus gail-



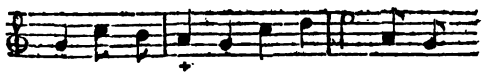
lard, Sans en faire la moindre part !



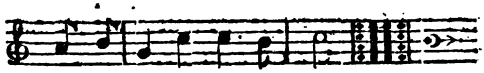
Que pouvez-vous, que pouvez-vous, que pou-



vez-vous dire ! Pour moi, j'en veux rire,

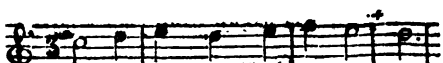


Aux dépens de Monſieur Richard, Qui ſe



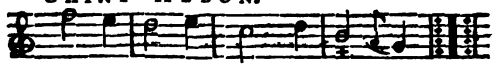
trouve pris comme un renard.

CATHERINE,



E- coutez moi, mon cher Monſieur.

SAINT-ALBON.



Moi! votre Monſieur? vo-la-ge!

Inhumaine! barbare! cruelle! comment, la veille d'un mariage! ah! ah! ah! le lendemain paſſé.

CATHERINE.

Mais écoutez, Monſieur.

(Richard caſſe un autre carreau de la fénêtre.)

SCENE XIV.

SAINT-ALBON, PIERROT. CATHERINE, RICHARD.

RICHARD.

AH! Chevalier, je me jette à vos pieds...

CATHERINE.

Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, ouvrez-nous.

PIERROT.

Air: *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Si de votre vengeance
Vous bornez là le cours...

CATHERINE.

De ma reconnoiſſance,
Soyez sûr pour toujours. ..

SAINT-ALBON.

Mon Dieu, je vous diſpenſe
D'avoir pour moi, jamais,
De la reconnoiſſance
Du mal que je vous fais.

RICHARD.

Ah ! Monſieur ! ma vie eſt entre vos mains.

CATHERINE.

Ah ! Monſieur ! . . . Monſieur !

Air : *Pierrot ſe plaint que ſa femme.*

Vous êtes trop honnête homme. ..

SAINT-ALBON.

Honnête homme, moi ! fi donc !
Je ſuis honnête homme, comme
La plupart des gens le ſont
Avec les femmes,

PIERROT.

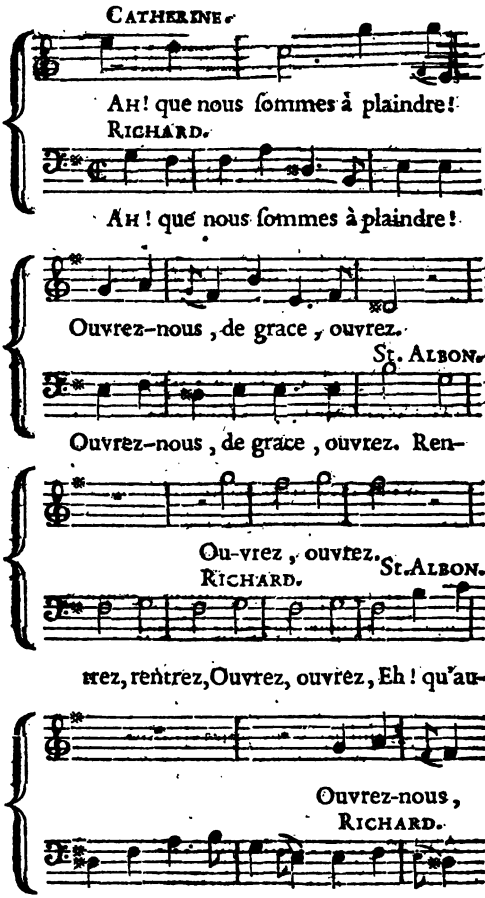
A qui tous les jours ils font
Des tours infames.

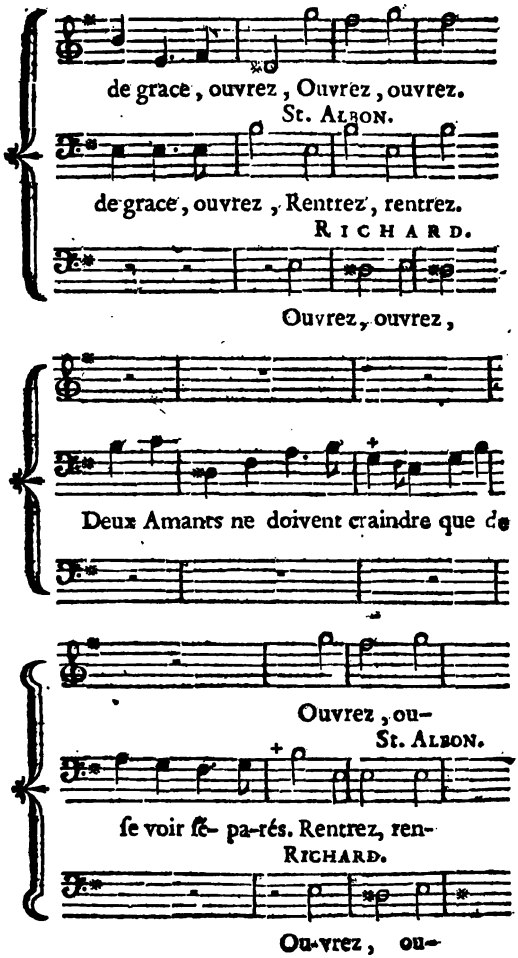
RICHARD.

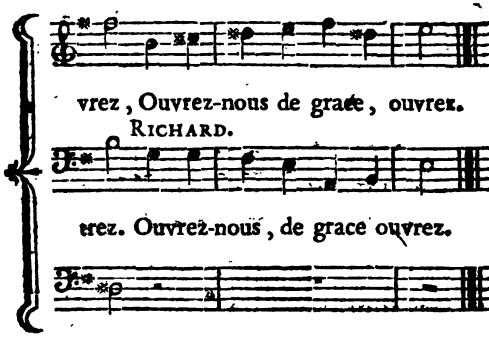
Ah ! de grace . . . de grace. . .

CATHERINE.

Ah ! par pitié, par pitié. ...

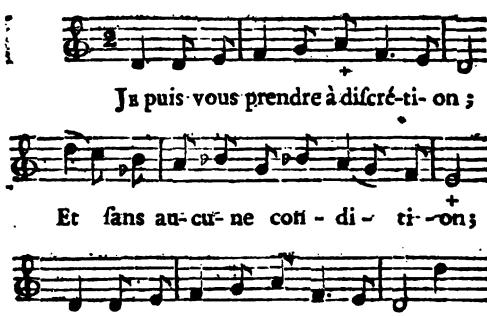

CATHERINE.
Ah! que nous ſommes à plaindre!
RICHARD.
Ah! que nous ſommes à plaindre!
Ouvrez-nous, de grace, ouvrez.
St. ALBON.
Ouvrez-nous, de grace, ouvrez. Ren-
Ou-vrez, ouvrez.
St. ALBON.
RICHARD.
trez, rentrez, Ouvrez, ouvrez, Eh! qu'au-
Ouvrez-nous,
RICHARD.
riez-vous à vous plaindre! Ouvrez-nous,

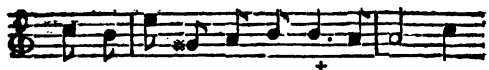

de grace, ouvrez, Ouvrez, ouvrez.
St. Albon.
de grace, ouvrez, Rentrez, rentrez.
Richard.
Ouvrez, ouvrez,
Deux Amants ne doivent craindre que de
Ouvrez, ou-
St. Albon.
ſe voir ſé- pa-rés. Rentrez, ren-
Richard.
Ou-vrez, ou-



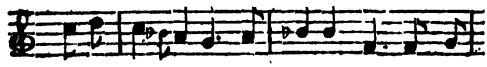
SAINT-ALBON, *d'un air auguſte.*

Tenez, Princeſſe; vous convenez que la ville eſt aux abois; laiſſez-moi parler au Gouverneur. Ah ça, Monſieur Richard, Monſieur le Gouverneur...

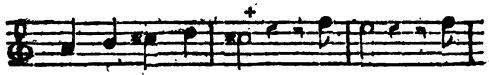




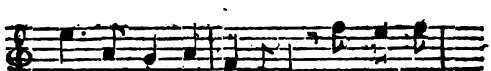
avoir par ca-pi-tu-la-ti-on; En



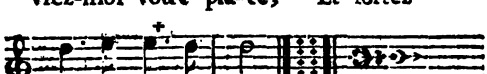
pareil cas, voici la grace Qu'on accorde



à des Gouverneurs.... Richard, ſi-



vrez-moi votre pla-ce; Et ſortez



avec les honneurs.

CATHERINE.

Ah! ciel! ah! ciel!

RICHARD.

Ah! Dieux! ah! Dieux!

PIERROT.

Oh! cela eſt trop fort, par exemple, voilà qui eſt trop fort!

SAINT-ALBON.

Allez, allez, je vous fais grace; je veux bien ne pas pouſſer les choſes plus loin.

Air : *Monſieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.*

Quand une place eſt dans le cas
D'avoir été conquiſe,
A mes yeux elle ne vaut pas
La peine d'être priſe.
(Il ouvre la porte du balcon.)
Je vous rends votre liberté :
Un grand Capitaine ſe moque,
D'une bicoque.

CATHERINE & RICHARD.

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

(Saint-Albon gagne l'échelle.)

CATHERINE *à Saint-Albon.*

En deſcendant, prenez garde de vous bleſſer, mon cher Monſieur.

SCENE XV.

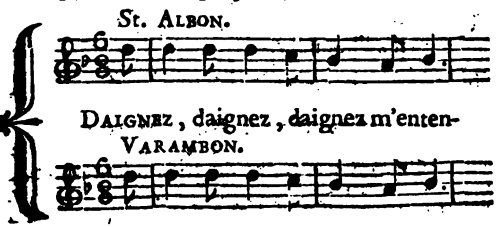
CATHERINE & RICHARD, *sur le balcon*, SAINT-ALBON, *sur l'échelle*, VARAMBON, *sortant de chez lui, l'épée à la main, & ayant entendu ces derniers mots*, Mon cher cher Monsieur, PIERROT & POITEVIN, *qui arrivent assez à tems pour les séparer.*

VARAMBON, *à Saint-Albon.*

Air : *Du haut en bas.*

Mon cher Monsieur !
C'est ma fille qui vous appelle,
Mon cher Monsieur !
Je ne me sens pas de fureur ; . . .
Et vous descendez de chez elle,
Et la nuit, & par une échelle !
Mon cher Monsieur.

(Varambon attaque Saint-Albon, qui met aussi l'épée à la main ; ils sont séparés par Pierrot & par Poitevin qui surviennent.)



SAINT-ALBON.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Ce n'eſt pas moi, daignez m'entendre.

VARAMBON.

Ce n'eſt pas toi !

SAINT-ALBON.

Ce n'eſt pas moi.

VARAMBON.

Quoi ! je ne t'ai pas vu deſcendre.
Ce n'eſt pas toi ?

SAINT-ALBON.

Ce n'eſt pas moi.

PIERROT.

Ce n'eſt pas lui.

POITEVIN.

Ce n'eſt pas lui.

SAINT-ALBON.

Si vous ne voulez rien entendre,
Vous ne ſçaurez rien aujourd'hui.

CATHERINE.

Ce n'eſt pas lui.
Ce n'eſt pas lui,

CATHERINE, PIERROT & POITEVIN.

Ce n'eſt pas lui.
Ce n'eſt pas lui.
Mon pere, / Monſieur, } eh ! daignez nous entendre,
Et vous ſçaurez tout aujourd'hui.

VARAMBON.

Comment, ce n'eſt pas lui qui..,

CATHERINE.

Non, ce n'eſt pas lui. Paroiſſez, Monſieur Richard,

RICHARD, *à genoux.*

Monsieur, c'est moi qui. . .

TOUS LES ACTEURS ensemble.

C'est lui, c'est lui.

CATHERINE.

Oui, c'est lui.

Air : *Des billets doux.*

Il n'est plus tems de reculer,
Il faut, mon pere, il faut parler. . .
Ah! j'étouffe, ah! . . j'expire! . . .

VARAMBON.

Eh! bien,
N'acheverez-vous pas?

CATHERINE.

Hélas!
Faut-il tout dire?
Hélas!
Hélas!
Faut-il tout dire?
Je suis mariée.

SAINT-ALBON.

Mariée?

VARAMBON.

Mariée! à qui, malheureuse?

CATHERINE.

A Monsieur Richard.

VARAMBON.

A Monsieur Richard! je suis furieux, mais voilà

voilà un éclat, misérable, qui me force à confirmer ton affreux mariage.

RICHARD.

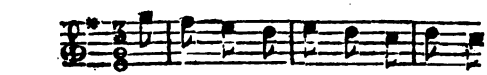
Ah! Monsieur, que de graces!

CATHERINE.

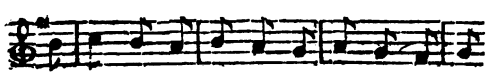
Ah! mon pere, quels remerciemens!

VARAMBON.

Ventrebleu! je n'ai que faire de vos remerciemens. Je deshérite ma fille, & ne vetrai jamais mon gendre.



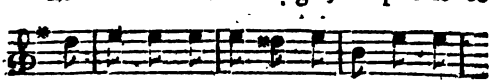
Ne me parlez pas da-van-tage,



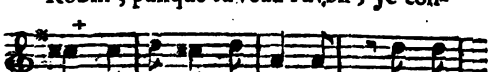
Voyez ma fu-reur & ma ra-ge, Voyez

FIN.

ma fureur & ma ra-ge, E-pou-se ce

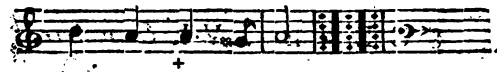


Robin, puisque tu veux l'avoir; Je con-



sens à ton ma-ri-a-ge. Je con-

PIERROT.



me. Vantez-vous-en.

Oh ! vantez-vous-en ! comment ne vous en pas flatter ? Vous avez fait tout ce qu'il faut faire pour vous en faire adorer.

(Tous deux chantent en s'en allant.)

Les voilà donc mariés.

FIN.

LE BOUQUET DE THALIE, PROLOGUE

En Proſe & en Vers.

Donné avant la repréſentation de la Partie de Chaſſe de Henri IV, Comédie, en trois Actes.

ACTEURS DU BOUQUET DE THALIE.

Le Dieu du GOUT.

THALIE, jouant auſſi le rôle de *la Marquiſe.*

La fauſſe MELPOMENE, jouant auſſi le rôle de *Lucrèce.*

Un HOMME DE LA COUR, jouant auſſi un *Marquis ivre.*

Le CHEVALIER.

FÉLICITÉ, femme-de-Chambre.

La fauſſe THALIE, jouant auſſi le rôle de *Conſtance.*

Le Comte de COMINGES, Grand'Pere du Comte de Châteaufort.

Le Comte de CHATEAUFORT, petit-fils du Comte de Cominges. Ce rôle doit être joué par un homme puiſſant, & qui ait cinquante ans. Il doit avoir un habit, couleur de roſe, très élégant, & le nœud d'épaule.

L'ARIETTE. *C'eſt une baſſe taille.* L'habillement qui eſt celui d'une femme, eſt en papier bleu avec des galons de Muſique, & une garniture de Robe, toute de Muſique. La coëffure en papier de Muſique.

La Scène eſt au bas du Parnaſſe.

Le Bouquet de Thalie, que l'on va lire, a été fait pour amener la Repréſentation de *la Partie de Chaſſe de Henri IV*, dans une petite fête que l'on donnoit. Ce Prologue eſt un badinage critique, mais ſans amertume, & en action, de la Tragédie, de la Comédie larmoyante, du Théâtre de Société, & des Piéces à Ariettes.

LE BOUQUET
DE
THALIE,
PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Le Dieu du GOUT, THALIE.

Le Dieu du Gout.

Quoi! c'eſt vous, divine Thalie! c'eſt une nouveauté que de vous voir au Parnaſſe! Peut-on vous demander ce que vous y cherchez?

Thalie.

Vous êtes le Dieu du Goût, & vous me demandez ce que j'y cherche! Eh mais, c'eſt vous-même à qui j'en veux.

LE DIEU DU GOUT.

Vous me ſurprenez, Madame! il eſt bien rare que l'on s'adreſſe à moi actuellement; je ſuis un Dieu, ou un Saint ſi peu fêté à préſent, que....

THALIE, *l'interrompant.*

Oh! je vous fêterai toujours, moi. Et comme je n'ai plus d'Auteurs Comiques qui travaillent pour mon Théâtre, je viens vous prier de m'en faire une Recrue. J'en aurois beſoin pour *un Bouquet Dramatique*, que je veux donner *à une de mes Elèves;* une excellente Actrice, qui eſt le ſoutien de Thalie; qui joue la Comédie avec une intelligence, une gaieté, une fineſſe; enfin qui ſçait créer ſes rôles, & qui....

LE DIEU DU GOUT, *l'interrompant.*

Oh! je ſçais de qui vous voulez me parler; je la connois. Eſt-ce que vous ignorez que c'eſt le Dieu du Goût, que c'eſt moi-même qui l'inſpire? C'eſt moi

qui lui fais répéter ces rôles dont vous parlez.

THALIE.

Je ne le savois pas; mais je l'ai bien senti; je m'en suis douté. J'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose là-dessous. En ce cas-là, vous ne pouvez pas me refuser quelques bagatelles pour sa fête.

Le Dieu du GOUT.

Oui; mais, c'est que vous me demandez *du Dramatique*; vous voulez une fête qui se passe sur un Théâtre? ce n'est pas-là une chose aisée au moins; mais j'en tirerai comme je pourrai. Je vais en parler à plusieurs joyeux Parodistes de profession, & à quelques Amateurs qui ne sont pas du métier; je les trouverai quelque part dans ces sentiers obscurs, qui sont au bas du Parnasse; & je vous enverrai ici les Acteurs, & peut-être même les Auteurs. Vous n'avez qu'à les attendre en ce lieu, de pied ferme.

THALIE.

Mille & mille remerciemens ! je ſçavois bien que je trouverois une reſſource en vous.

LE DIEU DU GOUT.

Ma foi, Déeſſe, la reſſource que vous aurez-là n'eſt pas trop brillante ; mais, en tout cas, vous pourrez toujours réparer la mauvaiſe beſogne qu'ils vous préſenteront, par une ſcène d'Ariettes. C'eſt le goût dominant d'aujourd'hui ; ce n'eſt pas le mien ; mais cela prendra ſûrement. La muſique nouvelle fera trouver les Ariettes excellentes, en dépit même des terribles paroles que l'on pourra mettre ſous cette muſique-là. Je vous réponds du ſuccès.

THALIE.

Allez donc, Seigneur Dieu, j'attends ici vos gens à talens.

SCENE II.

THALIE, *seule.*

LE Dieu du Goût ne me paroît pas trop sûr des présens qu'il veut me faire. Tout coup vaille. J'ai pour cette fête une autre idée qui peut réussir. Mais, qu'est-ce que cette Actrice armée d'un poignard? C'est la fausse Melpomène, apparemment.

SCENE III.

La fausse MELPOMENE, THALIE.

La fausse MELPOMENE, *coëffée en brune.*

DÉESSE, prémettez que la Muse tragique,
Qui donne, à l'Univers, le spectacle tragique,
Des Grecs ressuscités, des Romains renaissans,
Égaie ici vos yeux, votre esprit & vos sens,
Par ses jeux pleins d'horreurs, pleins d'affreuses vengeances;
Que cousant un Oracle à deux reconnoissances,
Son art, pour vos plaisirs, présente à vos regards

L'incendie & la mort, les poiſons, les poignards;
Vous peigne une Ombre errante, effrayant vos Ancêtres;
Des Héros, des Tyrans, des Prêtres & des Traîtres;
Muſe aimable, ſouffrez.....

THALIE, *l'interrompant.*

Non, c'eſt aſſez ſouffrir.

Chantant. Ce ton me fait, belle Brunette,
Ce ton me fait mourir.

Quel cruel préambule! paſſe encore, Madame, ſi vous étiez en Scène.

La fauſſe MELPOMENE.

En Scène? Oh! très-volontiers. Je vais y entrer, Déeſſe; & pour cet effet, imaginez-vous ſeulement que je ſuis Lucrèce, & que je viens d'être violée.

THALIE, *en riant.*

Tout de bon? vous venez d'être violée? cela eſt toujours bien gracieux, Madame.

La fauſſe MELPOMENE, *très-ſérieuſement.*

Cela eſt hiſtorique, Madame; voilà ce que cela eſt.

THALIE.

Je le ſçais, mon Dieu! je le ſçais bien. Mais, voyons donc, Madame, ce que vous dites, quand vous êtes violée.

La fauſſe MELPOMENE, *reprenant vivement.*

Les plus belles choſes du monde; je ne puis pas faire autrement. Se trouver violée eſt la ſituation du monde la plus heureuſe dans une Tragédie! Je crois que vous avez ſenti cela comme moi, Madame?

THALIE.

Moi! point du tout, Madame; mais voyons toujours.

La fauſſe MELPOMENE.

Ce n'eſt qu'un ſimple Monologue de Lucréce, après la petite gaieté de Tarquin. Cela ne ſera pas long.

THALIE.

Oh, tant pis! car cela doit être superbe.

La fausse MELPOMENE.

Ne pensez pas rire, Déesse; ce Monologue est très-beau; & il est bien dans la nature. Vous allez en juger. — Permettez auparavant que je passe mes doigts dans mes cheveux. (*Elle hérisse ses cheveux.*) Il faut que je dérange ma coëffure, pour paroître un peu chiffonnée; cela donnera à ma Scène le costume théâtral, qui lui convient. — Suis-je bien, Madame?

THALIE.

A merveille! vous avez l'air d'une furie, Madame.

La fausse MELPOMENE.

En ce cas-là, écoutez-moi, c'est Lucréce qui parle.

MONOLOGUE DE LUCRECE.

LUCRECE.

Qu'ai-je dit!... Ah, Tarquin!... que la mort la plus prompte...

Hélas!... mes cris perçans ont dévoilé ma honte!....

O crime! ô déſeſpoir! ô tendreſſe! ô pudeur!....

Ah, monſtre! où t'a plongé ta déteſtable ardeur?

Exécrable Tarquin!... Toi, que j'aimois peut-être!....

Qu'ai-je vu?... Qu'a-t-il fait?... Eh! comment reparoître!

Comment, ſur les Romains, mon viol a-t-il pris!...

Rome croit, encor moins, au viol, qu'aux eſprits....

Mon opprobre eſt certain; rien ne peut m'y ſouſtraire.

Mais n'ai-je point auſſi de reproche à me faire?

Quelle fut ma défenſe?... Ah! machinalement,

Ai-je mal combattu les fureurs d'un Amant?

De ſon crime, en ſecret, ſerois-je la complice?....

Oui, je la ſuis. Mourons; ma mort eſt ſon ſupplice.

Oui, me rendant l'honneur, ma mort ſeule, en effet,
Pourra punir Tarquin du plaiſir qu'il ma fait.

Elle reſte ſans rien dire la main levée pour ſe frapper du poignard.

THALIE, *après un moment de ſilence.*

Eh bien, Princeſſe?

La fauſſe MELPOMENE.

Eh bien, Déeſſe, ma Scène eſt finie. *Elle ſe frappe.* Je me tue, & je cours encore. *Elle ſe retire en courant.*

SCENE IV.

THALIE, *ſeule.*

QUELLE folie! cela eſt bien mauvais, aſſurément; malgré cela, j'aime pourtant encore mieux la fauſſe Melpomène que la véritable; celle d'aujourd'hui, j'entends. — Mais quelle eſt cette jolie perſonne?

SCENE V.

THALIE, la fauſſe THALIE, *un mouchoir à la main, & s'eſſuyant les yeux.*

THALIE.

EH ! mon Dieu, qui êtes-vous donc, ma belle & triſte Demoiſelle ?

La fauſſe THALIE, *ſoupirant triſtement.*

Je ſuis la Comédie larmoyante, Déeſſe.

THALIE.

Ah oui ; je me rappelle à préſent vos petits traits, & vos petites douleurs. C'eſt vous qui pleurez, & qui ne faites pleurer perſonne.

La fauſſe THALIE.

J'eſpere pourtant bien, Déeſſe, vous faire répandre des larmes, quand je vous aurai miſe au fait de mes malheurs, de mon amour, & de mes fautes.

THALIE, *souriant d'un air moqueur.*

Votre amour, & vos fautes ! auriez-vous auſſi été violée, Mademoiſelle?

La fauſſe THALIE, *d'un air naïf.*

Hélas, Madame ! je n'ai point eu cet honneur-là.

THALIE.

Quelles ſont donc ces fautes, cet amour & ces grands malheurs qui doivent tant m'intéreſſer?

La fauſſe THALIE, *d'un ton douloureux.*

Je vais vous en préſenter le cruel tableau, Déeſſe, & vous en faire un long expoſé, auparavant que de vous en jouer les Scènes les plus touchantes.

THALIE.

Un long expoſé? Eh! ne pourriez-vous pas vous reſſerrer un peu, Mademoiſelle, dans le récit de vos infortunes?

La fauſſe THALIE.

Oh non, Déeſſe; il eſt impoſſible que

ce récit ne soit pas un peu long ; mais il sera bien écrit. — Apprenez donc d'abord :

Pour commencer l'exposition de mon sujet :

Que je m'appelle *Constance* ; que je suis une pauvre fille de qualité du Comtat. Le jeune Marquis de *Cominges* me vit à Avignon, il y a dix-huit ans, j'en avois alors quatorze ; il devint amoureux de moi, & m'épousa, malgré *le Comte de Cominges*, son pere, qui en fut furieux ; & qui, depuis ces dix-huit ans, n'a jamais voulu nous voir, ni le Marquis, ni moi, ni *le Comte de Château-fort*, notre fils, dont j'accouchai la premiere année de notre mariage. — Pour mettre fin à nos infortunes, j'ai entrepris de réconcilier mon Epoux avec son pere ; ... & c'est ici que commence la Scène & l'intérêt.

THALIE, *du ton de l'impatience.*

Ah ! je respire ! Commencez donc au plus vîte, ma chere Demoiselle.

La fausse THALIE.

Oui, mais auparavant, il est encore nécessaire que vous sachiez, que pour ménager ce raccommodement, *la Comtesse de Canaples*,

amie de mon mari, nous a reçus tous deux dans ſa Terre; que nous y ſommes; que mon Epoux s'y tient caché, lui, parce que le Comte ſon pere y eſt auſſi depuis quatre mois; que je ne ſuis connue de ce dernier, que ſous le nom de *Conſtance*; & que, ſous ce nom ſuppoſé, j'ai employé ce tems à gagner les bonnes graces de mon cruel beau-pere, qui ignore ce que je lui ſuis. — Je voulois, auparavant de lui déclarer que je ſuis ſa belle-fille, lui voir prendre de l'eſtime pour moi; ... mais il a pris de l'amour; & même un amour ſi violent, qu'il eſt ſur le point de me propoſer ſa main.

THALIE, *d'un air railleur.*

En ſorte qu'après avoir épouſé le fils, il ne tient qu'à vous encore d'épouſer le pere; voilà qui eſt tout-à-fait vraiſemblable.

La fauſſe THALIE, *d'un air d'impatience.*

Oh, Madame! dans le genre larmoyant, l'on ne s'embarraſſe pas qu'un fait ſoit vraiſemblable, pourvu qu'il ſoit intéreſſant; & cette ſituation l'eſt; & vous pleurerez, car j'y ai regardé. Aſſeyez-

vous là seulement, & écoutez mes Scènes, vous fonderez en larmes.

THALIE, *en s'asseyant sur un siége de gazon.*

Ecoutons donc.

La fausse THALIE.

L'action se passe dans l'appartement de Constance, chez Madame de Canaples. Je suis Constance, & voici le Comte de Cominges, mon beau-pere. Il faut vous épargner la déclaration d'amour qu'il me fait ; celle d'un vieillard n'est jamais bien appétissante ; ainsi, Monsieur, passez aux deux derniers vers de votre couplet.

L'ACTEUR, *qui joue le Comte de Cominges.*

Oh ! très-volontiers ! aussi-bien le commencement n'est-il que du remplissage. Voici donc mes deux derniers vers.

SCENE PREMIERE.

Le Comte de COMINGES, CONSTANCE.

LE COMTE.

SI vous ſouffrez mes feux, Madame, dès demain
Je vous offre & mes biens, & mon cœur, & ma main.

CONSTANCE, *avec dignité, & très-lentement.*

Rien ne doit m'arrêter, Comte; la mienne eſt prête.--
Mais, vous, n'avez-vous rien, Monſieur, qui vous arrête?
Oubliez-vous un fils?...

LE COMTE.

Oh! non, je m'en ſouviens;
J'ai privé ce fils de mes biens;
Ce fils digne de ma colère,
Ce fils contre moi révolté,
Ne m'arrêtera point.... je ne ſuis plus ſon pere.

CONSTANCE.

Quoi! plus injuſte encor, que vous n'êtes ſévere,

Quoi ! vous l'auriez abandonné ? —

Ici Thalie commence à marquer par différens signes d'impatience, en ricanant & en bâillant, l'ennui qu'elle éprouve.

Quel fut le crime, hélas ! de cet infortuné ?
Un amour violent, senti dans sa jeunesse,
Qu'avec rigueur vous avez condamné ;
Quand vous-même, en votre vieillesse,
Par le même penchant vous êtes entraîné.

LE COMTE.

La différence est grande, à ce que j'imagine ;
Moi, Madame, j'adore un objet vertueux ;
Je vous aime. — Mais, lui,... cet homme impétueux,
Mais, ce fils peu respectueux,
S'amourachant d'une coquine,
A fait, malgré son pere, un hymen monstrueux.

En cet endroit Thalie fermera les yeux de tems en tems, & paroîtra s'assoupir malgré elle, & s'endormira à la fin.

CONSTANCE.

Vous parleriez autrement de Constance,
Monsieur, si vous la connoissiez.
Oui, cette Bru que vous disgraciez,
Constance a des vertus, une honnête naissance,

Adore votre fils.... vous aime.... eſt ſans défenſe....

Elle implore votre clémence;

Vous voyez Conſtance à vos pieds.

Elle s'y jette.

Le COMTE, *reculant d'horreur & d'une façon outrée.*

Vous, ma Bru!

CONSTANCE.

Je la ſuis.

Le COMTE, *outrant toujours.*

Levez-vous. Vous, Conſtance! Vous ma Bru! vous!....

CONSTANCE, *ſe relevant & baiſſant les yeux.*

Mon pere, oui, je la ſuis.

Le COMTE, *s'éloignant d'elle & outrant toujours.*

Moi, votre pere! — Après avoir ſéduit mon fils,
Vous penſiez me ſéduire, en allumant, cruelle,
Dans mon ame, pour vous, la flamme criminelle
Qui met le comble à mes mortels ennuis!

Ici Conſtance tirera ſon mouchoir, s'avancera vers le Comte, en pleurant & s'eſſuyant les yeux.

Je ne me laiſſe point attendrir par vos larmes,

Et

Et puiſqu'il faut renoncer à vos charmes,
Je reprends aujourd'hui ma réſolution
De laiſſer par dévotion,
Tout mon bien au Couvent des Carmes;
Et je donne à mon fils ma malédiction.

La fauſſe THALIE, *interrompant l'action, & réveillant Thalie qui s'eſt endormie.*

Mais vous dormez, Déeſſe, vous dormez.

THALIE, *en étendant un peu les bras, & ſe frottant les yeux.*

Non, non; point du tout, je ne dors pas. Je vais me tenir debout. J'ai bien entendu la reconnoiſſance; j'ai fermé les yeux ſeulement pour être moins diſtraite; je ne dors pas; le pere m'a preſque réveillée, de la force dont il a crié ſa malédiction à ſon fils. Continuez, continuez.

Le fauſſe THALIE.

Eh bien, voici ce que je lui réponds: *reprenant le rôle de* CONSTANCE, *& s'adreſſant au Comte.*

Pere cruel! Pere farouche!
Toi, qu'aucun ſentiment ne touche,
Ajoute une victime au ſacrifice affreux,
Tigre, que ton cœur fait de ton fils malheureux!
Sur le nôtre, étends ta colère:
Viens, mon fils!... paroiſſez, Comte de Châteaufort.

SCENE II.

CONSTANCE, le COMTE DE COMINGES, le COMTE DE CHATEAUFORT.

CONSTANCE, *continuant.*

TOMBE aux genoux du pere de ton pere!
Et, pour finir notre miſere,
Demande-lui notre grace, ou la mort.

Le Comte de CHATEAUFORT, *ſe jettant aux pieds du Comte de Cominges; d'un air mauſſade, & groſſiſſant ſa voix.*

Mon grand papa, la mort.

Le Comte de COMINGES, *relevant ſon petit-fils, en pleurant.*

Viens, viens que je t'embraſſe!
O nature! ô puiſſant reſſort!

Sois, cher petit-fils.... ſois la cauſe de la grace
Qu'à tes parens j'accorde avec tranſport!
L'aimable enfant! qu'il eſt gentil! quel port!
Ciel! ſe peut-il, qu'en un ſi court eſpace,
Que pour ſon âge, il ſoit ſi fort!
Il paroît bien ſeize ans?

CONSTANCE.

O! mon pere, il les paſſe;
A la Saint Jean, il en aura dix-ſept.

La fauſſe THALIE, *s'interrompant elle-même.*

Mais, Madame, vous avez marqué tant d'impatience & d'ennui aux plus beaux endroits de nos Scènes, qu'il faut vous épargner le reſte du dénouement. Vous ne faites que bâiller, Déeſſe.

THALIE, *étouffant de bâillemens.*

Pardonnez-moi... l'enfant... j'ai étouffé mes bâillemens de mon mieux; & je vous jure....

La fauſſe THALIE, *avec aigreur.*

Ce que vous me dites-là encore eſt tout-à-fait agréable.—Allons, mon pere;

allons, petit-fils, allons réuſſir à la Comédie Françoiſe. Sortons, ſortons. *Elle ſort avec ſes Acteurs.*

SCENE VI.

THALIE, *ſeule en riant.*

VERS la fin pourtant, le petit-fils m'a un peu égayée, il le faut avouer. Ma foi, ſans le petit-fils, je ſuccombois à l'ennui que m'a même cauſé la Parodie critique de ce genre de Comédie bâtarde, &....

SCENE VII.

THALIE, un HOMME DE LA COUR.

L'HOMME DE LA COUR, *frappant ſur l'épaule de Thalie, l'interrompant d'un air noble & avec les plus grands airs.*

EH! vous n'admettez donc, Déeſſe, que la Comédie qui fait rire? celle qui

peint, & qui joue les ridicules des hommes? En ce cas là, ma bonne Déesse, adressez-vous à moi.

THALIE, *à part.*

Mais, c'est un homme du monde, que cet homme-là. *Haut.* Quoi! contre toute apparence, Monsieur seroit-il un Auteur?

L'HOMME DE LA COUR, *en ricanant, & d'un air de fatuité.*

Un Auteur.... moi!... moi, un Auteur! au contraire, ma petite.

THALIE.

Au contraire?... Oserois-je demander à Monsieur, ce que c'est que le contraire d'un Auteur?

L'HOMME DE LA COUR, *d'un air encore plus fat.*

Eh mais, le contraire d'un Auteur; Déesse de mon ame, c'est un homme de ma qualité; ... Un homme de la Cour;... Un homme à femmes, comme moi.

THALIE.

Ce ſont donc, Monſieur, les Comédies des autres?... Ce n'eſt donc pas vous qui compoſez?...

L'HOMME DE LA COUR, *l'interrompant & traînant ſa voix.*

Eh mais, pardonnez-moi, je compoſe.... Je compoſe comme ça;... Voici comme je compoſe: je fais des Scènes plaiſantes de toutes les aventures ridicules qui m'arrivent avec les femmes;... &, c'eſt ſans fin, comme vous croyez bien. — Je donne enſuite ces Scènes à coudre, dans un plan, à quelque Auteur de profeſſion... J'ai... des Negres pour cela; voilà comme je compoſe.

THALIE.

Ah! j'entends à préſent. Eh! pourroit-on voir, Monſieur, quelques-unes de ces Scènes ſi plaiſantes?

L'HOMME DE LA COUR.

Vous me demandez-là juſtement, mon

cœur, ce que je venois vous offrir. J'ai amené avec moi les Acteurs, tout l'attirail qui m'eſt néceſſaire pour exécuter ces Scènes; j'y joue, moi;... & je n'y joue point mal;... je veux auſſi, Déeſſe, que vous y jouïez.... & le rôle principal, qui plus eſt... la Muſe de la Comédie ne ſera pas embarraſſée, je crois, de jouer un impromptu, quand je lui aurai donné ſon *ſcénario.*

THALIE.

Aſſurément.

L'HOMME DE LA COUR, *lui donnant.*

Eh bien, le voici. Liſez.

THALIE. *liſant.*

CANEVAS DE SCÈNES. La Scène eſt à Paris, dans la chambre à coucher de la Marquiſe. Il eſt trois heures du matin. Monologue de la Marquiſe, qui attend le Chevalier ſon Amant. Scène ſeconde; la Marquiſe & le Chevalier. Scène troiſiéme; Félicité, une des femmes de la Marquiſe, vient annoncer l'arrivée du mari; du Marquis, qui eſt chaud de vin & de ponche. On cache le Chevalier. Scène quatriéme; la Marquiſe & le Marquis un peu gris.

L'HOMME DE LA COUR, *l'interrompant.*

En voilà assez, Déesse. Je vous conduirai au dénouement, & au fond de mes Scènes, par mon Dialogue même; vous allez voir que ce seront des Scènes vraies & piquantes.

THALIE.

Piquantes?... Mais, ne le seront-elles pas trop?

L'HOMME DE LA COUR.

Ne craignez rien; nous adoucirons, nous adoucirons.

THALIE, *souriant.*

Ecoutez donc: si cela devient trop fort, je laisserai-là vos Scènes piquantes, au moins; je vous en préviens, mon cher Seigneur.

L'HOMME DE LA COUR.

N'ayez pas peur, vous dis-je. Je serai presque décent. Commencez seulement, je me retire. *Il entre un moment dans la coulisse.*

THALIE, *seule un instant.*

Allons, je vais commencer ; je suis curieuse de voir ses Scènes.

L'HOMME DE LA COUR, *rentre. Pendant qu'il parle à Thalie, l'on apporte deux chaises à dos élevé, une table, sur laquelle il y aura deux bougies allumées, & une pendule prête à sonner trois heures.*

C'est bon, l'on a apporté-là tout ce dont nous avons besoin... Ah ! j'avois oublié de vous dire, qu'il faut que le Spectateur imagine que vous êtes en un déshabillé de nuit, très-élégant ; dans le négligé le plus galant, & prête à vous mettre au lit.

THALIE, *en riant.*

C'est apparemment pour donner à vos Scènes plus de décence ?

L'HOMME DE LA COUR.

Eh non ! que vous êtes enfant ! c'est pour leur donner un plus grand air de vérité. Commencez donc. *Il se retire.*

THALIE, *seule.*

Volontiers. Voyons où cela ira. Faiſons mon Monologue. Mettons-nous bien dans la ſituation d'une femme de qualité galante, & qui attend ſon Amant. En rendant cela avec vérité, donnons-lui, s'il eſt poſſible, le ton de la bienſéance. Eſſayons.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, *ſeule.*

LE Chevalier n'arrive pas. — Il eſt impatientant ce petit homme-là!... Il me dit qu'il partira de Verſailles à minuit.... & il eſt trois heures.... & il n'eſt pas ici!... Cela eſt d'une impertinence!... Voilà les grandes manieres!... Oh! cela eſt d'une impertinence! *d'un ton de colère.* Monſieur le Chevalier.... Monſieur le Chevalier!... vous me forcerez à me lier avec quelqu'un de plus exact.... je vous en avertis.

SCENE II.

La MARQUISE, le CHEVALIER.

La MARQUISE, *d'un ton de dépit.*

AH ! vous voilà, Monſieur le Chevalier !... Quelle diligence, revenir de Verſailles en trois heures ! N'avez-vous point crevé vos chevaux ?

Le CHEVALIER, *d'un ton léger.*

Ah ça, belle Marquiſe, allez-vous gronder ? ..... d'honneur, je n'ai fait que manger un morceau à minuit, après le ſouper du Roi, chez notre jeune Maréchale ; & comme nous n'étions que nous deux, nous n'avons pas tenu table un bon quart-d'heure ; un bon gros quart-d'heure au plus.

La MARQUISE.

Comment, Monſieur, vous étiez tête-à-tête ?

Le CHEVALIER.

Eh mais, oui : qu'y a-t-il donc de ſingulier à cela ?

La MARQUISE.

Vous êtes charmant ! vous allez être tout-à-fait brillant ! je m'attends à cela.

Le CHEVALIER.

Ah ! n'ayez aucune appréhenſion, Marquiſe ; & de grace mettez de côté tous ces ſoupçons.... tous ces reproches.... toutes ces miſeres-là.— Ah ça, allez-vous perdre à me tarabuſter un tems que vous pouvez employer à vous rendre heureuſe ?.... Cela ſeroit fou, au moins.

SCENE III.

FÉLICITÉ, la MARQUISE, le CHEVALIER.

FÉLICITÉ, *accourant hors d'elle-même.*

AH, Madame !... Ah, Ciel !... Ah, Monſieur le Chevalier !... Ah, Madame !

Le CHEVALIER, *embraſſant Félicité.*

Eh ! qu'as-tu donc, ma chere Félicité ?

La MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle, vous voilà bien effarouchée ?

FÉLICITÉ, *toute troublée.*

C'eſt, Madame.... c'eſt que Monſieur eſt-là.... il eſt-là qui veut entrer.

La MARQUISE.

Qui, mon mari ?

FÉLICITÉ.

Oui, Madame, lui-même. Monſieur eſt-là. Il eſt un peu échauffé de vin & de ponche, à ſon ordinaire. Ma camarade lui a dit que vous alliez vous mettre au lit; mais il n'entend rien. Elle fait tout ce qu'elle peut pour le retenir dans votre anti-chambre; malgré cela, il veut entrer chez vous.

LA MARQUISE, *avec le plus grand ſang-froid.*

Eh mais, n'eſt-il pas le maître, donc? Qu'y a-t-il donc là de ſi effrayant? .... J'ai cru, moi, à votre air, que le feu étoit dans l'hôtel... Allez, Mademoiſelle, allez le faire entrer. *Félicité ſort.*

SCENE IV.

Le CHEVALIER, la MARQUISE.

LA MARQUISE, *continuant.*

EH vous, Chevalier, paſſez un moment dans mon cabinet de toilette. — C'eſt bien jouer de bonheur à vous, mon petit agréable, que mon mari vous arrive, pour vous ſauver la ſortie ſinguliere que j'allois vous faire.

Le CHEVALIER.

Quelle folie! Mais peut-on être grondeuſe comme ça?

La MARQUISE.

Allez, allez vîte vous cacher là-dedans, mauvais ſujet. *Le Chevalier ſe retire.*

SCENE V.

La MARQUISE, *ſeule.*

Qu'il eſt aimable!... Il a des graces!... Une tournure!... l'on ne ſçauroit ſe fâcher contre un auſſi joli enfant.

SCENE VI.

La MARQUISE, le MARQUIS, *en déſordre, défriſé & barbouillé de tabac d'Eſpagne.*

La MARQUISE.

Comment! c'eſt vous, Monſieur le Marquis! à ces heures-ci chez moi!... à ces heures-ci! cela ne vous étoit point arrivé depuis la premiere année de notre mariage.

LE MARQUIS, *les dents fort mêlées.* (*a*)

Cela eſt vrai, Madame la Marquiſe.... Auſſi vous dois-je, d'abord... une politeſſe.... des excuſes..... ſur la liberté que je prends... de vous faire une viſite ſi tard. — Je vous interromps, peut-être ?

LA MARQUISE.

Vous ne m'interrompez-pas, Monſieur ; mais vous me ſurprenez beaucoup. — Qu'avez-vous donc de ſi preſſé à me dire ? Auriez-vous reçu ce ſoir la nouvelle que votre Gouvernement étoit accordé ; & qu'on vous donnoit à la place, celui que vous demandiez ?

LE MARQUIS.

Eh non, Madame ; il n'eſt point queſtion.... de mon Gouvernement.... c'eſt du vôtre avec le Chevalier.... dont j'ai à vous parler, Madame ; ... & tout-à-l'heure, parce que je ne veux point perdre mes idées ; .... c'eſt qu'il m'en eſt venu de très-bonnes.... ſur la fin du ſouper.... là-deſſus ; ... & comme je vous dis.... je ne veux point les perdre.... Aſſeyons-nous, s'il vous plaît.... aſſeyons-nous. *Il s'aſſied.*

(*a*) Les points qui ſe trouvent dans le rôle du Marquis, marquent les pauſes qu'un homme, pris de vin, fait à chaque inſtant, lorſqu'il parle.

La MARQUISE, *à part, avant de s'asseoir.*

Il n'est point tout-à-fait ivre; il lui reste encore beaucoup de raison; cela me fait peur. *Haut, en s'asseyant.* Comment, Monsieur, des idées sur le Chevalier! me feriez-vous l'honneur d'en être jaloux? donneriez-vous dans cette frénésie-là?

Le MARQUIS.

Moi, jaloux, Madame!..... Vous plaisantez apparemment?..... Vous croyez parler à quelque mari de la rue des Bourdonnais, sans doute!... Exiger de la jalousie d'un homme de la Cour!... Celui-là est un peu fort!... Vous devriez savoir, Madame, que nous ne donnons pas dans cette ânerie-là... nous autres.

La MARQUISE.

En ce cas-là, Monsieur, que prétendez-vous dire?

Le MARQUIS.

Je veux dire, Madame, que sur votre dernier arrangement.... qui est sçu de tout le monde, avec le Chevalier..... j'ai fait, moi, des réflexions.... très-sensées..... très-judicieuses... pour vous; mais, pour vous seule, Madame;... car, d'ailleurs, vous devez sentir que

cela ne me regarde point.... cela ne me regarde point du tout.

La MARQUISE, *très-vivement & avec colère même.*

Eh mais, cela me regarde encore moins; je ne ſçais où vous avez été ramaſſer les belles imaginations que vous avez-là, ſur le Chevalier & ſur moi; cela n'a ni vérité, ni vraiſemblance. Cela me paſſe, Monſieur, cela me paſſe.

La MARQUISE.

Oh mais, Madame, je veux pourtant... que cela aille juſqu'à vous, quoique cela vous paſſe... & je vous répéte qu'ils diſent tous que vous avez pris le Chevalier.... ils n'en veulent pas démordre.

La MARQUISE, *avec impatience & fureur.*

Et rien n'eſt plus faux, Monſieur; rien n'eſt plus faux! c'eſt l'homme du monde avec lequel je voudrois le moins vivre, ſi j'avois à vivre avec quelqu'un.

Le MARQUIS.

Quoi qu'il en ſoit, Madame, l'amitié... la grande amitié que j'ai toujours eue... pour Monſieur votre frere.... m'oblige de vous aver-

tir... que votre Chevalier eſt attaché depuis long-tems... à une femme de Finance; ... qu'il y a trois ſemaines qu'elle a vendu ſes diamans.... & que dans le monde, l'on met cette plaiſanterie-là... ſur le compte de votre Chevalier... à notre ſouper, ils ſont tous convenus que c'étoit lui; ... & ils l'ont barbouillé de toutes les manieres.

La MARQUISE, *avec une fureur aigre.*

Eh bien, Monſieur, s'il vit avec cette petite Financiere, s'il la ruine, le Chevalier n'a donc rien de commun avec moi; & je ne vois pas pourquoi vous venez m'étourdir, m'aſſommer des calomnies & des horreurs..... qu'il n'y a que des femmes qui puiſſent débiter contre ce jeune homme-là; & dont, en vérité, je ne le crois point du tout capable, ſi vous voulez que je vous parle naturellement.

Le MARQUIS.

Eh, mon Dieu! avec quelle chaleur vous le défendez!... Je ne viens point ici dans le deſſein prémédité .. de vous dire du mal de votre Amant.... je ne ſuis point aſſez gauche... & aſſez impoli pour cela; ... je vous dis ſeulement moi, ... tout ce que le Public dit.

La MARQUISE, *impétueuſement.*

Eh! il n'eſt point mon Amant, Monſieur!

que ce public & vous ſe tranquilliſent là-deſſus.

LE MARQUIS.

Oh ! moi, je ſerai toujours très-tranquille ſur vos Amans.... quand je vous verrai faire des choix convenables ; ... mais je veux qu'une femme ſe reſpecte.... dans ſes goûts.

LA MARQUISE.

Eh mais, où avez-vous vu que je me ſois jamais manquée ?

LE MARQUIS.

Non pas juſqu'à préſent.... je vous rends juſtice, Madame ;... auſſi, ne vous ai-je rien dit.... quand je vous ai vu prendre ſucceſſivement le Vicomte de Bernay.... le Duc de Leutry.... le Marquis du Lauret.... notre bon Maréchal.... Milord Singleton.... le Préſident.... même ;... je ne vous ai rien dit ſur le Préſident.... voyez juſqu'où je pouſſe l'indulgence !

LA MARQUISE, *avec une colère vive.*

Juſte Ciel, Monſieur, quels contes affreux venez-vous me faire-là !

LE MARQUIS.

Ce ne ſont point-là des contes, Madame ;... ce ſont des faits ;... J'ai ſuivi votre conduite, moi ; ... & juſqu'ici, à la vérité.... il n'y a que

votre Chevalier.... pour lequel je me ſois ſenti, dès.... le commencement.... une répugnance, dont je ne pouvois pas me rendre raiſon... mais ſa belle hiſtoire... juſtifie mon averſion pour lui.

La MARQUISE, *hors d'elle-même.*

Eh ! je vous dis, Monſieur, que c'eſt une noirceur qu'on lui fait ; je vous le répéte.

Le MARQUIS.

Il ſuffit, Madame, qu'il ſoit ſoupçonné ; cet homme-là ne vous convient plus, dès-lors.... le ſeul ſoupçon jette ſur vous un ridicule inſoutenable ; .... & quoique je ſçache très-bien que c'eſt vous qui êtes chargée des ridicules de votre Amant.... & que c'eſt lui, ré... ci... réciproquement, qui répond des vôtres.... & non pas moi ; ..... cependant, quand ces ridicules paſſent de certaines bornes.... il n'eſt pas dit alors que le mari ne les partage point, entendez-vous bien ?

La MARQUISE, *avec fureur.*

Je n'entends rien ; & une femme comme moi, Monſieur, ne peut rien entendre à tout ce que vous dites-là.

Le MARQUIS.

Eh mais, tâchez de n'être pas une femme

comme vous, Madame; & vous n'en ſerez que mieux; & alors..... vous entendrez que votre conſidération..... dans le monde... tient à celle de votre Amant..... vous verrez...

La MARQUISE, *l'interrompant avec fureur.*

Continuez, Monſieur, je ne vous interromprai plus. Voilà une Scène charmante que vous me faites-là!

Le MARQUIS.

Mais, ne prenez donc pas cela..... pour une Scène... je vous parle de ſang-froid..... c'eſt en ami... de Monſieur votre frere..... qui... m'a prié de vous en dire un mot..... Et croyez-moi..... rompez avec le Chevalier... auſſi-tôt que vous le verrez..... Je vous donne là un conſeil ſage.

La MARQUISE.

Fort bien, Monſieur, fort bien!

Le MARQUIS.

Ou plutôt, ne le revoyez plus;... faites-lui fermer votre porte.

La MARQUISE, *outrée.*

Pourſuivez, Monſieur, pourſuivez.

Le MARQUIS, *clignotant les yeux, & le ſommeil le gagnant.*

Songez, Madame, qu'une femme... ſe doit

des égards... à elle-même... d'abord... ſi elle veut... qu'on en ait.... pour elle.

Il ferme les yeux, & s'aſſoupit un peu.

La MARQUISE, *à part, & en ſouriant.*

Oh, oh! cela commence à devenir plaiſant: il s'aſſoupit.

Le MARQUIS, *ſans ouvrir les yeux, & tout en dormant.*

Il faut qu'il y ait de la décence... j'oſe dire même... une ſorte de dignité.... dans le choix de.... ſes Amans. *Il retombe ſur ſon ſiege.*

La MARQUISE, *à part.*

Il a les yeux fermés; il dort ſûrement.

Le MARQUIS, *ſe relevant un peu, & parlant endormi.*

Et dans une matiere... auſſi délicate.... une femme doit être d'autant plus ſcrupuleuſe... ſur les bienſéances... extérieures... qu'elle ſçait bien... intérieurement que... dans le fait.... elle les viole toutes. *Il retombe endormi.*

La MARQUISE.

Oh! ſûrement; il va tout-à-fait s'endormir.

Le MARQUIS, *faiſant un mouvement violent, comme s'il ſe réveilloit, & cependant dormant toujours.*

Eh non, Madame, cette morale ne doit pas

vous endormir.... primò.... cette morale-là.... cette morale-là.... n'eſt point ſévere.... ce n'eſt point de la pé... pé... pédanterie, je ne ſuis point pédant, *il ronfle*, pédant. *Il ronfle encore, & s'en dort abſolument.*

La MARQUISE, *en riant.*

Ah! comme il ronfle! Grands dieux, comme il ronfle! Pour ce coup-ci, sûrement il eſt entiérement endormi. Faiſons-le vîte enlever d'ici. Félicité, Félicité.

SCENE VII.

FÉLICITÉ, la MARQUISE, le MARQUIS.

FÉLICITÉ, *accourant.*

QUE veut Madame!

La MARQUISE.

Monſieur a-t-il là quelqu'un de ſes gens?

FÉLICITÉ.

Oui, Madame; ſon Valet-de-chambre & ſon premier Laquais ſont-là.

La MARQUISE.

Faites-les entrer. *Félicité ſort. La Marquiſe, en riant.* En vérité, voilà une Scène qui en même tems me divertit, & m'afflige prodigieuſement!

SCENE VIII.

Le MARQUIS, la MARQUISE, les gens du MARQUIS.

La MARQUISE, *aux gens du Marquis.*

TENEZ, vous autres : emportez votre Maître ; allez le coucher & ſans le réveiller. Cela ne ſera pas bien difficile, car il ſe meurt de ſommeil. *On emporte le Marquis ſur la chaiſe où il eſt.*

SCENE IX & *derniere.*

La MARQUISE, FÉLICITÉ, *ſortant du cabinet de toilette avec le* CHEVALIER, *qui eſt en pantoufles, en robe-de-chambre & en bonnet de nuit.*

FÉLICITÉ.

MADAME aura-t-elle beſoin de moi ?

La MARQUISE, *appercevant l'accoutrement du Chevalier, & redevenant* THALIE, *à cet Acteur.*

Comment, Monſieur ! en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit !

nuit ! Oh ! je ne ſçais point jouer de ces ſortes de Scènes-là ; je redeviens Thalie. Allez, Monſieur ; allez dire au joli Seigneur qui vous a amené ici, que je n'admets point ce genre de Comédie-là. Il eſt trop vrai. Oh ! ce genre-là eſt auſſi trop dans la nature ! trop eſt trop. Allez, allez, Monſieur ; je vous mets dehors par les épaules.

[*Elle le pouſſe effectivement hors du Théâtre : il ſort, & Félicité le ſuit.*]

SCENE VIII.

THALIE, *ſeule.*

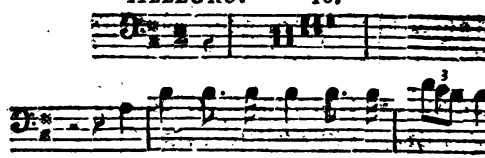
CET homme du monde-là eſt charmant ! mais voyez donc quelle jolie ſcène de dénoûment il me préparoit-là ! — C'eſt sûrement un perſifflage de ſa part. [*On chante dans la couliſſe.*] Mais, qu'entens-je ?

SCENE IX.

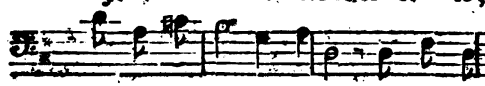
THALIE, L'ARIETTE.

ARIETTE.

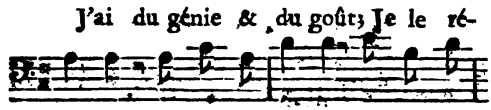
ALLEGRO. 18.



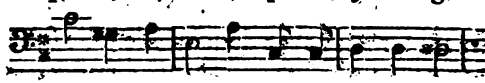
Je ſuis la fo-lâ-tre A-ri-et-te,



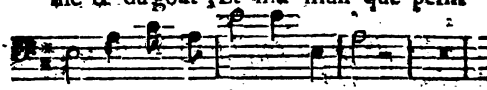
J'ai du génie & du goût; Je le ré-



pe-te, je le ré-pe-te, J'ai du gé-

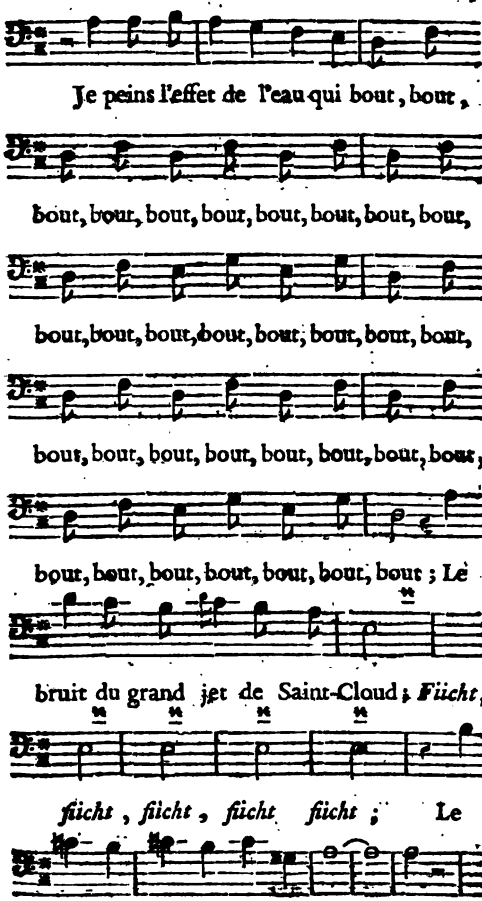


nie & du goût, Et ma muſi-que peint

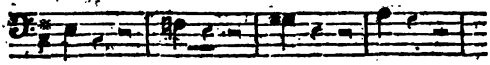


tout; Et ma mu-ſi-que peint tout,

La Muſique de cette Ariette, *eſt de la compoſition de Monſieur* DE MONSIGNY.

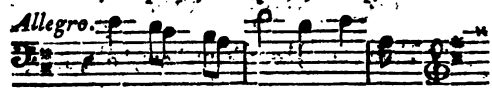

Je peins l'effet de l'eau qui bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout,
bout, bout, bout, bout, bout, bout, bout ; Le
bruit du grand jet de Saint-Cloud ; Fiicht,
fiicht, fiicht, fiicht, fiicht ; Le
pas tar-dif d'u-ne ma- zet - te,

Grave.



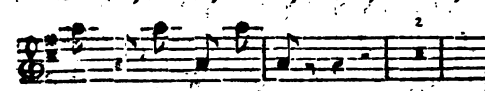
Plou, plou, plou, plou ;

Allegro.



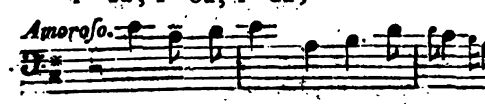
Le ſon ai- gu d'un verrou :

i - ou, i - ou, i - ou, i - ou, i - ou,

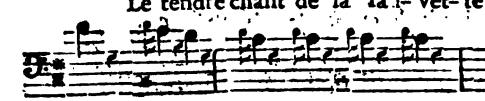


i - ou, i - ou, i - ou ;

Amoroſo.

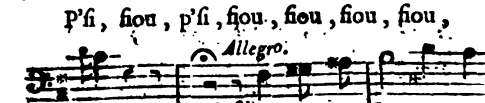


Le tendre chant de la fa- vet- te ;

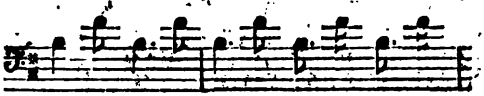


p'ſi, ſiou, p'ſi, ſiou, ſiou, ſiou, ſiou,

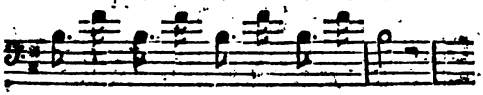
Allegro.



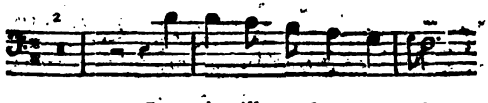
ſiou, Le ja- pement d'un ſou-



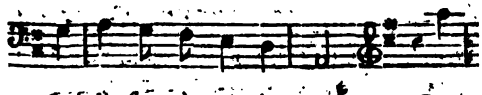
tou, A-ou, à-ou, a-ou, a-ou, a-



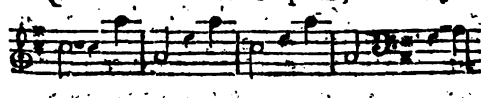
ou, a-ou, a-ou, a-ou, a-ou:



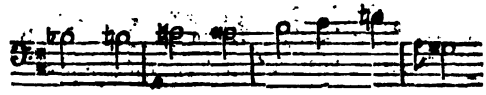
Le cri railleur des coucous;



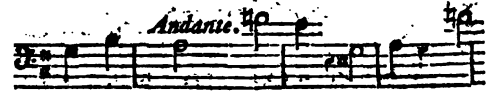
Qui di-ſent à nos é-poux, Cou-



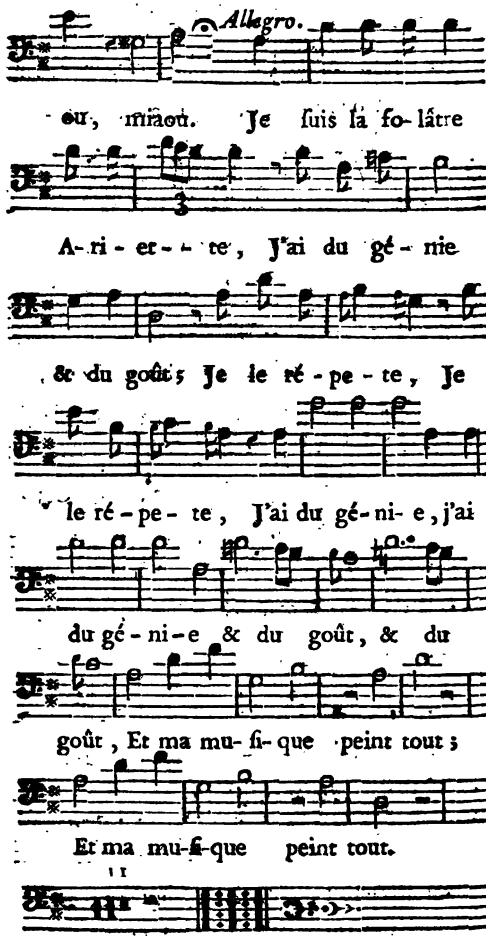
cous, coucous, coucous, coucous. Je



peins juſqu'aux ſou-pirs ſéduc-teurs



du ma-tou, Miaou, miaou, miaou,


Allegro.
ou, miaou. Je ſuis la fo-lâtre
A-ri-et-te, J'ai du gé-nie
& du goût; Je le ré-pe-te, Je
le ré-pe-te, J'ai du gé-ni-e, j'ai
du gé-ni-e & du goût, & du
goût, Et ma mu-ſi-que peint tout;
Et ma mu-ſi-que peint tout.

THALIE.

A merveille, ma chere Ariette! vous avez bien raiſon de vanter votre génie & votre goût. J'en connois toute l'élévation & toute la nobleſſe.—Par ce que j'en avois déja entendu, & par ce nouvel échantillon, je vois bien que, ſi vous l'entrepreniez, vous peindriez avec grace le henniſſement des chevaux, le rugiſſement des lions, le ſifflement des ſerpens..... [*à part, s'adreſſant au Parterre,*] & d'un Parterre qui lui feroit juſtice. — Mais, vous m'avouerez que tout cela n'eſt point autrement galant; & c'eſt du galant, moi, que je vous demanderois dans ce moment-ci, pour une fête dont...

L'ARIETTE, *l'interrompant.*

Je ſçais de quoi il s'agit, divine Thalie; & quand le Dieu du goût eſt venu m'en parler, il a trouvé la beſogne toute faite; c'eſt une eſpece de miracle. J'avois compoſé juſtement quelques bagatelles,

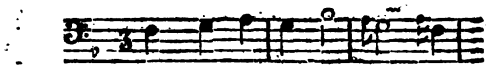
quelques couplets pour la perſonne même que vous voulez fêter ; ... & que de mon côté, j'avois d'avance madrigaliſée pour ſon bouquet.

THALIE.

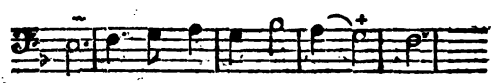
Eh mais, cette rencontre eſt heureuſe ! chantez-moi donc vîte ce que vous avez fait.

L'ARIETTE.

Oh ! très-volontiers. Voici mes couplets ; ils roulent ſur les différens rôles que votre Elève a joués ſi ſupérieurement.

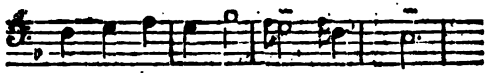


AMOUR, qui de ſes mains for-

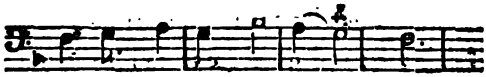


moit une Eleve à Tha- li- - - e,

Les Couplets ſont de M. L.... le premier Chanſonnier de notre ſiécle, ſans contredit, pour la nobleſſe, l'agrément, la fineſſe & la délicateſſe de ſes idées, dans les Couplets de ſociété qu'il compoſe.

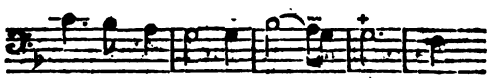


Par ce ta-lent qu'il a ni- noit,

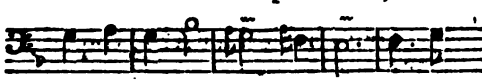


Vit la ſcene em- bel- li- - - e,

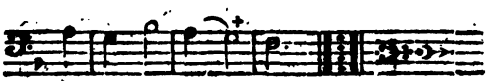
Sur le thé - â- tre du plai- ſir,



Chacun deman- doit pla - - ce, ... L'on



a des Acteurs à choiſir, Au dé-



but d'une Gra - . ce.

Le ſecond Couplet déſigne les rôles de la Comteſſe dans l'*Homme du jour*; de Céliante dans le *Philoſophe marié*; & de *Nanine*.

De jouer la frivolité
L'on chargea notre Actrice ;
L'on rit de voir l'égalité
Sous les traits du caprice ;
Mais, quand d'un cœur tendre & ſans fard,
Elle offrit la peinture,
Chacun dit : c'eſt un vol que l'art
A fait à la Nature.

En voici un autre ſur le rôle de l'Abbé Madrigal, qu'elle a rendu avec tant de graces.

Sous l'habit d'un Abbé coquet,
Son ſexe en rien ne perce,
Maint Tendron, pris à ſon caquet,
A s'abuſer s'exerce ;
L'erreur ſe ſoutient juſqu'au bout ;
Du plaiſir, notre Apôtre
Hors un droit qui nous reſte... à tout
Ce qu'un ſexe aime en l'autre.

Enfin, voici le dernier.

A risquer de foibles essais
Son talent nous excite ;
L'Amour jouit de ses succès,
Et Thalie en profite ;
Chagrine de n'avoir qu'un jour
Pour fêter sa conquête,
Dont au calendrier d'Amour
C'est tous les jours la fête.

Voilà tout.

THALIE.

Comment donc, charmante Ariette, tout ce que vous avez composé-là me convient fort. Allez donc retrouver le Dieu du Goût, de ma part, & faire netter & arranger tout cela avec lui. Je vais vous joindre l'un & l'autre à l'instant.

L'Ariette sort en chantant, je suis la folâtre Ariette.

SCENE IX & *derniere.*

THALIE, *ſeule.*

De tout ce qu'on m'a fait entendre au Parnaſſe, il n'y a, en vérité, que la ſcène de la Demoiſelle Ariette dont je puiſſe faire uſage, pour la fête que je veux donner. — Revenons-en à la premiere idée que j'ai eue. [*S'adreſſant à l'Actrice, qui eſt parmi les Spectateurs de ce Prologue.*] Ma belle Elève, la façon la plus flatteuſe dont on puiſſe louer les talens, c'eſt de les employer, & de les faire briller par eux-mêmes; & comme vous avez déja rendu divinement *le rôle de la petite Payſanne* dans Henri IV, nous vous prions de le jouer encore aujourd'hui, Thalie veut vous faire applaudir par les Spectateurs les plus délicats qui ſoient dans la Nation; voilà le bouquet qu'elle vous donne.

FIN.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Par M. COLLÉ, Secrétaire ordinaire & Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

VOUS m'avez déja permis de vous dédier Dupuis & Des Ronais ; *vous me défendîtes alors toute eſpece d'éloges. Vous me permettez aujourd'hui d'offrir à*

VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV ; & vous me renouvellez cette même défense. Heureusement, MONSEIGNEUR, que tout puissant que vous êtes, vous ne pouvez pas imposer au Public le silence que vous m'ordonnez. Je me borne donc à vous renouveller les assurances de l'attachement inviolable, & du très-profond respect avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur, COLLÉ.

AVERTISSEMENT.

Les noms de Henri IV & de Sully ſont ſi chers à la Nation, qu'un Auteur peut preſque ſe flatter de la réuſſite d'un Ouvrage dans lequel il a le bonheur de rappeller la mémoire adorée de ce grand Roi, & de ce digne Miniſtre.

Cette idée, qui m'a inſpiré quelque confiance, me fait donner aujourd'hui au Public ma Comédie DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

Le titre ſeul de la Piece annonce aſſez que je n'ai point eu la prétention de montrer, dans une Comédie, le grand Roi, le premier Capitaine de ſon ſiecle, le Politique équitable, le Conquérant légitime, &c. Cette entrepriſe auroit été au-deſſus de mes forces.

Ce ſont ſeulement quelques inſtans de ſa vie privée que j'ai ſaiſis; c'eſt (ſi l'on veut me paſſer cette expreſſion) *le Héros en déshabillé*, que j'ai eſſayé de peindre.

Par cette raiſon, j'ai cru qu'il étoit de l'eſſence de mes caracteres, dans le premier acte même de ma Piece, où j'ai été obligé de prendre un ton plus élevé que dans les deux autres, de

faire néanmoins parler les deux grands hommes que j'introduis ſur la Scène, *avec ce langage de la familiarité* qu'ils avoient réellement enſemble, & que l'Hiſtoire leur donne; de conſerver à Henri IV ſes façons de s'exprimer, qui ſont conſacrées; & (ſi j'oſe le dire), cette *bonhommie adorable*, qui d'ailleurs, dans un Prince, a bien ſa dignité particuliere.

Auſſi doit-on prévenir les perſonnes qui voudroient jouer cette Comédie dans leurs Sociétés, que ſon exécution demande la plus grande vérité & la plus naïve ſimplicité; qu'il faut, par conſéquent, que les Acteurs s'éloignent de quelque eſpèce de déclamation que ce ſoit; il faut, dans les Scènes ſérieuſes, ou intéreſſantes, que leur jeu ſoit naturel, & que leurs tons ſoient nobles, ſans avoir rien de guindé.

J'ai aſſiſté à des repréſentations de cette Piéce, jouée dans cet eſprit, & dans un point de vérité & de perfection que je n'aurois jamais imaginé que l'on pût atteindre. D'après ce que j'ai vu, je pourrois aſſurer que cette Comédie, ainſi rendue, eſt d'un grand effet théâtral, & fait aux Spectateurs l'illuſion la plus complette, ſur-tout lorſque l'on y joint (comme je l'ai encore vu), le coſtume des habits à la diverſité des décorations analogues au ſujet.

Je ne dois pas laiſſer ignorer que j'ai pris l'idée & une partie du fond de ma Piece, d'*une Comédie Angloiſe*, dont la traduction eſt imprimée. Le Public judicieux diſtinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois, d'avec ce qui m'eſt propre. L'on verra auſſi que les Mémoires de Sully ne m'ont pas été inutiles.

M. Sedaine, dont les talens & le génie marqué pour le Théâtre ſont ſi connus, n'a pas dédaigné de puiſer dans la même ſource que moi; c'eſt de cette même *Comédie Angloiſe* qu'il a tiré *le Roi & le Fermier*, ainſi qu'il l'a avoué lui-même, en le faiſant imprimer. Le ſuccès brillant qu'il a eu, & qu'il continue d'avoir, juſtifie le choix qu'il a fait de ce ſujet. Heureuſement nous ne nous ſommes nullement rencontrés dans la maniere dont nous en avons tiré parti l'un & l'autre : tout ce qui me reſte à deſirer à préſent, c'eſt que mon ſuccès ne ſoit pas différent, & approche un peu du ſien.

PERSONNAGES.

HENRI IV, Roi de France.

Le DUC DE SULLY, *son premier Ministre.*

Le DUC DE BELLEGARDE, *Grand Ecuyer.*

Le MARQUIS DE CONCHINY, *Favori de la Reine.*

Le MARQUIS DE PRASLIN, *Capitaine des Gardes.*
Différens Seigneurs de la Cour.
Deux Gardes du Corps.
} *Personnages muets.*

LA BRISÉE,
SAINT-JEAN,
} *Officiers des Chasses de la Forêt de Fontainebleau.*

MICHEL RICHARD, dit MICHAU, *Meûnier à Lieursain.*

RICHARD, fils de Michau, *Amoureux d'Agathe.*

MARGOT, *Femme de Michau.*

CATAU, fille de Michau, *Amoureuse de Lucas.*

LUCAS, *Payſan de Lieurſain, Amoureux de Catau.*

AGATHE, *Payſanne de Lieurſain, Amoureuſe de Richard.*

Un BUCHERON.

Deux BRACONNIERS.

Un GARDE-CHASSE, *demeurant à Lieurſain.*

LA

PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

La Scène eſt à Fontainebleau dans la Galerie des Réformés, au bout de laquelle eſt l'anti-chambre du Roi.

SCENE PREMIERE.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, *tous deux en uniforme de chaſſe.*

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air triſte.*

NOUS voici donc depuis quatre jours à ce Fontainebleau, ... & nous allons partir dans

deux heures pour la chaſſe, mon cher Duc de Bellegarde?

Le Duc de BELLEGARDE. *à part.*

Mon cher Duc de Bellegarde! .... le fat!... *Haut.* Oui, mon très-cher Marquis de Conchiny; nous allons aujourd'hui prendre un cerf, ... peut-être deux; .... & au retour, nous ſoupons avec le Roi (car il vous a nommé auſſi, vous, Monſieur,) *d'un air myſtérieux.* Cela s'arrange merveilleuſement avec vos vues que j'ai pénétrées.... Pour moi, ... cela me contrarie un peu, ... mais cela fait le déſeſpoir, à coup ſûr, d'une très-grande Dame, qui ne m'avoit pas deſtiné à ſouper, ce ſoir, avec le Roi.

Le Marquis de CONCHINY.

Je vous en livre autant. Et cette chaſſe, ... & ce ſouper ſur-tout, ... que dans tout autre temps j'euſſe deſiré avec paſſion, me déſolent dans ce moment-ci.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous déſolent, Monſieur de Conchiny? .... Eh! mon Dieu oui, je ſçais bien; & vous me dites encore hier au ſoir que votre deſſein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe.... *d'un ton plus ſérieux,*

Mais, mon très-cher Monſieur, vous n'êtes pas aſſez conſtamment dans les bonnes graces du Roi, pour que ce contretems-ci (ſi c'en eſt un ſi grand que l'honneur de ſouper avec votre Maître,) puiſſe tant-vous déſoler.

Le Marquis de CONCHINY.

D'accord, Monſieur le Duc; & je ſens bien que je dois tout ſacrifier, pour ſuivre ici cette grande affaire que vous ſçavez....

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! Monſieur, il faut faire marcher les affaires d'abord.... Que les femmes viennent après, rien n'eſt plus juſte; on leur donne enſuite ſon tems, s'il en reſte.

Le Marquis de CONCHINY.

Je conviens de tout cela; mais c'eſt que vous ignorez que dans l'inſtant même, je reçois une lettre de Fabricio, de mon Valet-de-chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choſes-là; ..... & ..... ce négligent coquin me marque que cette petite Payſanne s'eſt ſauvée hier dès le grand matin, en attachant ſes draps à ſa fenêtre de la maiſon de Paris, où je la faiſois garder à vue par ce mauraud-là.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air ſurpris.*

Agathe s'eſt enfuie de chez vous?.... Je ne

conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en étiez-vous donc avec elle ?

Le Marquis de CONCHINY.

J'en étois,... j'en étois à rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

A rien ! allons donc, quel conte !

Le Marquis de CONCHINY.

Oh ! à rien, ce qui s'appelle rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

Et mais, cela eſt fabuleux, ce que vous voulez me faire croire-là.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'eſt point une fable, vous dis-je; d'honneur, rien n'eſt plus vrai. La petite ſotte aime un animal de Payſan, qu'elle alloit épouſer quand je la fis enlever par Fabricio;.... elle adore Monſieur Richard;.... le fils d'un Meûnier qui eſt de ſon village, qui eſt de Lieurſain.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un Payſan de Lieurſain!.... l'héritier préſomptif d'un Meûnier ! voilà ce qui s'appelle un rival à craindre ! comment diable ! voilà des obſtacles qui ont dû vous arrêter tout court.

Le

Le Marquis de CONCHINY.

Ne penſez pas rire, Monſieur le Duc, ils ont été inſurmontables, du moins pour moi. C'eſt que c'eſt une vertu!.... c'étoit des fureurs!.... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas penſé ſe poignarder avec un couteau qu'elle trouva ſous ſa main, & que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien, continuez, Monſieur, vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vraiſemblable; car enfin, rien n'eſt plus commun que de voir une femme ſe tuer.... & ſur-tout quand on l'en empêche.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

Oh! parbleu, elle ne jouoit pas cela; elle y alloit bon jeu, bon argent.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon? cela étoit ſérieux!... mais c'eſt du vrai tragique, en ce cas là.

Le Marquis de CONCHINY, *ſans l'écouter, & après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laiſſer courre votre cerf à vous autres;.... & de pouſſer juſqu'à Paris, moi; ſi le rendez-vous de la chaſſe étoit de ce côté-là.... Eh! parbleu,

j'apperçois là-dedans deux Officiers des chaſſes; permettez-vous que je ſçache d'eux?.... Meſſieurs, Meſſieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCENE II.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, les deux OFFICIERS des Chaſſes.

Les OFFICIERS des chaſſes, *enſemble.*

QUE ſouhaitez-vous, Monſieur le Marquis?

Le Marquis de CONCHINY.

Dites-moi un peu, Meſſieurs, de quel côté de la Forêt eſt le rendez-vous de la chaſſe aujourd'hui?

I. OFFICIER des Chaſſes.

Monſieur le Marquis, c'eſt au carrefour de Chailly.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh! où eſt ce carrefour-là?

II. OFFICIER des Chaſſes.

Eh mais, Monſieur le Marquis, c'eſt à près de trois lieues d'ici;.... en tirant droit vers Paris.., & par le rapport que nous en avons entendu faire à Labriſée qui a détourné le cerf au

buiſſon des Halliers, il vous fera faire du chemin; il a les pinces & les os gros; il eſt fort bas jointé: & par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Gaignages, il ſe juge tout auſſi cerf qu'il l'eſt à coup ſûr par le pied.

I. OFFICIER des Chaſſes.

Oh! oui, il aſſûre que c'eſt un cerf dix cors. Oh! il vous conduira loin... que ſçait-on?.... peut-être juſqu'à Roſny..... *d'une voix baſſe & d'un air de myſtère, au Duc de Bellegarde*: où l'on dit que Monſieur de Sully eſt exilé d'hier au ſoir.

II. OFFICIER des Chaſſes, *d'un air important.*

Non, il n'eſt parti que de ce matin..... la nouvelle eſt-elle vraie, Monſieur le Duc?

Le Duc de BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh, ſi donc! eh! non, Meſſieurs; il n'y en a point de plus fauſſe.

Le Marquis de CONCHINY.

Et qui ait moins d'apparence; je viens de le voir entrer au Conſeil avec le Roi.

I. OFFICIER des Chaſſes, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans ſon

exil; il ne continueroit pas là ſes injuſtices, qu'il appelle des Économies Royales.

II. OFFICIER des Chaſſes.

Cela eſt vrai; car tout récemment encore, il vient de nous ſupprimer de nos droits; & sûrement c'eſt pour en profiter lui-même; je ſuis bien certain qu'il ne revient rien au Roi de ces retranchemens-là.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton à impoſer.*

Doucement, Meſſieurs, doucement; parlez avec plus de retenue & de reſpect d'un ſi grand Miniſtre.

Le Marquis da CONCHINY,

Meſſieurs, Monſieur le Duc de Bellegarde a raiſon; il ne faut jamais dire du mal des gens en place, *à part.....* tant qu'ils y ſont.

Le Duc de BELLEGARDE,

Allons, allons, Monſieur, laiſſez-nous.

Ces deux Officiers ſe retirent dans la pièce du fond, où ils reſtent juſqu'à la fin de l'Acte.

SCENE III.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

EH bien ! Monſieur le Duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de Monſieur de Sully, la preuve du deſir que l'on en a;... ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du ſouper de ce ſoir;.... & d'y ſaiſir l'occaſion de parler au Roi, pour achever de le déſabuſer de ſon Monſieur de Roſny, que je crois actuellement perdu, ſi vous voulez y donner les mains.

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh bien, tenez: je ſerois fâché qu'il le fût: au vrai, j'en ſerois fâché; car j'aime la perſonne de Monſieur de Sully, moi: mais cependant on ne ſçauroit s'empêcher de deſirer un peu qu'il ne ſoit plus en place; car dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toujours en ſon chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là..... & cela eſt excédent.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

Sans doute; & c'eſt ce caractère intraitable & qui ne ſe plie point, qui auroit dû vous en-

gager, Monſieur le Duc, à vous mettre de notre partie, qui eſt bien liée.... Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entiérement à vous; j'oſe vous aſſurer d'abord, que pour peu que nous fuſſions appuyés d'ailleurs, notre homme ſeroit bientôt culbuté; je vois cela clairement. La Signora Galigaï eſt ſublime pour ces ſortes d'opérations-là, c'eſt elle qui a tout conduit.... c'eſt un génie.

Le Duc de BELLEGARDE.

Oui, c'eſt une femme adroite, à ce qu'ils diſent tous.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Oh! elle eſt admirable! indépendamment des Ecrits ſatyriques, & des Paſquinades qu'elle a fait ſemer à la Cour contre Monſieur de Roſny, (& que je crois même qu'elle a fait compoſer,) c'eſt encore par ſes ſoins & d'après ſes recherches, que le Public a été inondé de Mémoires véridiques & ſanglans, qui dévoilent toutes les malverſations de Monſieur de Sully, & qui démaſquent ſes projets ambitieux & criminels..... Enſuite je ſais qu'elle a fait paſſer juſqu'au Roi, par des perſonnes sûres & honnêtes, des accuſations plus directes, où le vrai eſt ſi bien mêlé avec le vraiſemblable, qu'à moins d'un miracle, je le défie de s'en tirer.

Le Duc de BELLEGARDE.

Monſieur..... Monſieur..... je ne ſerois point ſurpris qu'il s'en tirât encore ; il a de furieuſes reſſources dans l'aſcendant qu'il a pris ſur l'eſprit du Roi, & dans l'inclination naturelle que ce Prince a toujours eue pour lui.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Eh ! Monſieur le Duc, c'eſt tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le Roi a eu & conſerve d'amitié pour Monſieur de Sully, & plus il ſera indigné de l'abus qu'il en aura fait.

Conduiſant myſtérieuſement le Duc de Bellegarde à un coin du Théâtre, & baiſſant le ton de la voix.

Nous avons porté hier le dernier coup ; c'eſt un écrit de Monſieur de Roſny lui-même ; c'eſt un billet de lui que nous avons tourné contre lui ; ... & cela pourtant ſans malignité.... Après l'avoir lu, le Roi, dans la dernière colère, le lui renvoya ſur le champ par la Varenne, qui vint me le redire, & qui, ſur quelques mots échappés à Sa Majeſté, a ſemé ici le bruit de ſon exil qui s'eſt répandu, comme vous l'avez vu... Ah ! Monſieur le Duc, ſi vous aviez voulu nous aider !

Le Duc de BELLEGARDE, *légérement.*

Vous aider, moi ! ... j'en ſuis bien éloigné,

Monſieur de Conchiny, aſſurément ; & comme je vous l'ai dit, il me reſte toujours pour ce chien d'homme-là un fond d'amitié, dont je ne ſçaurois me débarraſſer.... Et puis, d'ailleurs, c'eſt que je ſuis ſi peu fait à l'intrigue, j'y ſuis ſi gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une ſurpriſe de place, que dans une tracaſſerie de Cour. J'y ſuis moins mal-adroit, vous dis-je.

Le Marquis de CONCHINY, *ſouriant.*

Monſieur le Duc, vous avez plus d'adreſſe que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas ; & voici en quoi elle conſiſte : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il eſt heureux ; & au cas qu'elle ſoit éventée, vous ne pourrez pas même être ſoupçonné d'avoir été un des Ingénieurs.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air ſérieux & fier, & avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, Monſieur, s'il vous plaît ; vous ne pouvez, ni ne devez penſer que....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant, d'un air ſoumis & reſpectueux.*

Eh, non, non, Monſieur le Duc ; je vois à préſent ce que je puis, & ce que je dois penſer

de votre inaction. Tenez : votre vieille franchise, à vous autres Seigneurs François, vous fait regarder toute intrigue, même la plus juste, comme un mal ; moi, je n'y en trouve aucun ; au contraire, vu celui que Monsieur de Rosny cause dans le Royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la Signora Galigaï, & à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce Ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne ; nous ne voulons que le bien du François, nous autres.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh ! je sais bien que c'est-là votre but..... mais voici le Roi qui sort du Conseil.

Le Marquis de CONCHINY, *bas au Duc de Bellegarde.*

Monsieur de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid, ils sont toujours mal ensemble ; cela est excellent !

SCENE IV.

HENRI, *en uniforme de chaſſe*, le Duc de SULLY, *en habit ordinaire*, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY; ſuite de COURTISANS, & les deux OFFICIERS des Chaſſes; *qui ſe tiennent tous à la porte de l'anti-chambre du Roi.*

HENRI, *s'avançant avec le Duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord; il ſe contient & ſe retourne vers le Duc de Bellegarde.*

BON jour, mon cher Bellegarde; bon jour, Monſieur de Conchiny; *à Sully.* Le Conſeil a fini plutôt que je ne croyois, Monſieur de Sully; notre rendez-vous n'eſt qu'à midi, Meſſieurs; nous aurons du tems pour tout.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, votre Majeſté aura aujourd'hui un tems admirable pour ſa Chaſſe.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui; l'on ne pouvoit pas deſirer une plus belle journée pour cette ſaiſon-ci..... pour l'automne.

Le Duc de SULLY.

Avant ſon départ, Votre Majeſté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner ?

HENRI, *d'un air froid & gêné.*

Non, Monſieur ; il me ſemble vous les avoir tous donnés dans le Conſeil..... à moins que vous-même, vous n'ayez quelque choſe de particulier à me dire.

Le Duc de SULLY.

Non, Sire ; je ne crois avoir rien oublié..... Ah ! pardonnez-moi ; je me rappelle à préſent l'affaire du brave Crillon, & je vais de ce pas chez lui pour....

HENRI, *l'interrompant. avec un air d'impatience.*

Vous n'auriez pas le tems de finir avec Crillon, Monſieur ; il vient à la Chaſſe avec moi.... Mais, n'auriez-vous rien à me dire, *de l'air de l'embarras*, qui vous regardât, vous, Monſieur ? .... Tenez, auriez-vous le loiſir de m'attendre ici un moment ? .. cela ne vous gêne-t-il point, Monſieur ?

Le Duc de SULLY, *s'inclinant profondément.*

Moi, Sire, ma vie & mon tems ont toujours

appartenu à Votre Majeſté. Dans l'inſtant même, ſi vous l'ordonnez...

HENRI, *d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet inſtant-ci, il faut que j'aille voir la Reine, que j'aille embraſſer mes enfans, je m'en meurs d'envie. Attendez-moi, ici même, dans cette galerie... *d'un air contraint* : il faut bien que je vous parle de vous, puiſque vous ne voulez point m'en parler le premier..... Vous, mon cher Bellegarde, ſuivez-moi; vous n'entrerez pas chez la Reine, il eſt de trop bonne heure; il ne fera pas encore grand jour; mais en y allant, j'ai un mot à vous dire ſur votre Gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

Le Roi ſort avec M. de Bellegarde, une partie de ſes Courtiſans le ſuivent; les autres reſtent dans la piéce du fond, avec les deux Gardes-Chaſſes. M. de Sully & M. de Concchiny s'avancent.

SCENE V.

Le Duc SULLY, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

FAISONS parler Monſieur de Sully ; il lui échappera ſûrement quelques propos indiſcrets & pleins de hâteur, & je les rendrai au Roi ce ſoir, tels qu'il me les aura tenus ; *haut.* Vous me voyez, Monſieur le Duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le Roi veut avoir avec vous. Vous diſſiperez facilement tous les nuages qui ſe ſont élevés entre vous & lui, depuis quelque tems.... je le deſire bien vivement du moins.

Le Duc de SULLY, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, Monſieur de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Ah, Monſieur ! qu'un grand Miniſtre eſt à plaindre ! l'envie & la calomnie le pourſuivent ſans relâche ; avec tout autre Prince que notre Monarque, je craindrois que....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant d'un ton fier.*

Oui, mais avec lui, je n'ai rien à craindre, & je ne crains rien, Monſieur.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Vous pouvez avoir raiſon avec ce Prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos ſervices en tout genre; ... qui ſe ſouvient que dans les premiers tems vous lui avez ſacrifié votre fortune; que vous avez expoſé mille fois votre vie à ſes côtés; que des bleſſures dont vous êtes couvert, vous en avez encore.....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! Monſieur, de grace, abrégeons.

Le Marquis de CONCHINY, *continuant.*

Je n'en dis point trop, Monſieur; & le Roi doit toujours avoir préſent à l'eſprit, que vous avez négocié au-dedans avec tous les Grands de ſon Etat, deſquels il a été obligé de racheter ſon Royaume piece à piece... qu'au dehors, vos négociations ont encore été plus brillantes; il ne doit pas lui ſortir de la mémoire que la feue Reine Eliſabeth vous donna à Londres...

Le Duc de SULLY, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive Dieu! Monſieur, encore une fois, finiſ-

ſons. Toutes ces louanges ſi ſincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens. Voyons ; à quoi en voulez-vous venir ?

Le Marquis de CONCHINY, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, Monſieur le Duc, à la conſéquence de tout cela : c'eſt qu'il eſt impoſſible que le Roi n'ait pas conſervé pour vous au fond de ſon cœur, toute la reconnoiſſance qu'il doit à vos ſervices ; & je vous ſupplie de me dire, ſi vous n'êtes pas de la derniere ſurpriſe, que ce Prince, après toutes les obligations qu'il vous a, & connoiſſant auſſi-bien votre ame, puiſſe un inſtant prêter l'oreille aux imputations calomnieuſes, dont on ne ceſſe de vous noircir dans ſon eſprit depuis quelques mois ?

Le Duc de SULLY, *avec un air froid & railleur.*

Tenez, Monſieur de Conchiny..... avec un homme moins franc que vous ne l'êtes.... & qui n'auroit pas le cœur ſur les lèvres comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la queſtion que vous me faites-là, ſeroit tout-à-fait inſidieuſe, & qu'il me ſeroit également dangereux d'y répondre, ou de me taire ; mais avec vous.....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Moi, qui vous ſuis dévoué, & qui...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant auſſi.*

Oh! je le ſçais bien, Monſieur de Conchiny! auſſi je vous dis qu'avec tout autre que vous, ſi je gardois le ſilence dans ce cas-ci, ce ſilence pourroit être interprêté au Roi, (par tout autre que par vous,) comme l'effet d'une fierté criminelle; & que... ſi je parlois, au contraire, & que je convinſſe de la facilité prétendue du Roi à croire mes ennemis, j'offenſerois injuſtement mon Maître & mon bienfaiteur.

Le Marquis de CONCHINY.

Oui, j'entends très-bien....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Cependant, Monſieur, malgré les riſques qu'il y auroit à courir, en s'expliquant dans une circonſtance ſi délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, de mal-intentionné, & qui viendroit pour ſonder mes ſentimens ſur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, Monſieur de Conchiny; ce que je dirois à mon meilleur ami: c'eſt qu'ayant toujours vécu ſans reproches, & comptant fermement ſur la juſtice du Roi, je ſuis ſi perſuadé, ſi convaincu d'ailleurs de ſes bontés pour moi, que quand j'entendrois de la

bouche même de Sa Majeſté, qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas ; & que j'imaginerois que ſa langue a trompé ſon cœur.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air d'embarras.*

Ah! Monſieur! ... oui ; ... mais gardez-vous bien de vous livrer... à cette confiance aveugle... & voyez...

Le Duc de SULLY, *d'un air fier & avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien, & ne veux rien voir que cela, Monſieur. Ce ſont les purs ſentimens de mon ame, & que vous pouvez rendre à Sa Majeſté dans les mêmes termes.... dans les mêmes termes.... c'eſt ce que je n'attends pas de vous ; cependant, Monſieur, ſi vous voulez que je vous parle à préſent d'un ſtyle plus clair & moins figuré...

Le Marquis de CONCHINY, *troublé.*

Comment, Monſieur!... moi! pourriez-vous me croire capable?.... Mais voici le Roi de retour.

SCENE VI.

HENRI IV, le Duc de SULLY.

Le Roi s'arrête à la porte de la galerie. Le Duc de Sully & le Marquis de Conchiny vont à lui ; ce dernier entre dans l'anti-chambre du Roi ; il doit y reſter en vue avec le Duc de Bellegarde pendant la Scène ; M. le Marquis de Praſlin & quelques autres perſonnages muets, ainſi que les Officiers des Chaſſes ci-deſſus, reſteront auſſi dans cette piece, & marqueront leur curioſité & leur inquiétude de l'événement de cet entretien.

HENRI, *donnant ſes ordres à l'entrée de la galerie.*

Bellegarde, d'Aumont, Briſſac, Dupleſſis, Matignon, Villars, la Châtre, Clermont, & vous auſſi Monſieur de Montmorenci, tenez vous tous quelques momens dans cette piece-ci, je vous prie ; nous partirons après pour la Chaſſe ; mais j'ai à parler auparavant, en particulier, à Monſieur de Sully.... Marquis de Praſlin ?

Le Marquis de PRASLIN (1).

Sire...

(1) *Note hiſtorique.* Charles de Choiſeul, Marquis de

HENRI, *au Marquis de Praſlin.*

Tenez-vous auſſi là-dedans ; & mettez à cette porte deux de mes Gardes en ſentinelle, avec la conſigne de ne laiſſer entrer perſonne dans ma Galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes ; je ne m'embarraſſe pas que l'on nous voie, mais je ne veux pas qu'on ſoit à portée de nous entendre.

Monſieur de Praſlin poſe lui-même les deux ſentinelles en dehors de la Galerie.

HENRI, *prenant M. de Sully par la main, & l'amenant ſans rien dire juſqu'au bord des lampes ; quittant enſuite ſa main, il le regarde, & reſte un moment ſans parler.*

Eh bien ; Monſieur, la façon dont nous ſommes enſemble, depuis ſix ſemaines ; le froid que je vous marque, & la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre ; vous vous accommodez donc de tout cela, Monſieur ? vous n'en êtes donc point inquiet ?

Le Duc de SULLY, *d'un air noble & reſpectueux.*

Sire, avec tout autre Prince que Henri, je

Praſlin, mort Maréchal de France en 1629, étoit Capitaine des Gardes de Henri IV. Ce fut lui qui en 1602, arrêta le Comte d'Auvergne au Château de Fontainebleau.

me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiere que vous me témoigniez toujours; mais avec Votre Majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentimens;... oserois-je dire votre amitié, & mon innocence! tout cela me rassure & je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, & qui n'a point de reproche à se faire; mais, cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie, & m'adresse des plaintes contre vous, & vous gardez le plus profond silence.

Le Duc de SULLY, *d'un air ferme & respectueux.*

Oui, Sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits, dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiere calomnie.... Parler le premier à Votre Majesté de toutes ces imputations odieuses & absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit & en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même ne croyez pas, Sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh mais, mais....

Le Duc de SULLY, *reprenant avec force.*

Non, Sire, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une ſeule de ces accuſations qui ait quelque air de la vérité; ou, pour mieux dire, de la vraiſemblance, *Tirant de ſa poche un papier.* C'eſt ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au ſoir par la Varenne; quatre mots que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que Votre Majeſté daigne jetter les yeux ſur l'explication que j'en donne, *Il donne au Roi ce papier.*

HENRI,

Je tombe de mon haut. *Prenant la main du Duc de Sully.* Ah! Monſieur de Roſny, comme ils m'ont trompé! les cruelles gens!

Le Duc de SULLY,

Quant aux ſatyres; & ſur-tout, Sire, au libelle fait par Juvigny, avec tant de force, de ſtyle & d'éloquence, & que j'ai lu tout auſſi-bien que Votre Majeſté....

HENRI, *l'interrompant avec feu,*

Quoi! vous l'avez lu, Roſny? & vous n'êtes pas venu tout de ſuite, pour vous expliquer avec moi?

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Non, Sire, je l'ai méprisé. Ce n'eſt pas que ſi Votre Majeſté m'en eût parlé la premiere, j'euſſe voulu, & que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une juſtification qui doit....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous juſtification, mon ami? Ventreſaintgris, l'éclairciſſement que vous me donnez ſur ce billet, répond lui ſeul à tout; à tout; & je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, Sire, il eſt de toute néceſſité que vous ayez la bonté d'entendre ma juſtification, & la voici.... Depuis trente-trois ans je vous ſers; j'oſe dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majeſté, ſe joint l'honneur, dont je ne me ſuis, & dont je ne veux jamais m'écarter; ils ſe réuniſſent l'un & l'autre à mon intérêt perſonnel, qui eſt de vous ſervir juſqu'à mon dernier ſoupir.... ce ſont là mes vrais ſentimens.... Pour vous perſuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établiſſent dans leurs propos, & dans leurs libelles, que des poſſibilités

purement chimériques.... Eh ! en effet, quel ſeroit mon but dans une trahiſon priſe dans le grand ?... De me mettre votre couronne ſur la tête ?... Vous ne me croyez pas aſſez dépourvu de jugement pour tenter l'impoſſible ? De la faire paſſer à quelqu'autre branche de votre Maiſon, ou à quelque Puiſſance étrangere ? ah ! mon Prince ! ah, mon Héros ! quel autre Monarque, quelles Puiſſances, quels Etats, peuvent jamais élever ma fortune auſſi haut que vous avez élevé la mienne ?

HENRI, *le ſerrant dans ſes bras.*

Ah ! mon cher Roſny ! mon cher Roſny !

Le Duc de SULLY, *pourſuivant avec feu.*

Ah, mon cher Maître, vous le ſerez toujours... Vous m'aimez, vous m'eſtimez... oui Sire, vous m'eſtimez au point, que j'ai la noble préſomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de ſoupçons réels ſur ma fidélité ; ce que j'appelle de véritables ſoupçons. Non, Sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais ſoupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étoient-ce de légeres inquiétudes.... & ſi foibles encore, qu'elles

n'avoient aucune tenue. Eh ! tiens, mon cher Roſny, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'euſſe même jamais eu ces légeres inquiétudes ; jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages ſur ta fidélité, ſi nous euſſions tous les deux vécu dans un autre tems. Mais dans ce ſiecle affreux, dans ce ſiecle de troubles, de conſpirations, de trahiſons ; où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies, de la part de ceux que j'avois traité comme mes meilleurs amis ; où j'ai penſé être mille fois le jouet & la victime de la ſcélérateſſe de leurs complots ; ... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, Monſieur de Roſny, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut degré d'élévation, & vous & votre Maiſon. Je veux que....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, Sire, vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin ; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, & les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir & étendre vos défiances ; que votre cœur n'en ait plus déſormais pour moi.... je le mérite... mais que Votre Majeſté mette la plus grande prudence, & une extrême circonſpection dans les bienfaits dont Elle voudroit

droit encore m'honorer... Je ſuis le premier à lui demander à genoux, de ne jamais me donner de Places fortes, de Principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces ſortes de graces qui puſſent me donner la poſſiblité de me déclarer Chef de Parti, ſi je voulois le tenter. Ces graces-là, Sire, ſont des armes qui n'en ſeroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de ſentiment.*

Grand-Maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre, tant que je vivrai.

Le Duc de SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! Sire, plût à Dieu que cela fût vrai! mais cet entretien-ci eſt la preuve du contraire, & des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de Courtiſan.

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Eh mais, elles n'en auroient produit aucuns, ſi depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous euſſiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah Roſny, cela n'eſt pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous

ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu ſur le cœur que je ne l'aie dépoſé dans votre ſein; projets, affaires, plaiſirs, amitié, amours, chagrins domeſtiques, je vous ai tout confié; & vous, vous vous tenez ſur la réſerve pour une mince explication avec moi! eſt-ce-là être mon ami?... Ah! les larmes m'en viennent aux yeux!... Les Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

Le Duc de SULLY, *du ton le plus attendri.*

Ah, mon adorable Maître! cette force, cette vérité de ſentiment m'éclaire à préſent ſur ma faute. Oui, Sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier inſtant, & de...

HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, Monſieur, & vous ſentiriez encore mille fois davantage votre tort, ſi vous ſçaviez, mon ami, ce que j'ai ſouffert, moi, pendant notre eſpece de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus; je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Roſny?

Le Duc de SULLY, *avec paſſion.*

Oh! je les préviendrai dès leur naiſſance! Ah, Sire!... ah, mon ami!... pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot qui vient de m'échapper...

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Roſny, ton ami. Eh! que je l'ai bien ſentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens : lorſque tout-à-l'heure, avant de paſſer chez la Reine, je me ſuis contraint à te faire un accueil froid, & que je t'ai appellé *Monſieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête, & une révérence profonde? Eh bien, en voyant ta douleur & ton attendriſſement, mon chet Roſny, peu s'en eſt fallu que dans ce moment, je ne t'aie jetté les bras au col, & que je n'aie commencé par-là notre explication.

Le Duc de SULLY, *dans le dernier attendriſſement & d'une voix entrecoupée.*

Ah, Sire! ce dernier trait... ah! permettez qu'avec les larmes de la joie.... & de la plus tendre ſenſibilité..... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier.

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Roſny? Relevez-vous donc; prenez donc garde; ces gens-là qui nous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous diſons, vont croire que je vous pardonne; vous n'y ſongez pas, relevez-vous donc.

Roſny, un genou en terre, reſte la bouche collée ſur la main du Roi, pendant tout ce couplet; le Roi le releve & l'embraſſe à pluſieurs reprises.

SCENE VII.

HENRI, le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, les SEIGNEURS de la ſuite du Roi, les OFFICIERS des Chaſſes.

HENRI, *s'avançant vers la porte.*

MARQUIS de Praſlin, faites relever vos ſentinelles. Tout le monde peut entrer; & partons pour la Chaſſe. Mais avant que de monter à cheval, je ſuis bien aiſe, Meſſieurs, de vous déclarer à tous, que j'aime Roſny plus que jamais;... & qu'entre lui & moi, c'eſt à la vie & à la mort.

Le Duc de SULLY.

Ah, Sire! comment pourrai-je jamais reconnoître...

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me ſervir comme vous m'avez toujours ſervi, Monſieur de Roſny.

Le Duc de BELLEGARDE, *au Duc de Sully.*

Ah! parbleu, mon cher Duc, je prends bien part...

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Ah! Monſieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *l'interrompant.*

Allons, allons; vous lui ferez tous vos complimens à la Chaſſe, où je veux qu'il vienne avec nous.

Le Duc de SULLY.

Moi, Sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Roſny; je ſçais bien que vous n'aimez pas autrement la Chaſſe; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

Le Duc de SULLY.

Je ſuis pénétré de ce que vous dites-là, Sire; cependant ſi votre Majeſté me diſpenſoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Roſny, ma Chaſſe ne peut être heureuſe ſi vous n'y venez pas; & j'ai des preſſentimens que ſi vous en êtes, il nous y arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, & venez nous joindre au rendez-vous; l'on n'attaquera pas que vous n'y ſoyez. *Il lui donne un petit coup ſur la joue, en ſigne d'amitié.*

Le Duc de SULLY.

Allons, Sire, je cours donc vîte m'habiller.

Il ſort.

SCENE VIII.

HENRI, & les précédens.

HENRI.

MONSIEUR de Conchiny, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas juſqu'à un certain point.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'eſt pas à moi, Sire, je vous le jure.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, ce raccommodement-ci étoit déſiré de tous ceux qui aiment le bien de votre État. Cet homme-là ſera toujours le bras droit de Votre Majeſté, & il eſt d'une habileté dans les affaires....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous dans les affaires! ajoutez donc, à la tête de mes Armées, dans mes Conſeils, dans les Ambaſſades.... Je l'ai toujours préſenté avec ſuccès à mes amis, & à mes ennemis; mais partons, partons.

Le Roi ſort, ſuivi de toute ſa Cour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'entrée de la Forêt de Senart, du côté de Lieurſain.

SCÈNE PREMIERE.

LUCAS, CATAU, *habillés en Payſans du tems de* Henri IV.

L'on entend un Cor-de-Chaſſe dans l'éloignement.

LUCAS.

PARGUENNE, Mamſelle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous en voir la Chaſſe avec moi; all n'eſt pas loin d'ici; allons du côté que j'entendons les Cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le tems; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'eſt que ça n'arrive pas tous les jours au moins, que la Chaſſe vienne juſqu'à Lieurſain! j'y verrons peut-être notre bon Roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir; car je ne l'connoiſſons pas pu qu'toi, Lucas; mais, il ſe fait tard, ma mere m'attend : faut que je ly aïde à faire le ſouper. Mon frere Richard arrive ce ſoir.

LUCAS.

Quoi ! Monſieur Richard arrive ce ſoir ! queu plaiſir ! queue joie ! j'aſperons qu'il déterminera à mon mariage avec vous, Monſieur Michau votre pere, qui barguigne toujours.... Mais morguenne, c'eſt bien mal à vous de ne m'avoir pas dit ſte nouvelle-là ?

CATAU.

Eſt-ce que j'ai pu vous la dire pus-tôt donc ? je viens de l'apprenre tout à ſtheure.

LUCAS.

Eh bian falloit me la dire tout de ſuite.

CATAU.

Queue raiſon ! eſt-ce que je pouvois vous dire ça, paravant que de vous avoir rencontré ?

LUCAS.

Bon, vous penſiais bien à me rencontrer tant ſeulement ! vous ne penſiais qu'à courir après la Chaſſe. Eſt-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un ?

CATAU.

Mais, voyez donc queue querelle il me fait, pendant que jenn'voulois voir la Chaſſe, que parce que je ſçavois ben que je l'rencontrions en chemin, ce bijou-là!... & il faut encore qu'il me gronde!... Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, Mamſelle Catau: c'eſt que j'ignorions tout ça, nous... dame, voyais-vous; c'eſt que j'vous aimons tant, tant, tant.

CATAU.

Eh pardi! je vous aimons ben auſſi, nous, Monſieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuque fois ſans que je l'méritions; par exemple, hier encore, devant Monſieur & Madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance, à propos de ſte dévergondée d'Agathe, qui a pris ſa volée avec ce jeune Seigneur? Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, ſans doute, je le dirai encore. Je ne ſçaurois croire, moi, qu'Agathe s'en ſoit enallée exprès avec ce Monſieur; c'eſt une fille ſi

raisonnable, elle aimoit tant mon frere Richard! Allais, allais, il y a quelque chose à cela que je n'comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! jarnigois, je l'comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens: Lucas, ne renouvellons pas ste querelle-là, car je te gronderions encore, si j'avions le tems. Mais j'ons affaire, ma mere m'a dit de r'venir. Adieu Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jettant son bouquet au nez.*

Méchante! tiens, vla pour t'apprendre à parler.

SCENE II.

LUCAS, *seul.*

ATTENDAIS-DONC, attendais-donc. La petite espiégle! alle est déja bien loin.... C'est genti, pourtant, ça! la façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de m'l'jetter au nez! ça est tout-à-fait agriable! *Ramassant le bouquet, & appercevant Agathe en se relevant.* Mais, que vois-je? ons-je la barlue! avec tous

ces biaux ajuſtorions-là ; c'eſt Mamſelle Agathe, Dieu me pardonne !

SCENE III.

LUCAS, AGATHE, *habillée comme une Bourgeoiſe étoffée du tems de Henri IV, en vertugadin, en grand collet monté, en dentelles fort empeſées, & coëffée en dentelles noires.*

AGATHE.

C'EST moi-même, mon cher Lucas ; de grace écoute-moi, un moment.....

LUCAS, *l'interrompant.*

Tarigué, comm'vous vla brave, Mamſelle Agathe ! vous vla vêtue comme une Princeſſe ! vous arrivais donc de Paris ? .... de la Cour ? ... faut qu'vous y ayez fait une belle fortune, depis ſix ſemaines qu'vous êtes diſparue de Lieurſain ? Monſieur Jérôme vot pere, qu'eſt l'pu p'tit Fermier de ce canton, n'a pas dû vous reconnoître.... Allais, vous devriais mourir de pure honte !

AGATHE, *d'un air triſte.*

Hélas ! les apparences ſont contre moi ; mais je ne ſuis point coupable : le Marquis de Con-

chiny m'a fait enlever malgré moi, & m'a fait conduire à Paris ; ce cruel m'a tenue six semaines dans une espece de prison.... ma vertu, mon courage & mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains : je me suis échappée, j'arrive à l'instant, & t'ayant aperçu d'abord, & ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le tems de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre, & qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

Déposer contre mon honneur ! les biaux tarmes ! comme ça est bian dit ! vla c'que c'est que d'avoir demeuré, depis vot enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux ste Signora Léonore Galigaï, là ousque le Marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux. Dame ! d'avoir été élevée cheux ces grands Seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça ! ça vous a apprins à bian parler, & à mal agir.... Mais parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous ?.... crayais-vous que je vous crairons ? tarare, comme je fis la dupe de ste belle loquence-là !

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami....

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vôt ami! après c'qu'ous avais fait! l'ami d'une parfide qui trahit Monſieur Richard, à qui alle aſſure qu'all'laime; & qui, par après, le plante-là, pour un Seigneur qu'all' ne peut épouſer!... à qui all' vend ſon honneur pour avoir de biaux habits, & n'être pus vêtue en payſanne! moi, l'ami d'une criature comm'ça!.... fi, morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous, dans mon cœur, qui gni en a fur ma main, voyais-vous.

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'eſt plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'eſt pus vrai.... Et ça eſt indigne à vous, d'avoir mis comme' ça le trouble dans not' Village.... d'avoir arrêté tout court nos mariages!... J'étois prêt d'aponſer, moi, Mamſelle Catau, la ſœur de Monſieur Richard; Monſieur Michau, ſon pere, à elle, & à lui.... Monſieur Michau, qu'eſt le pus riche Meûnier de ce Royaume, vous auroit mariée vous-même à Monſieur Richard ſon fils, qu'eſt un garçon d'eſprit... qu'a fait ſes études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous:.... qui ſçait le latin; & qui à cauſe de ça, & de dépit de

ce que vous l'avais abandonné, va, dit-il, ſe percipiter dans l'Egliſe, à celle fin de devenir par après not' Curé.

AGATHE.

Puiſque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, ſi Richard eſt ici.

LUCAS.

Non, il n'y eſt pas; il n'y ſera que ce ſoir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, Mamſelle, à celle fin de demander juſtice à not' bon Roi, qui ne la refuſe pas pus aux Petits, qu'aux Grands.

AGATHE, *à part en ſoupirant.*

Que je ſuis malheureuſe! comment me juſtifier?... *haut.* Sans que je puiſſe m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conſerver des ſoupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un gros tort d'en conſerver, oui!... Bon! vous larmoyez! eh ouiche! Toutes ces pleurs de femmes-là ſont de vrais attrapes minettes.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne me pas croire ſincere; mais, ſi ce n'eſt pas pour moi; du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un

ſervice, qu'en t'appercevant au commencement de la Forêt, je ſuis venue te demander ici.... C'eſt pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuqu'c'eſt, Mamſelle ?

AGATHE, *très-affectueuſement.*

C'eſt un ſervice qui tend à me juſtifier vis-à-vis de mon amant, s'il eſt poſſible... De grace, rends-lui cette lettre, *(Elle lui préſente une lettre.)* que je lui écrivois à tout hazard, & que l'occaſion que je trouvai ſur le champ de me ſauver, ne m'a pas même laiſſé le tems d'achever..... donne la lui donc;.... prends-moi en pitié.... & ne me réduis pas au déſeſpoir en me refuſant.

LUCAS, *attendri, & ſe retenant.*

Baillez-moi ſte lettre, la belle Pleureuſe; je la ly rendrons. Vous m'avais attendri; mais ne penſais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagniau, non... Non, palſangué; & je ly parlerons conter vous, je vous en pervenons d'avance... Je n'voulons pas que not' ami Richard, & qui ſera biantôt not' biau-frere, achetient chat en poche, entendais-vous ?

AGATHE.

Vas, ce n'eſt pas toi qu'il m'importe de

convaincre de mon innocence ; c'eſt mon amant, c'eſt ſon pere, aux pieds deſquels je ſuis réſolue de m'aller jetter, pour leur jurer que je ne ſuis point coupable. Avertis-moi ſeulement dès que Richard ſera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui ; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le pormettons.

SCENE IV.

LUCAS, *ſeul, & mettant la lettre dans ſa poche.*

COMME ces femelles avions les larmes à commandement ! ça pleure quand ça veut déja & d'un.... & pis, quand s'agit de leur honneur, ces filles vous font d'shiſtoires, d'shiſtoires.... qui n'ont ni pere ni mere : & preſque toujours, nous autres hommes, après avoir bian batáillé pour ne les pas craire, j'finiſſons toujours par gober ça ; je ſomme' aſſez benais pour ça.

Baiſſer ici les lampes.

Et dalieure, ſte petite mijaurée-là, qui par ſon équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout

not' cœur ! C'eſt-il pas endevant çà !... Mais l'ami Richard devroit être arrivé ; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh mais, c'eſt ly même !

SCENE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embraſſer.*

PARDI, Monſieur Richard, que je nous embraſſions !... encore... morgué, encore. Je n'me ſens pas d'aiſe, mon ami !

RICHARD.

Ah, mon cher Lucas ! j'ai plus beſoin de ton amitié que jamais, mon malheur eſt ſans reſſource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bian douté. Mais comment ça, donc ?

RICHARD.

Comment ? tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le deſſein de m'aller jetter aux pieds de Sa Majeſté ; mais ce malheureux Marquis de Conchiny qui a ſçu mon projet, ſans doute par ſes eſpions, dont je me ſuis bien apperçu que j'étois ſuivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter ſi je reſtois à Paris.

LUCAS.

Queu ſcélérat !

RICHARD.

Ce ne ſont point ſes menaces qui m'ont déterminé à revenir ; c'eſt une lettre, qu'après cela, j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déja écrit ?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas ; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle !... elle !... Ah ! ſans doute, cet infâme ſéducteur, ſoit par force, ſoit par adreſſe, eſt parvenu à s'en faire aimer lui-même !.... Elle aura été éblouie par la grandeur impoſante de ce vil Seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi ! elle l'aime, vrai ?

RICHARD, *avec tranſport.*

Oui, elle l'aime ;... elle ne m'aime plus ;... ma rage... Mais calmons ces tranſports qui ne font qu'irriter mes maux ; oublions la.... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh ! vous ferez très-bian. Alle eſt ici ſtapendant.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle eſt ici ! elle eſt ici !

LUCAS.

Oui, alle eſt ici de tout à ſtheure. Ell' m'eſt déja venu mentir ſur tout ça, la petite fourbe... Et pour ſe juſtifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que jons-là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi ! tu as eune lettre d'elle, & pour moi ? Donne donc vîte, donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre ſans la donner.*

Tenais, la vlà ; mais croyais-moi, déchirons-lâ ſans la lire ; ignia que des fauſſetés là dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh ! donne toujours.... Quelle eſt ma foibleſſe ! Tu as raiſon, Lucas, je ne devrois pas la lire. Mon plus grand tourment eſt de ſentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'eſt bian adoré à vous ! Mais liſais donc tout haut que je voyons c'qu'a chante.

RICHARD, *liſant la lettre d'une voix altérée, & le cœur palpitant.*

Très-volontiers. *Il lit.* « *Le Lundi, à ſix*

» *heures du matin. N'ajoutez aucune foi, mon* » *cher Richard, à l'affreuſe lettre que vous avez* » *ſans doute reçue de moi ; c'eſt le valet de cham-* » *bre du Marquis de Conchiny, ce vilain Fa-* » *bricio, qui m'a forcée de vous l'écrire, en* » *m'apprenant que vous étiez à Paris, & que* » *ſon Maître étoit déterminé à ſe porter contre* » *vous aux dernières violences, ſi je ne vous* » *l'écrivois pas. Il m'a promis en même tems* » *que pour prix de ma complaiſance, l'on m'ac-* » *corderoit plus de liberté. Ce dernier article m'a* » *décidée ; car ſi l'on me tient parole, je compte* » *employer cette liberté à me ſauver d'ici ; nul* » *danger ne m'effrayera ; je crains moins la* » *mort, que de ceſſer d'être digne de vous. Je* » *vous écris cette lettre ſans ſçavoir par où ni* » *par qui je puis vous la faire tenir ; c'eſt un* » *bonheur que je n'attends que du Ciel, qui* » *doit protéger l'innocence. Je vous aime tou-* » *jours, je n'aimerai jamais que... Mais j'ap-* » *perçois que la petite porte du jardin eſt ou-* » *verte... ma fenêtre n'eſt pas bien haute.... avec* » *mes draps je pourrai... J'y vole.*

Ah, Ciel ! elle ſera deſcendue par ſa fenêtre ! Eh ! ſi elle s'étoit bleſſée, Lucas !

LUCAS, *d'un air railleur.*

Bleſſée ! eh ! je venons de la voir. Vous den-

nais donc comme un gniais dans toute ſtécriture-là, vous !

RICHARD.

Comment, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tatigué ! qu'alle a d'genie ſte fille-là ! la belle lettre ! queu biau ſtyle ! comm'ça eſt en même tems magnifique & parfide !

RICHARD.

Quoi ! Lucas, tu pourrois penſer qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle pouſſeroit la perfidie juſqu'à....

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué ; je l'croyons de reſte. Ce Marquis & elle, ils auront arrangé ſte lettre-là enſemblement, & par exprès, pour qu'ous en ſoyais le claude.

RICHARD.

Non, elle n'eſt point capable d'une telle horreur, & toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... Je vous diſons que c'eſt ſûrement-là un tour de ce Marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à ſon Village.

RICHARD.

Comment ! malheureux ! tu t'obſtine... à vouloir qu'une fille comme Agathe....

LUCAS.

Malheureux! Oh! point d'injures mor' ami! Mais tenais ; quand je n'nous y obſtinerions pas.... là, poſez quall' ſoit innocente ; ... après avoir été ſix ſemaines cheux ce Seigneur, qu'eſt-ce qui le croira? faut qu'all' le prouve, paravant que vous piſſiez la revoir avec honneur! Voudriais-vous en la revoyant ſans qu'all' ſoit juſtifiée, courir les riſques de vous laiſſer encore enſorceler par elle, & qu'all' vous conduiſe à l'épouſer? c'eſt ce qui arriveroit da, & ce qui ſeroit biau, n'eſt-ce pas?

RICHARD, *très-triſtement.*

Oui, tu as raiſon, Lucas ; je ne dois pas m'expoſer à la voir, je ſens trop bien la pente que j'ai à me faire illuſion. Mais, allons chez toi, mon cher ami, j'y veux paſſer une heure ou deux, pour calmer mes ſens, & me remettre un peu,

Baiſſer les lampes tout-à-fait.

Tendrement. Ne portons point chez mon pere, & au ſein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS,

Oui, v'nais-vous-en cheux nous; auſſi-bian vla la nuit cloſe; & ſte forêt, comme vous ſça-

vais, n'eſt pas ſûre à ces heures-ci ; ignia tant de Braconniers & de Voleurs, c'eſt tout un.., Tenais, tenais, il me ſemble que j'en entends déja queuques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *en ſoupirant.*

Oui, allons mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma ſœur Catau ; & puiſque le mien ne peut pas ſe faire, je veux preſſer mon pere de finir le tien. Il n'eſt pas juſte que tu ſouffres de mon malheur, ce ſeroit un chagrin de plus pour moi. *Ils ſe retirent.*

SCENE VI.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *arrivant dans l'obſcurité, & en tâtonnant.*

NOUS avons manqué nos Relais, Monſieur le Duc, cela eſt cruel !

Le Duc de BELLEGARDE.

Ah ! d'autant plus cruel, mon cher Conchiny, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit eſt noire !

Le Marquis de CONCHINY,

L'on n'y voit point du tout ; j'ai même de la

peine à vous diſtinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin....

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable! ... Quel cerf! il s'eſt fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly; il paſſe enſuite la riviere; nous fait traverſer la Forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures; & il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous ſommes.....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Sans ſçavoir où nous ſommes. Mais, j'entends marcher; ... quelqu'un vient à nous.

SCENE VII.

Le Duc de SULLY, *arrive en tâtonnant, & ſaiſit le bras du Duc de Bellegarde.*

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Duc de SULLY,

AH, Sire, ſeroit-ce vous! Eſt-ce vous, Sire!

Le Duc de BELLEGARDE.

C'eſt la voix de Monſieur de Roſny, & ſon cœur; car il n'eſt occupé que de ſon Roi.

Il

Le Duc de SULLY.

C'eſt moi-même... Eh ! c'eſt vous, Duc de Bellegarde ! Êtes-vous ſeul ici ? ſçavez-vous où eſt le Roi ? a-t-il quelqu'un avec lui ?

Le Duc de BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en ſuis ſéparé ; il n'étoit point avec le gros de la Chaſſe quand je l'ai perdu ; & pour moi, je ſuis ici, uniquement avec le Marquis de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY.

Avec votre ſerviteur, Duc de Sully. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval ?

Le Duc de SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux Valet qui s'eſt caſſé la jambe devant moi. Mais dites-moi donc, Meſſieurs, en quel endroit de la Forêt nous trouvons-nous ici ?

Le Marquis de CONCHINY.

Ma foi, nous y ſommes égarés ; voilà tout ce que nous ſçavons.

Le Duc de BELLEGARDE.

Cela eſt agréable !... & ſur-tout pour un galant Chevalier comme moi, qui devoit, ce ſoi-même, mettre fin à une aventure des plus brillantes ;.... ſoit dit entre nous..... ſans vanité & ſans indiſcrétion, Meſſieurs.

Le Duc de SULLY, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête ! je pense au Roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne ; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Bon ! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive ?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

Eh ! quoi, Monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un Braconnier ; par quelque voleur ? Que sçais-je, moi !... *avec colère.* En vérité, le Roi devroit bien nous épargner les allarmes où il nous met pour lui ! Quel diable ! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le tems ; & cet homme-là ne sauroit-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles !

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton léger.*

Eh mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aime le Roi autant que vous l'aimez, &....

Le Marquis de CONCHINI, *d'un air indifférent.*

Et moi auſſi, aſſurément... Mais, par ma foi, c'eſt vouloir s'inquiéter à plaiſir que de...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant bruſquement.*

Vive Dieu! Meſſieurs, nous avons donc une façon d'aimer le Roi tout-à-fait différente..... Car, moi, je vous jure que dans ce moment-ci, je ne ſuis nullement raſſuré ſur ſa perſonne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne ſuis point auſſi tranquille que vous l'êtes.

SCENE VIII.

Un PAYSAN, *ayant ſur le dos une charge de bois.*

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le PAYSAN, *chantant ſur l'air des Forgerons de Cythere.*

Je ſuis un Bucheron
Qui travaille & qui chante.....

Le Duc de SULLY, *arrêtant le Payſan.*

Qui va là? qui es-tu?

Le PAYSAN, *jettant ſon bois de frayeur, & tombant aux genoux de M. de Sully.*

Miſéricorde ! Meſſieurs les voleurs, ne me tuais pas... Mon cher Monſieur, ſi vous êtes leux Capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laiſſions la vie !... la vie, Monſieur le Capitaine, la vie !..., Vla quatre Patards & trois Carolus, c'eſt tout c'que j'avons.

Le Marquis de CONCHINY.

Vous ! Capitaine des voleurs, mon cher Sur-Intendant ! Cela eſt piquant au moins, mais très-piquant ?

Le Duc de SULLY, *d'un ton ſévere.*

C'eſt plaiſanter bien à propos, & bien légérement, Monſieur !

Le Duc de BELLEGARDE, *au Payſan.*

Leve-toi, mon bon homme, leve-toi ; nous ne ſommes point des voleurs, mais des Chaſſeurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

Le PAYSAN.

Eh ! parguenne, Meſſieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fuſil de Lieurſain.

Le Duc de SULLY.

De Lieurſain, dis-tu ?

Le PAYSAN.

Oui, Monſieur, & v'navais qu'à me ſuivre.

Le Duc de BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce ſoit ſi près ; car nous ſommes excédés de laſſitude.

Le Marquis de CONCHINY.

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi ?

Le PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh oui, car je vons vous mener cheus le Garde-Chaſſe de ce canton ; vous y trouverais des lapins par centaine ; car ces gens-là ils mangiont les lapins, eux ; & les lapins nous mangiont, nous.

Le Duc de SULLY, *donnant de l'argent au Payſan.*

Tiens, mon enfant, voilà un Henri ; conduis-nous.

Le Duc de BELLEGARDE, *lui en donnant auſſi.*

Tiens, mon pauvre garçon.

Le Marquis de CONCHINY, *lui en donnant de même.*

Tiens encore. Eh bien ? nous crois-tu toujours des voleurs ?

Le PAYSAN.

Au contraire, & grand merci, mes bons Seigneurs. Suivais-moi. Dame ! ſi j'vous ont pris pour des voleurs, c'eſt que ſte Forêt-ci en fourmille ; car depis nos guerres civiles, beaucoup de Ligueux avont pris ſte profeſſion-là.

Le Duc de SULLY.

Allons, allons ; conduis-nous, & marche le premier.

Le PAYSAN.

Venais, venais par ce petit ſentier, par-ilà, par-ilà.

Le Duc de SULLY, *faiſant paſſer les autres, dit en s'en allant.*

Je ſuis toujours inquiet du Roi, il ne me ſort point de l'eſprit. *Il ſuit le dernier.*

SCENE IX.

HENRI IV, *arrive en tâtonnant.*

Où vais-je ?... où ſuis-je ?... où cela me conduit-il ?... Ventreſaintgris ! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'iſſue de cette Forêt. Arrêtons-nous un moment.... & voyons.... Parbleu ! je vois... que je n'y vois rien ; il fait une obſcurité de tous les diables ! *Tâtant le ſol.*

avec ſon pied. Ceci n'eſt point un chemin battu, ce n'eſt point une route, je ſuis en plein bois. Allons, je ſuis égaré tout de bon; c'eſt ma faute auſſi; je me ſuis laiſſé emporter trop loin de ma Suite, & l'on ſera en peine de moi; c'eſt tout ce qui me chagrine; car du reſte, le malheur d'être égaré n'eſt pas bien grand. Prenons notre parti cependant... repoſons-nous, car je ſuis d'une laſſitude... Je ſuis rendu. *Il s'aſſied au pied d'un arbre.* Oh, oh! cette place-ci n'eſt pas trop déſagréable; eh mais, là, l'on n'y paſſeroit pas mal la nuit; ce coucher-ci n'eſt pas trop dur; j'en ai parbleu trouvé, par fois, de plus mauvais... *Il ſe couche, & ſe remet tout de ſuite à ſon ſéant.* Si ce pauvre diable de Duc de Sully, qui ne vient à la chaſſe que par complaiſance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y ſuivre, s'eſt par malheur égaré comme moi! oh! je ſuis perdu.... je ſuis perdu; & ce ſeroit encore bien pis, ſi j'étois obligé de paſſer la nuit dans la Forêt; il me feroit un train... il me feroit un train... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me ſemble que je l'entends, qui me dit avec ſon air auſtère: j'adore Dieu, Sire, vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de plaiſant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous vos Serviteurs... Si je pouvois cependant repoſer, &

m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Eſſayons.....

Il paroît ſe repoſer un inſtant, on tire un coup de fuſil, il s'éveille, & ſe releve en mettant la main ſur la garde de ſon épée.

Il y a ici quelques voleurs; tenons-nous ſur nos gardes.

SCENE X.

Deux BRACONNIERS, HENRI IV.

I. BRACONNIER, *ſortant du bois, & voyant ſon camarade tirer, en paroiſſant.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

II. BRACONNIER.

Oui, c'eſt une Biche. Il me ſemble l'avoir entendu tomber.

HENRI, *allant vers le fond du Théâtre.*

Ce ſont des Braconniers; je vois cela à leur entretien.

I. BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

II. BRACONNIER.

Tu rêves creux, je n'ai point parlé.

I. BRACONNIER.

Si ce n'eſt pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette ; je me ſauve, moi.

II. BRACONNIER.

Parguenne, & moi je m'enfuis.

HENRI, *les appellant.*

Eh ! Meſſieurs !... Meſſieurs !... Bon, ils ſont déja bien loin... ils auroient pu me tirer d'ici, & me voilà tout auſſi avancé que je l'étois.

SCÈNE XI.

HENRI IV, MICHAU, *ayant deux piſtolets à ſa ceinture, & une lanterne ſourde à la main.*

MICHAU, *ſaiſiſſant Henri par le bras.*

AH ! j'tenons le coquin qui vient de tirer ſur les Cerfs de notre bon Roi. Qu'êtes-vous ? allons qu'êtes-vous ?

HENRI, *héſitant.*

Je ſuis, je ſuis... *(à part, & ſe boutonnant pour cacher ſon Cordon bleu.)* Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais-donc, qu'êtes-vous ?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous n'valient guère mieux; car vous ne me répondais pas net. Qu'est-ce qu'a tiré le coup de fusil que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens... je mens? ... *A part.* Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte... *Haut.* Je ne mens point; mais....

MICHAU.

Mais... mais... mais je ne sons pas obligé de vous craire. Queul est vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom.... mon nom?....

MICHAU.

Vot' nom, oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venient vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant... *Haut.* Mais voilà des questions... des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarraſſent, je voyons ça. Si vous étiez un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c'eſt qu'vous ne l'êtes pas;... &, dans ce cas-là qu'on me ſuive cheux le Garde-Chaſſe de c'canton.

HENRI.

Vous ſuivre! eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De quel droit? du droit que j'nous arrogeons, tous tant que nous ſommes de Payſans ici, de garder les plaiſirs de not' Maître... Dame! c'eſt que voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon Roi, tous l'shabitans d'ici l'y ſarvions de Gardes-Chaſſes, ſans être payés pour ça, afin que vous en l'ſachiais.

HENRI, *à part, & d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même! ma foi c'eſt une ſorte de plaiſir que je ne connoiſſois pas encore!

MICHAU.

Queuque vous marmottais-là tout bas? Allons, allons, qu'on me ſuive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien; mais auparavant voudriez-

vous bien m'entendre ? me ferez-vous cette grace-là ?

MICHAU.

C'eſt, je crois, plus qu'vous n'méritais. Mais voyons ce qu'vous avais à dire pour vot' défenſe ?

HENRI, *toujours du ton badin.*

Je vous repréſenterai bien humblement, Monſieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi, & que, quoique je ſois un des plus minces Officiers de Sa Majeſté, je ſuis auſſi peu diſpoſé que vous à ſouffrir qu'on lui faſſe tort. J'ai ſuivi le Roi à la chaſſe ; le cerf nous a mené de la Forêt de Fontainebleau juſqu'en celle-ci ; je me ſuis perdu, &....

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieurſain ! ça n'eſt guère vraiſemblable.

HENRI, *à part.*

Ah, ah ! je ſuis à Lieurſain !

MICHAU.

Ça ſe peut pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné not' cher bon Roi à la chaſſe ? ça eſt indigne, ça !

HENRI.

Hélas ! mon enfant, c'eſt que mon cheval eſt mort de laſſitude.

MICHAU.

Falloit le ſuivre à pied, morgué. S'il y arrive quelqu'accident, vous m'en répondrais déja. Mais, tenais, j'ons bien de la peine à craire.... Là, dites-moi là; dites-vous vrai?

HENRI.

Encoré un coup, je vous dis que je ne ments jamais.

MICHAU.

Queu chien de conte! ça vit à la Cour, & ça ne ment jamais! eh! c'eſt mentir ça.

HENRI, *légerement.*

Eh bien, Monſieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, & je vous convaincrai que je dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord une piece d'or, & demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos ſouhaits.

MICHAU.

Oh, tatigué je voyons à préſent qu'vous dites vrai; vous êtes de la Cour. Vous baillais eune bagatelle aujourd'hui, & vous faiſiez pour le lendemain de grandes promeſſes, que vous n'quiendrais pas.

HENRI, *à part.*

Il a de l'eſprit.

MICHAU.

Mais, appernais que je n'fis pas Courtiſan, moi; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau; & j'aime mieux ça, parce que ça eſt plus court; que je ſis Meûnier de ma profeſſion; que je n'ons que faire de vot' argent; que je ſons riche.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon; & je ſerai charmé de lier connoiſſance avec toi.

MICHAU, *fronçant le ſourcil.*

Tu me parois!... avec toi!.... Eh mais, v's'êtes familier, Monſieur le mince Officier du Roi! eh mais, j'vous valons bian, peut-être! Morgué, ne m'tutoyais pas, j'naimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuſes, Monſieur! bien des pardons....

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh non, ne gonaillais pas; c'n'eſt point que je ſoyons fiar; mais c'eſt que je n'admettons point de famigliarité avec qui que ce ſoit, que paravant je n'ſachions s'il le mérite, voyais-vous.

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là; je veux devenir votre ami, Monſieur Michau, & que nous nous tutayons quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh ! quand je vous connoîtrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh oui, tout différent.... Mais de grace, tirez-moi d'ici à présens.

MICHAU.

Très-volontiers ; & pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je fis bon homme. Venais-vous-en cheux nous ; vous y verrais ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée ; & ma fille Catau qui est jeune & jolie, elle.

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie ? elle est jolie, dites-vous ?

MICHAU.

Guiable ! comme vous pernais feu d'abord ! vous m'avais l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui ; j'aime tout ce qui est joli, moi ; j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh oui, l'on vous en garde ! Oh ! mais, ne badinons pas : venez-vous-en tant seulement souper cheux moi. Mon fils arrive c'soir, j'ons

eune poitraine de viau en ragoût, eun cochon de lait, & un grand lievre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous avez donc un lit à me donner? mais ſans découcher Mademoiſelle Catau

MICHAU.

Oh! j'vous coucherons dans un lit qui eſt dans not' gregnier en haut, & qu'eſt au contraite fort éloigné de l'endroit où couche Catau, & ça, pour cauſe. Je vous aurions bian baillé le lit de not' fils s'il n'étoit pas revenu; mais dame, je voulons que not' enfant ſoit bian couché par perférence.

HENRI, *toujours gaiement & avec bonté.*

Cela eſt trop juſte. Pardieu, je ſerois fâché de le déranger; & vous avez raiſon, cela eſt d'un bon pere.

MICHAU.

C'eſt qui ſera las; c'eſt qui ſera harraſſé, voyais-vous. Allons, allons, venais-vous-en, Monſieur. Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible.

MICHAU.

Et ſoif à l'avenant, n'eſt-ce pas?

HENRI.

La soif d'un Chasseur, c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué! v'm'avais l'air d'un bon vivant. Buvez-vous sec?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi; je voyons que nous nous tutayerons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que je faisons ici; il est excellent, quand ce seroit pour la bouche du Roi, Laissais faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventresaintgris, je ne demande pas mieux!

MICHAU.

Oh! pour le coup, je voyons bian q'vous n'avais pas menti, vous êt' Officier de not' bon Roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes; il me paroît plaisant de ne me point faire connoître.

MICHAU.

Allons! allons! Suivez-moi donc, Papa!

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'intérieur de la Maiſon du Meûnier.

L'on voit au fond une table longue de cinq pieds ſur trois & demi de largeur, ſur laquelle le couvert eſt mis. La nappe & les ſerviettes ſont de groſſe toile jaune; à chaque extrémité, une pinte en plomb. Les aſſiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales & des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos Batteliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux eſcabelles, près de l'une eſt un rouet à filer, au pied de l'autre eſt un ſac de bled ſur lequel eſt empreint le nom de Michau.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CATAU, *ſuivant ſa mere.*

MARGOT.

VOis, Carau; vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvart; ſi t'as ben apporté tout c'qui faut ſus la table? Vla Michau, vla ton pere qui va rentrer de la Forêt.

CATAU, *regardant ſur la table.*

Non, ma mere, rien n'y manque; tout eſt bien arrangé à préſent, mon pere trouvera tout tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui; vla qu'eſt ben, mon enfant. Le ſouper eſt retiré du feu, je l'ons miſs ſur d'la cendre chaude; il n'y a plus rien à voir de ce côté-là; ainſi, remettons-nous donc à not' ouvrage; car ne faut pas ê' un moment ſans rien faire.

CATAU, *ſe remettant à l'ouvrage, ainſi que ſa mere.*

Vous avez raiſon, ma mere.

MARGOT.

C'eſt que l'oiſiveté eſt la mere de tous vices; eh, tiens: ſi ſte petite Agathe n'avoit pas été élevée ſans rien faire, cheuſte grande Dame, elle n'auroit pas écouté ce bau Marquis; elle ne s'en ſeroit pas allée avec lui comme une créature, ſi elle avoit ſçu s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman: vla mon frere qu'arrive ce ſoir, je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe eſt innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai crue toujours ſage, moi.

MARGOT.

Oui, ſage, je t'en réponds! vla eune belle ſageſſe encore! mais n'en parlons pus; c'eſt eune trop vilaine hiſtoire.

CATAU.

Eh bien, ma mere, contez-moi donc d'autres hiſtoires. Contez-moi, par exemple, d'shiſtoires d'Eſprits... C'eſt ben ſingulier! je n'voudrois pas voir eun Eſprit pour tout l'or du monde, & ſi cependant je ſis charmée quand j'entends raconter d'shiſtoires d'Eſprits. Si ben donc ma mere, que vous m'allez en dire eune.

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puiſqu'ça te réjouit. Mais ſtella eſt ben sûre, ma fille; c'eſt Michau, c'eſt vot' paire ly-même qu'a vu revenir ſt'Eſprit-là qui revenait.

CATAU.

Mon paire l'a vu! il l'a vu!

MARGOT.

Vot' paire: ce ne ſont pas-là des contes, puiſqu'c'eſt ly-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, & y venoit de pardre ſon paire; & vla que tout d'un coup, quand Michau fut couché, & que ſa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'Eſprit qui revenoit, ſans doute,

du ſabat..., qui gliſſit tout le long de ſa cheminée ; ... & qui entrît dans ſa chambre, en traînant de groſſes chaînes, trela à, trela à..., trela à, trela.

CATAU, *toute tremblante.*

De groſſes chaînes !... ah ! le cœur me bat ! ... de groſſes chaînes !

MARGOT.

Oui, mon enfant, de groſſes chaînes, & qui faiſient un bruit terrible,.. &, pis après, le Revenant allît tout droit tirer les rideaux de ſon lit ; cric, crac.... cric, crac.

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! que j'aurais t'eu de frayeur ! ... Eh de queue couleur ſont les Eſprits ? Dites-moi donc ça, piſque mon paire à vu ſ'il-là.

MARGOT.

Oh ! pardinne ! il n'ell' vit pas en face ; car, de peur d'ell voir, vot' paire fourit bravement ſa tête ſous ſa couverture..., Mais il entendit ben diſtinctement l'Eſprit, qui lui diſit : rends à Monſieu le Curai ſix gearbes de blé dont ton paire ly a fait tort ſur ſa dixme ; ou ſinon, demain je vienrai de tirer par les pieds.

CATAU, *plus tremblante.*

Ah ! tout mon ſang ſe fige ! & mon paire eut-il

ben peur ? *On frappe à la porte.* Bonté divine ! n'eſt-ce pas-là un Eſprit ?

MARGOT, *tremblante auſſi.*

Non, non, c'eſt qu'on frappe à la porte. Vas-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourante de peur.*

Ah, ma mere ! je n'oſerois... allez-y vous-même... vous êtes plus hazardeuſe que moi.

MARGOT.

Eh ben, eh ben ! allons-y toutes les deux enſemble.

CATAU.

Mais, ne parlais donc pas, comme ſi vous aviais peur, ma mere, ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant ; ſi je pîs m'en empêcher. *L'on frappe encore plus fort.* Qui va là ? qui va là ?

RICHARD, *en dehors.*

C'eſt moi, ouvrez.

CATAU, *friſſonnant de tout ſon corps.*

Ah, ma mere ! ça reſſemble à la voix de mon frere Richard !... y ſera mort, & c'eſt ſon eſprit qui reviant.

MARGOT, *ſe raſſurant.*

A Dieu ne plaiſe ! j'ai dans l'idée moi, que c'eſt ly-même. *On frappe encore.*

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc. Eh mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh ! c'eſt ly-même, je vons ouvrir.

SCENE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *embraſſant ſa mere.*

COMMENT vous portez-vous, ma mere ?

MARGOT.

Fort bian, mon cher enfant.

RICHARD, *embraſſant Catau,*

Et vous, ma ſœur Catau ?

CATAU.

A merveille, mon cher frere.

RICHARD.

J'ai cru, ma mere, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.

Mon Dieu, ſi fait, mon pauvre garçon; mais c'eſt qu'ta ſœur a eu une ſotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant.*

Oui, c'eſt que ma mere a eu peur..., Mais

qu'avous fait, cher frere ? eh ben avous vu le Roi ?

MARGOT.

Eſt-il bel homme ? oh ! il doit être biau, il eſt ſi bon !

RICHARD.

Hélas ! je n'ai pas pu le voir ; je vous conterai tout cela ; mais permettez-moi de vous demander auparavant où eſt mon pere ?

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fuſil, & il eſt ſorti pour vouaire qui s'peut être.

RICHARD.

Les Braconniers ne vous laiſſent point tranquilles ?

MARGOT.

Oh ! c'eſt eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Hola hée ! Margot, Catau, eune lumiere, eune lumiere.

MARGOT, *allant ouvrir.*

Tian, tian, vla ton paire qu'arrive.

SCENE

SCENE III.

MARGOT, CATAU, RICHARD, MICHAU, HENRI.

MARGOT.

EH ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fuſil, eſt-il pris?

MICHAU.

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que ſt'étranger à qui faut qu'tu donne à ſouper, & eun logement pour ſte nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben nous, trouvé eûn étranger ben meilleur, puiſqu'il nous appartient: vla Richard revenu.

MICHAU, *pouſſant très-fort Henri.*

Not' fils eſt revenu! Eh! le vla ce cher enfant!

HENRI, *à part, & en riant.*

Qu'il m'eût pouſſé un peu plus fort, & il m'eût jetté à terre.

MICHAU.

Mais queue joie de te revoir! eh bian, comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon pere; & le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve !

MICHAU.

Ma foi, Monsieur, vous m'excuſerais, je ſis ravi de revoir ce pauvre Richard, ſi ravi... *tournant le dos à Henri.* Ignia pus d'un mois que je n't'ons vu ; oh oui, faut qu'gni ait pus d'un mois.

MARGOT.

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU.

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD.

Je me porte bien, ma mere ; cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'aſſeyant pour ſe faire ôter ſes guêtres.*

Tant mieux, mon ami. Mais aidez-moi un peu, vous autres, à me débarraſſer de mes guêtres, car j'ons peine à nous baiſſer... Et toi, mon fils : dis-nous donc, aecoute ici. *Il continue de parler bas avec Margot, Richard & Catau, qui paroiſſent lui répondre, & il ne ſe leve que lorſque le Roi finit ſon à parte.*

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir ! je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire.... de voir la nature humaine sans déguisement ! cela est charmant ! Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir si-tôt ? Est-ce que t'aurois réussi ? Aurois-tu parlé au Roi ?

RICHARD.

Non, mon pere ; je ne l'ai pas même pu voir ; ce qui m'auroit fait grand plaisir, car je ne l'ai pas vu plus que vous tous.... & ce qui m'en a empêché, c'est que.... je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison, je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais à st'heure-ci, moi, parlons donc de la Chasse du Roi qu'est venu ici de Fontainebleau ; c'est singulier ça ! & ce Monsieur qu'est un petit Officier de Sa Majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, & que je ramassons.

RICHARD.

Cela eſt très-bien à vous, mon pere ; & nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, Meſſieurs, je ſuis bien ſenſible à vos bonnes façons pour moi. *A part.* Pardieu, ces Payſans-ci ſont de bien bonnes gens !

MICHAU.

Allons, Margot : allons, Catau ; faites-nous ſouper, mes enfans.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore eun petit quart-d'heure. *Elle ſort.*

CATAU.

Mon paire, vla la nappe qu'étoit déja miſe d'avance ; je vons chercher encore eun couvert pour Monſieur. *A Henri lui faiſant la révérence.* Monſieur a-t-il un couteau ſur lui ?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuiſine.

SCENE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI.

Vous aviez bien raiſon, papa Michau, Mademoiſelle Catau eſt la beauté même.

MICHAU.

Ah ! ſans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux énfans, nous. Mais, Catau, hée ! J'oublions....

SCENE V.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU.

Quequ'vous ſouhaitez, mon pere ?

MICHAU.

Parguienne, fille, c'eſt que j'ny penſions pas. Rince un grand gobelet, & apporte à Monſieu eun coup de cidre ; il le boira bian en attendant le ſoupér ; il doit être altéré, c'n'eſt pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez, j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU, *à Henri.*

Vous l'allais avoir dans l'inſtant, Monſieu.

HENRI, *lui paſſant la main ſous le menton.*

Et de votre main, il ſera délicieux.

SCENE VI.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'EST qu'on a ſoif quand on a chaſſé, je ſçavons ça. *A Richard.* Eh bian, mon garçon, dis-nous donc quéqu't'as vu de biau à Paris.

RICHARD.

Mon pere, quand j'y ſuis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois paſſé depuis la maladie de notre grand Monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convaleſcence de ce Roi bien aimé.

MICHAU.

Ça été d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tian : le Seigneur de not'village avoit bian raiſon de dire, que c'eſt lorſqu'un Roi eſt bian malade, qu'on peut connoître juſqu'à queu point il eſt aimé de ſes Sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction!

RICHARD.

Oui, mon pere. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, Monsieur Richard? Eh! pourquoi cette exception? Quelle raison! Quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh, ça c'est une autre histoire, que Richard ne se soucient peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI.

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh! ignia pas grand mal à ça.

SCENE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, *apportant du cidre.*

MICHAU.

ALLONS, varſe à boire à Monſieu, ma Catau, il t'ſarvira le jour de tes nôces. *A Henri.* J'vous ont fait donner du cidre putôt que du vin, parce qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça, pere.

Il lui frappe ſur l'épaule.

HENRI.

A votre ſanté, Monſieur Michau; à la vôtre Monſieur Richard; à la vôtre & pour vous remercier, très-belle & très-obligeante Catau.

MICHAU.

Eh, morgué, j'oublions... Richard, avant de ſouper viens-t'en ranger avec moi, queuques ſacs de farine qui ſont dans not' cour. Ne faut point leux laiſſer paſſer la nuit à l'air... Vous voulais bien le permettre, Monſieu?... Toi, Catau, reſte avec not' hôte, pour l'y tenir compagnié.

CATAU, *courant après ſon pere.*

Vous n'aurez donc pas beſoin de moi, mon pere?

MICHAU, *derrière la coulisse.*

Non fille, tian toi-là.

SCENE VIII.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part sur le bord du Théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante..... mais charmante... Si elle sçavoit qui je suis... Non, non, rejettons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites-donc là tout de bout dans un coin, Monsieu? Que ne vous assisez-vous? Je vons vous chercher eune chaise.

HENRI, *l'arrêtant par la main.*

Demeurez, belle Catau; je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, vla encore eune belle peine! est-ce que vous nous pernez pour vos poupées de filles de Paris? Mais lâchez, lâchez-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant, & la caressant.*

Votre main? oh! pour cela non; elle est trop jolie, je veux la garder.

CATAU, *retirant ſa main rudement.*

Oh! laiſſez, s'il vous plaît. Je n'aimons pas les complimens; & ſur-tout ceux des Meſſieux; ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons, je ſçavons ça.

HENRI.

Oh, mon petit cœur, vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais.... vous me regardais avec des yeux... avec des yeux qui me font peur.... Oh! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles! voyais encore comme il me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh, mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche! Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les Payſans de votre village?... Avec une auſſi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU.

Eh mais, tredame! Monſieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien. Eh ſans doute, il y en a quel-

qu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bienheureux!

CATAU.

Et bien! il dit toujours comme ça lui, qu'il n'eſt pas aſſez heureux. Ces hommes ne ſont jamais contens.

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien. Avouez-le moi?

CATAU.

Eh! qu'eſt-ce qui n'aimeroit pas Lucas; ſtapendant, parce qu'il n'eſt pas autrement riche, mon paire barguigne toujours à nous marier enſemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre pere vous faſſe épouſer Lucas; qu'il en finiſſe; je le veux abſolument, je le veux.

CATAU.

Je le veux, je le veux... comme il dit ça ce Monſieu! Je le veux! Et le Roi dit ben nous voulons. Oh! ſachez qu'on ne fait vouloir à mon pere que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela ſignifie ſeulement que je le ſouhaite. *A part en s'éloi-*

gnant. J'ai penſé me trahir ; j'ai fait là le Roi, ſans m'en appercevoir.

CATAU, *allant à lui.*

Il le ſouhaite !... & il me plante là pour aller ſe moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la careſſant.*

Non, ma chere fille ; & vous verrez ſi je me moque. Je compte parler à Monſieur Michau, de façon que vous épouſerez votre amoureux..., Et j'oſe vous prédire, qu'avant que je ſorte d'ici, vous ſerez heureuſe. *La ſerrant entre ſes bras.* Mais bienheureuſe.

CATAU, *ſe défendant de ſes careſſes.*

Allons, allons, ne me prenez pas comme ça ; auſſi-bien y-la que j'apperçois mon pere.

SCENE IX.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU.

PARDON, Monſieur, de mon incivilité, de vous avoir laiſſé ſeul avec ſa petite fille, qui ne ſait pas encore entretenir les gens, mais, c'eſt qu'étant faire ſes affaires, *primò*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout eſt prêt pour le ſouper.

MICHAU.

Eh bian, boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici la table, pour qu'on puiſſe paſſer derriere. Mon frere, prêtez-moi un peu la main.

Elle va pour prendre la table avec Richard, & Henri veut lui en épargner la peine.

HENRI, *à Catau.*

Laiſſez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas aſſez forte.

CATAU, *le repouſſant.*

Je ne ſons pas aſſez forte! allons-donc, Monſieu, je n'ſouffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine...

HENRI.

Eh non, laiſſez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux Richard. *Ils vont prendre la table & l'apportent ſur le devant du Théâtre.* Toi, Catau, va-t'en avertir ta mere, & farvez-nous à ſouper tout de ſuite. *Catau ſort.*

SCENE X.

HENRI, MICHAU, RICHARD,

Pendant que Michau & Richard apportent la table, Henri IV va chercher le banc; & range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.

MICHAU, *arrachant une chaise des mains de Henri.*

OH, parguenne, Monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous; Richard & moi, j'aurions été chercher le banc, & arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Eh! non! sans façon, Monsieur Michau; eh parbleu sans façon.

MICHAU, *arrachant l'autre chaise.*

Non, Monsieu; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCENE XI.

MARGOT & CATAU, *apportant les plats.*

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU.

ALLONS, boutons-nous vîte tretous à table. Mettais-vous sus ste chaise-là, Monsieu ; toi, Margot, prend staute chaise, & mets-toi ilà.

MARGOT, *à son mari, avec respect.*

Eh non, pernais-la pustôt ; vous avais d'coutume de vous mette sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *offrant sa chaise.*

Mon Dieu, ne vous déplacez pas, Monsieur Michau, reprenez votre chaise ; je serai ravi d'être sur le banc, moi ; cela m'est égal en vérité.

MICHAU, *à Henri.*

Morgué, Monsieu, estc' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons ? Je sçavons vivre. Est-c' qu'vous nous pernais pour des cochons ! Faut-il pas qu'un étranger il ait le mélieur siége, donc ?

HENRI.

Allons, allons ; j'obéis, Monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... sied-toi donc, femme ;

je voulons rester-là entre ma fille & mon fils. *Ils s'asseient tous.* Oh ça, beuvons un coup d'abord, ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, & vous inspirez la franche gaieté, Monsieur, Michau;... *Refusant de la pinte de Michau, & se saisissant de celle qui est devant lui.* Non, servez Madame Michau; je vais en verser, moi, à notre belle enfant, & je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit. Tiens donc, femme; tends donc, Richard. *Ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur convié.* Monsieur, j'ons l'honneur de beire à vot' santai.

RICHARD, *buvant aussi à la santé de Henri.*

Monsieur, permettez-vous?....

HENRI.

Bien obligé, Messieurs & Mesdames; *serrant la main de Catau.* Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aïe, aïe! Monsieur, comme vous me serrez la main! ça m'a fait mal, dà.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné

avoir l'intention de vous faire du mal ; au contraire.

MICHAU.

Tenais, Monsieu, je vous sars ste première fois-ci ; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes, sans carimonie, c'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI.

Grand merci, Monsieur. *Il sert Catau.* Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sçai si vous avez de l'appétit ; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace, ben obligée Monsieur ; v'sêtes ben poli !

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. Allons, pernais, vous autres ; je sis sarvi, moi..... (*Ils paroissent manger comme des gens affamés ; sur-tout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.....*) Vla un biau moment de silence. *Silence.* Allons, ça va bian, nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chair que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh ! ma foi, voilà un civet qui en donneroit,

quand on n'en auroit pas ! il eſt accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh ! je l'ons accommodé à la groſſe mode guenne ; mais c'eſt qu'Monſieu n'eſt pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mere, c'eſt que Monſieur eſt honnête ; il veut bien trouver à ſon goût, ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant & dévorant encore.*

Non, en vérité, ſans compliment, ce civet-là eſt une bonne choſe, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh mais ! *Si* je beuviémes !

HENRI.

C'eſt bien dit, car je m'ennoue ; & puis je veux griſer un peu Mademoiſelle Catau, pour ſavoir ſi elle a le vin tendre.

CATAU, *hauſſant ſon gobelet.*

Aſſais, aſſais, Monſieu ; comme vous y allais !

Ils boivent & choquent tous.

MARGOT, *à Richard.*

Queuque t'as mon fils, tu ne manges point ?

RICHARD.

J'ai aſſez mangé, ma mere, & je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, piſque tu n'manges plus, chante nous la petite chanſon! — Ou, puôt, femme, commence, toi! ça vaura mieux! Tian! dis-nous lacelle que le Garde-Chaſſe rapportit de Paris, la ſemaine dergniere.

MARGOT.

Laquelle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne, lacelle, qui découvre le Pot aux Roſes des amours de not' bon Maître, avec ſte belle Jardiniere du Châtiau d'Anet.

MARGOT, *d'un air d'embarras.*

Eh! mon ami, j'm'en ſouvian pus de l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc! Eh, c'eſt l'air de ce Noël nouviau!

Il chante: Où s'en vont ces gais Bergers?

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui! Je m'el'rappelle! en vla aſſez, *à Henri.* Vous excuſrais, Monſieu, ſi je chantons comme au Village.

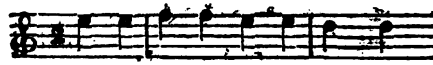
HENRI.

Oh! je ſuis sûr que vous chantez très-bien.

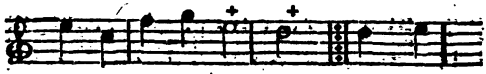
MARGOT.

C'eſt vot' grace ! — Mais vla toujours la chanſon, à bon compte. *Elle chante ſur l'air : où s'en vont ces gais Bergers ?*

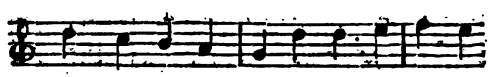
Très-lentement.



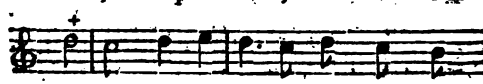
C'EST dans Anet que l'on voit La



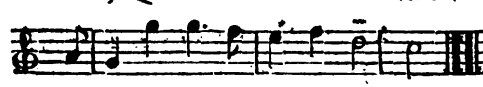
belle Jar-di-nie-re ; Qu'un grand



Prince, à ce qu'on croit, aime d'une ma-



niere, Qu'avant deux ou trois mois l'on



prévoit Qu'elle deviendra me-re.

MICHAU, *à Henri.*

Alle deviandra mere ? ... C'eſt un peu libre, ça !

(1) Le Grand-pere de Dufreſny, dont nous avons des Comédies, étoit fils de la belle Jardiniere d'Anet, & de Henri IV.

HENRI, *en ſouriant.*

Oui, oui; ce n'eſt pas autrement ſe gêhenner.

MARGOT, *à Henri.*

Accoutez-donc le reſte! ignien a encore deux verſets.

Deuxième Couplet.

C'eſt lui, qui de ta beauté,
La belle Jardiniere,
Cueillit, avec loyauté,
Cette Fleur printaniere,
Dont le fruit, à ſa maturité,
Te doit rendre bien fiere.

MICHAU, *à Henri.*

All'aura raiſon d'être fiare; tenais, ſi j'aviais été jolie fille, j'auriais voulu, moi, avoir un rejetton de ſt' Heros-là, par moi-même.

CATAU.

Fi donc, mon pere!

MARGOT.

Ah! ça n'eſt pas ſage, not' homme, ce qu'ous dites-là! ça n'eſt pas bian ſeyant! Vaux mieux me laiſſer achever de chanter.

Troiſième & dernier Couplet.

Tu fais courir après toi,

La belle Jardiniere,
Un Galant, qui ſous ſa loi
A mis la France entiere :
Gaſcon, Soldat, Capitaine & Roi,
Tu dois être bien fiere !

MICHAU, *à Henri.*

L'appeller Gaſcon, ça eſt plaiſant, ça ! pas vrai ?

HENRI, *d'un air badin, mais ſans rire.*

Oh, très-plaiſant ! très-plaiſant !

MICHAU.

Oh ! oui, oui ! ça eſt drôle ; mais, à toi, à perſant, Richard : dégoize-nous ſte chanſon, que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah ! mon pere, depuis qu'elle m'a trahi !...

HENRI, *l'interrompant tout en dévorant.*

Quoi ! votre Maîtreſſe vous a trahi, Monſieur Richard ? Eh ! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours en mangeant.*

Ne ly en parlais donc pas ; vous le feriais pleurer ; point de queſtion là-deſſus ; vous êtes trop curieux au moins. Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT.

Oui, chante mon fieu; ça t'égayera, & nous jtout.

CATAU.

Oh oui, oui; chantez, chantez, mon frere; & pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *à Catau avec feu.*

Je ferai ravi de vous entendre! j'en ferai enchanté.

MICHAU.

Allons, chante donc, je l'veux; ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste & contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon pere; & par égard pour Monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

Il chante.

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand-Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie;
Je dirois au Roi Henri;
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma Mie,
O gué,
J'aime mieux ma Mie.

Henri se détournant & répétant à demi voix, au Roi Henri, *d'une façon gaie & d'un air satisfait.*

HENRI.

La chanſon eſt jolie, très-jolie ; & Monſieur la chante à merveille.

MICHAU.

Jel' crois qu'il la chante bian ! Parguenne ! eh ! c'eſt ly qui l'a faite. Dame ! Monſieur, il eſt ſçavant not' fils !

HENRI.

A vous, aimable Catau ; la vôtre à préſent.

CATAU.

Je ne nous ferons pas preſſer : car je n'avons pas une aſſez belle voix pour ça.

Elle chante, le viſage tourné vers Henri IV.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards ;
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars ;
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie,
Ou ſans amour !

Henri ſe détourne, & répète avec émotion : Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue à chanter, & ſans qu'elle s'interrompe pour cela.*

HENRI.

C'eſt chanter comme un Ange ! *Il embraſſe Catau.* Cela méritoit bien un baiſer.

CATAU,

CATAU, *honteuſe, & s'eſſuyant la joue.*

Pardi, Monſieu, vous êtes ben libe avec les filles!

MICHAU, *à Catau.*

Allons, tu t'es attirée ça par ta gentilleſſe, faut en convenir... *Sérieuſement à Henri.* Mais il ne fauroit pas recommencer au moins, Monſieu, je vous en prions. Guiable! il ne faut que vous en montrer, à ce qu'il me paroît.

HENRI, *gaiement.*

Pardon, Papa Michau; Mademoiſelle Catau m'avoit tranſporté. Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, *ſe verſant à boire.*

Gnia pas grand mal. Eh bian, moi, je vons itout vous dire une chanſon, & pis vous viandrais me baiſer par après, ſi je l'ons mérité. Attendais que je retrouvions l'air.... C'eſt l'air du Pas d'Henri Quatre dans les Tricotet. La, la, la, la, m'y voici, j'y ſuis.

Il chante ſur l'air qui eſt noté ci-après.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
Allons, choru.
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain;

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin,

Choru.

L'on reprend le refrain en chœur.

2.

Moins de foudrilles
Euſſent troublé le ſein
De nos familles,
Si l'Ligueux; plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

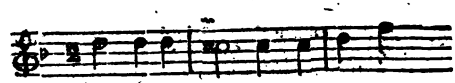
Choru.

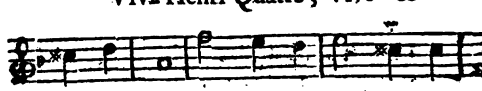
Tous chantent les deux derniers vers en chœur.

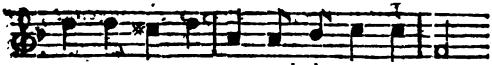
3

Vive Henri Quatre,
Vive ce Roi vaillant;

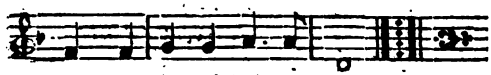
Henri doit marquer pendant que l'on chante ce Couplet, une ſenſibilité ſi grande, qu'elle paroiſſe aller juſqu'aux larmes; & c'eſt dans ce point de vue qu'il doit jouer le reſte de cette Scène, juſqu'au moment où l'on leve la table; affecter de pleurer, ſi l'Acteur le peut.







le tri-ple ta-lent De boire & de bat-



tre ; Et d'être un verd galant.

Ah ! grand chœru pour celui-là.

Tous reprenant en chœur.

Vive Henri Quatre,
Vive ce Roi vaillant,

Mais parguenne, Monſieu, beuvons à la ſantai de ce bon Roi, & vous ly dirai, au moins ; mais dites ly, vous qu'avez l'honneur de l'approcher ; dites ly ; permettais-le-moi.

HENRI, *dans l'attendriſſement.*

Je vous le promets, il le ſçaura ſûrement.

Ils ſe verſent du vin, & choquent tous avec le Roi.

MARGOT, *ſe levant pour choquer.*

Et que je l'béniſſons.

MICHAU, *debout & choquant.*

Et que je l'chériſſons.

CATAU, *auſſi debout & choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, *debout, & s'alongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons.

HENRI, *attendri, au point d'être prêt à verſer des larmes.*

Je n'y puis... plus tenir... je ſuis prêt... à verſer des larmes... de tendreſſe & de joie. *Il ſe détourne.*

MICHAU, *à Henri.*

Comme vous vous détournais ! eſt-c'que vous n'topais pas à tout c'que je diſons-là de not' Roi, donc ?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait, mes amis... au contraire ; votre amour pour votre Roi... m'attendrit au point que mon cœur... allons, allons, à la ſanté de ce Prince. *Ils recommencent à choquer.*

MARGOT.

De ce bon Roi

CATAU.

De ce cher Roi.

MICHAU.

De ce vaillant Roi.

RICHARD.

De ce grand Roi.

MICHAU.

De ſes enfans, de ſes deſcendans... Eh bian! dites donc itout un mot d'éloge de not' Roi. Eſt-c'que vous n'oſeriais le louer donc vous? a'vous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'eſt avis, morgué, que vous ne l'aimais pas autant que nous. Ne ſeriez-vous pas un d'ces anciens Ligueux? Oh! vous n'êtes pas un bon François, morgué.

HENRI, *dans le dernier attendriſſement.*

Pardonnez-moi.... de tout mon cœur... à la ſanté... de ce bon Roi.

MICHAU, *avant d'avaler ſon vin.*

De ce bon Roi!... Parguenne, l'on a ben de la paine à vous arracher ça!

MARGOT, *après avoir bu.*

Stapendant, ſes louanges venons d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU.

Alles ne coutent rian.

RICHARD.

Elles partent du cœur.

MICHAU.

Tatigué! ça fait du bian de boire à la ſanté d'Henri! oh ça, je n'mangeons plus; levons-

SCENE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en Payſanne.*

EH bian, Mamſelle! le vla Monſieu Richard: parlais-ly donc! mais il ne vous craîra pas, vantais-vous-en.

AGATHE, *ſe jettant aux pieds de Michau & de Richard ſucceſſivement.*

Ah, Monſieur Michau!... Ah, Richard!... Je viens me jetter à vos pieds, & vous ſupplier de m'entendre...

RICHARD, *la relevant.*

Relevez-vous, Agathe; ... je ne ſouffrirai pas.

MICHAU, *à Agathe.*

Oh, oh, qui vous amene ici, ma Mie? faut êtr' ben impudente pour oſer encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait!

RICHARD.

Eh! mon pere, épargnez....

AGATHE, *en pleurs.*

J'avoue, Monſieur, que l'excès de ma har-

dieſſe mériteroit ce nom, ſi j'étois coupable : mais c'eſt le Marquis de Conchiny qui m'a enlevée malgré moi..... mes pleurs m'empêchent.....

HENRI.

A part. Conchiny ! Conchiny ! *Haut à Michau.* Qui eſt cette fille-là ! elle m'intéreſſe infiniment ; elle eſt jolie.

MICHAU.

Ah, ouiche ! c'eſt une jolie fille qui s'eſt vendue à ce vilain Marquis de Conchiny, pluſtôt que d'apouſer honnêtement mon fils ! Ça fait une jolie fille, ça !

L'on frappe à la porte, Margot & Catau arrivent & ouvrent.

SCENE XIII.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, le GARDE-CHASSE.

MARGOT & CATAU, *enſemble.*

Mon mari, / Mon pere, c'eſt Monſieur le Garde-Chaſſe.

MICHAU.

Ah ! ah ! c'eſt bian tard que...

LE GARDE-CHASSE.

C'eſt, Monſieur Michau, qu'il y a trois Seigneurs qui ont chaſſé aujourd'hui avec le Roi, qui ont ſoupé chez moi, & à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un Seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. Mais, les voici..... Bon ſoir Monſieur, Michau.

MICHAU.

Bon ſoir, Monſieur le Garde-Chaſſe.

Le Garde-Chaſſe ſe retire.

SCENE XIV & *dernière.*

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

MICHAU.

VOYAIS, mes biaux Seigneurs, ſi ce Monſieu-là eſt un Seigneur itout; je ne l'crois pas; il s'eſt dit Officier du Roi; *tirant par le bras le Roi, qui a le viſage tourné d'un autre côté.* Voyais, reconnoiſſais-vous ſt'honnête homme-là?

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE & le Marquis de CONCHINY, *enſemble.*

Quoi! c'eſt vous, Sire!... Sire, c'eſt vous-même!

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD & AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du Roi.*

Quoi! c'eſt-là le Roi! c'eſt-là notre bon Roi! notre grand Roi!

HENRI, *avec attendriſſement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis; je le veux, mes enfans; relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, *reſtant ſeule aux genoux du Roi.*

Non, Sire; puiſque c'eſt vous, je reſterai à vos pieds, pour vous demander juſtice d'un cruel raviſſeur; du Marquis de Conchiny, qui m'a arraché à tout ce que j'aime, au moment que j'étois prête à épouſer Richard... les larmes étouffent ma voix au point...

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

Ciel! c'eſt Agathe!

HENRI, *relevant Agathe, & d'un ton ſévere.*

Conchiny.... qu'avez-vous à répondre?...

Eh bien ? eh bien ? répondez-donc ! vous paroissez interdit ?

Le Marquis de CONCHINY, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, Sire ; ... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit ? ... &... n'avouerois-je pas à Votre Majesté une affaire de pure galanterie ?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

J'adore Dieu ! quelle galanterie ?

Le Duc de BELLEGARDE, *légerement, au Duc de Sully.*

Et mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien, Sire, le fait est que j'ai eu envie, (*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune Payſanne ; ..... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris, malgré elle.

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle ! ... vous y avez donc employé la violence ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh mais, Sire, si vous voulez;... c'est mon Valet de chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; & je vais....

HENRI, *d'un air sévere.*

Eh, c'est cette violence que je punirai.

Le Marquis de CONCHINY, *avec feu.*

Ah, Sire! ne m'accablez point de votre colère! J'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, & n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse; Agathe ne m'a point cédé la victoire; & pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le Ciel de la vérité de ce que je dis; & qu'il me punisse sur le champ, si je vous en impose... Eh! dans cet instant, c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrace, que les remords cruels & le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble & sévere.*

Mais, il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime de votre part n'en est pas moins commis, je leur en dois la réparation. Ainsi donc: je veux que vous fassiez une rente de deux cens écus d'or à cette fille, & que...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, Sire; je me croirois déshonorée, si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons....

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du Marquis de Conchiny... & plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine & entiere conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable; c'est moi qui le suis, d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle; &...

MICHAU.

T'as raison, mon fils, & tu peux à présent épouser ste digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchiny. *Au Marquis.* Retirez-vous, & ne paroissez pas devant moi, que je ne vous le fasse dire. *Conchiny se retire. A part, au Duc de Sully.* Aussi-bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là, d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites; nous en parlerons dans un autre tems... *Haut.* Oh ça! mes enfans, j'ai bien des enga-

gemens à remplir ici : pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe, & à votre fils, Monsieur Michau ; mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche ; & pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, *sautant de joie.*

Dix mille francs & Catau!

MICHAU.

Tous ensemble.

Quel bon Roi!

RICHARD.

Ah, Sire!

CATAU & AGATHE.

Quel bon Prince!

HENRI.

Duc de Sully, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici, demain dans la journée ; je vous en donne l'ordre.

Le Duc de SULLY, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, Sire. *Se relevant & d'un air attendri.* Ah, mon cher Maître! par ces traits de justice & de générosité, vous me ravissez! Vous venez d'en agir en Roi, & en Pere avec ces bons Paysans, qui sont vos Sujets & vos En-

ſans, tout auſſi-bien que votre Nobleſſe. Mais, Sire, vous nous devez aux uns & aux autres de ne point expoſer votre vie à la chaſſe, comme vous le faites tous les jours. *Avec colère.* Permettez-moi de le dire à Votre Majeſté; cela me met, moi, dans une véritable colère. Vive Dieu! Sire, votre vie n'eſt point à vous; vous en êtes comptable *(montrant le Duc de Bellegarde)* à des Serviteurs comme nous qui vous adorent; *(montrant les Payſans)* & au Peuple François dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raiſon, mon ami; tu m'attendris: ne me gronde plus, mon cher Roſny; à l'avenir je ſerai plus ſage.

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué, Sire! c'eſt que ce Gentilhomme-là n'a pas tort! Au nom de Dieu, conſarvez-nous vos jours; ils nous ſont ſi chers!

TOUS LES PAYSANS *enſemble, s'inclinant.*

Ah, notre Roi! ah, notre Pere! conſarvais-vous, conſarvais-vous!

HENRI, *regardant tous ces Payſans.*

Quel ſpectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh qui, ventregué, conſarvais-vous! Vous

venais de marier nos jeunes gens ; faut, Sire, que vous viviais plus qu'eux.... Mais quel excellent homme ! Pardon, Votre Majesté, si je vous ons si mal reçu ; je n'connoissions pas tout not' bonheur, & si j'avons manqué au respect.... de la considération....

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu, & je veux demeurer votre ami au moins, Monsieur Michau.... Mais brisons-là ; j'ai besoin de repos, &....

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, Sire ; venais coucher dans mon propre lit. Ces Seigneurs prendront ceux de mon fils & de Catau. Et nous, j'irons trerous passer la nuit au Moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté.

Michau conduit le Roi & les deux Seigneurs.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons remener Agathe cheux elle ; & à demain aux nôces, mes enfans.

Fin du troisieme & dernier Acte.

LE

GALANT ESCROC,

COMÉDIE

En un Acte & en Proſe;

PRÉCÉDÉE

DES ADIEUX

DE LA PARADE,

Prologue en Vers libres.

PERSONNAGES.

LA PARADE. *Ce Rôle doit être joué par un homme, groteſquement habillé en femme.*

L'AUTEUR.

LA FAUSSE DÉCENCE.

LA FONTAINE.

LA GRAVELURE.

La Scène eſt au bas du Parnaſſe.

Après avoir vu repréſenter quelques Parades, l'on s'en dégoûta bien vîte; & c'eſt à cette occaſion, que fut fait le Prologue ſuivant, qui annonce des COMÉDIES DE SOCIÉTÉS.

L'on ne ſe fût pas amuſé à jouer des Parades il y a vingt-cinq ans & plus, ſi les Proverbes charmans de M. Carmontel euſſent été imprimés alors.

LES ADIEUX DE LA PARADE,

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA PARADE, L'AUTEUR.

LA PARADE.

AH çà, Monſieur l'Auteur, ah çà,
Vous ſçavez comme j'emme prête !...

L'AUTEUR, *interrompant.*

Madame la Parade, allons, laiſſez-moi là.

LA PARADE.

Queu petit impoli c'eſt-là !
Quoi ! c'eſt ainſi que l'on me traite,
Après m'avoir fait treize enfans, (1)
Que ſur notre Théâtre on a vu triomphans ?
Treize enfans !...

(1) L'on avoit joué une douzaine de Parades.

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

J'en veux faire à préſent à Thalie.

LA PARADE.

Vilain impur, où s'qu'eſt le ſel
De faire des enfans à la Reine Athalie?
A la mere de Jézabel?

L'AUTEUR.

Eh! non pas; je vous dis Thalie,
La Muſe qui préſide au comique ſenſé;
Je veux faire une Comédie.

LA PARADE.

Comment, Roſſignol d'Arcadie,
Tu voudrois me quitter?

L'AUTEUR.

Eh mais, j'y ſuis forcé.
Je vois de nos enfans qu'on n'a plus la folie....
Vous avez vu ſiffler, d'une façon polie,
Par le délicat Spectateur,
Notre Iſabelle Précepteur,
Dont l'indécence étoit exécrable & jolie.

LA PARADE.

Eh! comment voulois-tu que cette Piece prît?
Sarpédié! n'eſt-il pas notoire
Que ce jour-là l'Acteur eut trop peu de mémoire
Et le Spectateur, trop d'eſprit?

L'AUTEUR.

Comment, rien ne vous humilie !

LA PARADE.

Eh non ; le goût ſe perd.... Le Spectateur s'oublie.
Car, il ne ſe peut pas que nous intéreſſions
Par des Scènes plus indécentes ;
Que dans les détails, nous gliſſions
Des ordures plus élégantes ;
Et qu'à tous propos nous plaçions
Des choſes plus extravagantes ?...
Voyons : que veulent-ils enfin que nous faſſions,

L'AUTEUR, *d'un air d'humeur.*

Eh ! rien, Madame, rien !... Tout ce qui reſte à faire,
Lorſqu'on commence à déplaire,
C'eſt de ne reparoître plus.

LA PARADE, *en fureur.*

V'la donc, cruel Amant, voilà donc tes rebuts ?
V'la donc comme en ce jour tu traites la Parade ?
V'la donc le cas que tu fais des beaux Arts ?
Adieu, monſtre..... Je vais me mettre en embuſcade,
Et me proſtituer le long des Boulevards,

Elle ſort en pleurant.

SCENE II.

L'AUTEUR, *seul.*

Voyez la funeſte menace !...
Mais, pourſuivons mon projet Calotin ;
J'apperçois le bas du Parnaſſe ;
Cherchons-y cette Muſe, au regard libertin,
Qui, jadis, inſpira Bocace.
Mais, ne la vois-je pas ?... Non, ce maſque à la main
Me déſigne Thalie.

SCENE III.

LA FAUSSE DÉCENCE, *un petit maſque à la main.* L'AUTEUR.

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant.*

Eh ! non, ce n'eſt point elle ;
Mais, je vous arrête en chemin
Pour vous donner des conſeils pleins de zèle....
Je ſçais que vous quittez la Parade, & je vais....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ah ! Madame, pardon ; trouverez-vous mauvais

Si

Si j'oſe prendre la licence
De vous demander votre nom ?...
C'eſt que j'en meurs d'envie...

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant.*

Oh ! non ;
Je le dis, volontiers..... Mon nom eſt la Décence.
C'eſt moi, qui dans le monde établis les égards,
L'étiquette & la convenance ;
Qui d'une feinte Agnès compoſe les regards ;
Et qui lui fais ſa contenance ;
Je donne le bon ton ; je ſupprime l'aiſance ;
C'eſt moi qui fais donner dans les plus grands écarts,
Le beau ſexe, avec bienſéance.

L'AUTEUR, *à part.*

Eh ! je me la remets ! C'eſt la fauſſe Décence !

LA FAUSSE DÉCENCE.

Que dites-vous tout bas ?

L'AUTEUR.

Mais je dis que je pars.

LA FAUSSE DÉCENCE.

Eh ! pourquoi donc ?

L'AUTEUR.

C'eſt qu'il me ſemble,
Pour répondre à votre pourquoi,

Que jamais, la Décence & moi,
N'avons eu, n'aurons rien de commun enſemble.

LA FAUSSE DÉCENCE.

Tant pis, pour vous, Monſieur.... Quittez ce ton grivois;
L'on ne plaît plus, par la licence.
Il n'eſt point de plaiſirs, où n'eſt point la Décence,
Et l'on les trouve tous en obſervant ſes loix....
Par exemple, je ſçais une femme divine....
Elle a toujours deux Amans à la fois;
Je vous dis: toujours deux; & c'eſt, très-ſouvent trois;
Mais, c'eſt ſi décemment, ſi fort à la ſourdine,
Qu'elle les rend heureux, pendant qu'on l'imagine
Indéciſe encor dans ſon choix....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Cette femme, je la devine,
C'eſt vous-même.

LA FAUSSE DÉCENCE, *ſe récriant.*

Moi! moi!

L'AUTEUR.

Je le parierois; mais,
Je n'abuſerai point de cette confidence

Échappée à votre imprudence :
Et je vous quitte pour jamais.

LA FAUSSE DÉCENCE, *le retenant.*

Mais arrêtez : je viens aider à vos projets.
Vous gagnez mon estime ; en quittant la Parade ;
Essayez de traiter quelqu'honnêtes sujets ;
Allons, voyons, mon camarade ;
Pour vous la Comédie aura quelques attraits.
Lisez ; j'apporte ici quelques titres exprès.

Elle lui remet un papier.

L'AUTEUR, *lisant.*

La Princesse de Cleves ; Pamela, la Belle Magueronne ; Grandisson, Clarisse.

Il lui rend son papier.

Non, je ne donne pas dans pareille embuscade ;
Car, Madame, il est bon de vous dire, en passant,
Que si j'ai quitté la Parade,
C'est, pour être moins indécent ;
Mais je ne veux pas être fade.

LA FAUSSE DÉCENCE, *d'un air auguste.*

Vous ne méritez pas que l'on vous persuade.

L'AUTEUR.

Si vous me proposez de traiter Tanzaï,

Peut-être bien....

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant avec un cri & une grimace.*

Ah fi! je l'ai toujours haï.

L'AUTEUR.

J'en suis fâché pour vous; car ce conte folâtre
Offre à la Comédie, & d'excellens portraits,
Et des caractères très-vrais.

LA FAUSSE DÉCENCE, *d'un air ironique.*

Fort bien! à votre place aussi, je risquerais
De faire un jour, en plein Théâtre,
Parler les *Bijoux indiscrets*.

L'AUTEUR.

Pourquoi non? je ne vois pas, moi, que l'on raisonne,
Dans le monde, beaucoup mieux qu'eux.

LA FAUSSE DÉCENCE.

Fi! l'horreur! je vous abandonne.
Cet homme est-il affreux!

L'AUTEUR, *la retenant.*

Qu'un moment, à mon tour, ici je vous arrête,
Pour ne nous revoir de nos jours;
Déesse, qui n'avez que le dehors honnête....
Écoutez mes avis, ils sont bons, & sont courts:
Réglez vos actions, plutôt que vos discours;

Et ne vous faites point toujours
Des chimères pour les combattre.
Souvenez-vous, qu'au tems du joyeux Henri Quatre,
La Gravelure dominoit,
L'on disoit, tout à trac, le mot, comme il venoit.
L'on ne connoissoit point, dans notre ancien langage,
Cette *Décence*, triste & pédante, & sauvage,
Que le défaut de mœurs, en ce siécle perdu,
Met en place de la vertu;
Mais aussi, dans cet heureux âge,
En revanche, on voyoit plus d'une femme sage;
Au lieu que, de nos jours....

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant d'un air de mépris.*

Arrête. A cet outrage
Tant, & tant de fois rebattu,
Je ne puis tenir davantage...
Tu ne vaux pas l'honneur de te voir combattu.

Elle sort avec indignation.

SCENE IV.

L'AUTEUR, *seul.*

JE ne voudrois que cette femme seule
Pour ennuyer une Cité.
Quand verrai-je bannir de la Société
Cette respectable Bégueule,
Qui sçait du François même éteindre la gaieté ?

SCENE V.

LA FONTAINE, L'AUTEUR.

LA FONTAINE, *il est habillé comme les personnages à manteau de Moliere. Et sur son manteau, l'on voit des volans de satin jaune, ou orangé, où sont écrits, en lettres noires, les titres de plusieurs de ses contes.*

AH ! Serviteur, mon Patriote.

L'AUTEUR.

Excusez-moi, Monsieur, je ne vous remets plus.
A votre perruque à calotte,
Je vous prendrois pour Gorgibus.

LA FONTAINE.

Eh quoi ! la choſe encor peut-elle être incertaine ?
Sur mon manteau, j'ai fait attacher mon blaſon ;
Montrant ſes volans.
Regardez... mais, je ſuis (pour vous tirer de peine,)
Le bon homme Jean Lafontaine.

L'AUTEUR.

Eh ! vraiment, oui ! c'eſt vous ! eh vous avez raiſon !
Examinant & liſant ſur les volans de ſon habit
Joconde, les Lunettes, le Tableau, Niaiſe, l'Hermite, le Berceau.

LA FONTAINE.

Je viens vous engager à mettre ſur la ſcène
Un de mes Contes.... là, choiſiſſez le meilleur
Il lui montre tous ſes volans.

L'AUTEUR.

Je le veux bien ; mais tout ce qui me gêne,
C'eſt qu'ils vont dire encor que je ſuis trop obſcène.

LA FONTAINE.

Eh ! quand on le diroit, voyez le grand malheur !
A-t-on jamais ſur cela rien à craindre ?

Quand on le dit, ce n'eſt pas pour s'en plaindre ;
Choiſiſſez, n'ayez point de peur.

L'AUTEUR.

Sur mon ton libre, ils m'ont tant fait la guerre....

LA FONTAINE.

Bon ! bon ! (*bas & à part.*) embarraſſons-le ;
& j'en ſçais un moyen.

Haut, & d'un ton malin & de perſifflage.

La femme du compere Pierre,

Lui déſignant un de ſes volans.

Tenez, c'eſt un ſujet, qu'on peut mettre très-bien
Sous les yeux de votre Parterre.
Rendez-le tel qu'il eſt ; & qu'il n'y manque rien.
L'on vous demande ici des Pieces de Spectacle ;
Ce Conte, en action, en doit préſenter un,
Qu'on ne doit pas trouver commun.

L'AUTEUR.

Oui da ! mais, j'y vois quelqu'obſtacle.

LA FONTAINE, *ſe retenant de rire.*

Ma foi, moi, je n'en trouve aucun.
Encor un coup, voyez que de jeu !... de ſpectacle
Ce ſujet-là vous donne !... Eh ! quel moment !
Si vous pouvez le rendre décemment ;....
Et l'on peut s'en tirer.

L'AUTEUR.

Je vous crois un Oracle ;
Mais, sur ce point je suis d'un autre sentiment.
Appercevant la Fontaine, qui éclate de rire.
Quoi ? vous me persiflez !... Je suis bien sot, vraiment.

LA FONTAINE, *riant encore.*

Eh bien cherchez un autre Conte
Qui n'aille point au criminel.
Trouveriez-vous mieux votre compte
Dans la *Chose impossible*, ou l'*Anneau d'Hans-Carvel* ?

L'AUTEUR.

Tout aussi peu.

LA FONTAINE.

Prenez : à *Femme avare*, *Galant Escroc*.

L'AUTEUR.

L'aventure est bizarre...
J'en ai le plan tout fait ;... mais il est bien gaillard.

LA FONTAINE.

Tant mieux ! mais, mettez beaucoup d'art
A farder les détails ; à bien voiler l'ordure.
Appercevant la Gravelure.
Eh ! par bonheur, ici le hasard nous procure
Cette Muse Gauloise, & dont l'esprit naïf,

L'air ſans apprêt, le crayon expreſſif,
Me fit dans mes écrits égaler la nature;
C'eſt la gentille GRAVELURE.

SCENE VI & *derniere.*

LA GRAVELURE, LA FONTAINE, L'AUTEUR.

LA GRAVELURE, *voilée d'une gaze très-fine.*

Oui, c'eſt moi qui gaiement viens vous offrir mes ſoins;
Mon but eſt de vous ſatisfaire.
Je ſçais tous vos projets, j'entre dans vos beſoins;
Mais, c'eſt à la charge au moins,
Que quand j'aurai de vous affaire,
Vous entrerez auſſi dans ce qui peut me plaire.

LA FONTAINE.

La choſe eſt juſte de tous points.
Madame, à nos efforts que les vôtres ſoient joints;
C'eſt le *Galant Eſcroc*, qu'il met en Comédie.

L'AUTEUR, *vivement.*

Qu'on me paſſe des libertés.

LA FONTAINE.

Il le faut; il veut faire une Piece.... hardie.

L'AUTEUR.

Brûlante.

LA FONTAINE.

Pleine de gaîté.

L'AUTEUR.

De traits vifs,

LA FONTAINE.

De naïvetés.

L'AUTEUR.

D'horreurs charmantes....

LA GRAVELURE, *l'interrompant.*

Arrêtez.

Ce ſiécle, dans les mots, veut de la modeſtie;
Sur tout le reſte il vous abſout.
Les équivoques, les ordures
Sont, à préſent, de mauvais goût.
Voyez ce voile, il faut en couvrir tout....
Mais, vous viendrez très-aiſément à bout
De plaire au ſexe, même en faiſant des peintures.
Et, j'oſe dire les moins pures;
Sauvez le mot, vous ſauvez tout.

LA FONTAINE, *en riant.*

C'eſt à moi que cela vint d'abord dans la tête.
Je tentai le premier, pour ſurprendre les ſens,
De mettre un coloris honnête
A des Tableaux fort indécens.

LA GRAVELURE.

Oui, tout dépend de la tournure.

L'AUTEUR, *éclatant de rire.*

Ma foi, le monde en avançant,
De plus en plus devient plaisant ;
Comment ! même la Gravelure
Se refuse au terme indécent ?

LA FONTAINE, *à l'Auteur.*

Mon fils, vous aimez trop l'ordure ;
Cela vous soit dit en passant.
Ne soyez pas, mais paroissez plus sage.

LA GRAVELURE, *reprenant vivement.*

Oui ; pourquoi donner le brûlot ?
Mon dieu, je gagne davantage
A présenter toujours l'image ;
Et laisser deviner le mot.

LA FONTAINE.

Ne soyez point incorrigible.

L'AUTEUR, *hésitant.*

Oui ; je crois la chose possible.

LA GRAVELURE.

Je vais par un exemple ici,
Vous la rendre encor plus sensible.
En vous chantant les couplets que voici.
Elle tire une Chanson de sa poche.

LA FONTAINE & L'AUTEUR, *enſemble.*

Quoi! c'eſt une Chanſon?...

LA GRAVELURE, *l'interrompant.*

Oui, c'eſt un Vaudeville
Dont le fond trop gaillard s'adoucit par le ſtyle...
Par-là vous jugerez à quel degré, combien,
Juſqu'où l'on peut porter, (& ſans découvrir rien,)
La tranſparence de mes voiles.
Écoutez; c'eſt un entretien
Entre un Berger, nommé Julien,
Et la Bergere Quatre Étoiles.
Dont je vous dirois bien à l'oreille le nom.

LA FONTAINE.

En ce cas dites-le nous donc.

LA GRAVELURE.

C'eſt la fauſſe Décence.

L'AUTEUR.

Bon!
Quoi! ce ſeroit cette fauſſe Décence,
Dont, un ſeul inſtant, la préſence
M'a donné pour un an d'ennui?

LA GRAVELURE.

Eh oui, c'eſt elle-même, eh oui!
Oui, c'eſt ſur elle..... & c'eſt une avanture

Qu'elle eut le mois dernier ; & que la Gravelure,
Que moi-même, j'ai miſe en couplets aujourd'hui.
Or écoutez,
Et profitez.

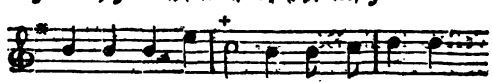
Vaudeville.... c'eſt un Vaudeville, où l'on parle en chantant, & que l'on chante en parlant, & qu'il faut jouer.

En parlant.

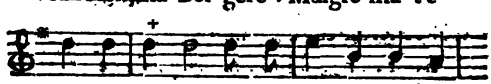
Écoutez-moi Julien, écoutez-moi.

Vous ne ſçavez point ai- mer ;

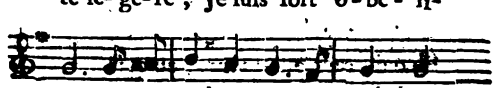
Julien, Je veux vous former..., Je le



veux bien, ma Ber-gere : Malgré ma tê-



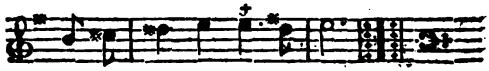
te lé- ge-re, Je ſuis fort o-bé- iſ-



ſant, Lorſque l'on me laiſ- ſe fai - re

(En parlant ,)

Mais arrêtez donc , arrêtez donc.



Mais cela n'eſt pas dé- cent.

2,

En vous rangeant ſous ma loi ,
Je veux qu'on ait , avec moi ,
Du reſpect, & point d'audace.
Moi ! le reſpect m'embarraſſe ,
Dit Julien en l'embraſſant ;
J'aime , je le dis , j'embraſſe.

En parlant.

Eh mais , attendez donc , attendez donc.

Mais cela n'eſt pas décent.

3.

Julien n'attaquoit pas mal ;
Et , d'un combat inégal ,
La Bergere enfin ſe laſſe ;
Elle ſe rend avec grace ;
Le regarde en rougiſſant ;
Et dit encor à voix baſſe :
Mais cela n'eſt pas décent.

4.e *& dernier Couplet.*

Après avoir à ſes loix

Manqué de reſpect deux fois,
Il n'en dit pas davantage ;
La Bergere l'encourage,
Et lui dit, en l'agaçant :
Votre ſilence m'outrage ;
Mais cela n'eſt pas décent.

L'AUTEUR.

Quoi ! Madame la Gravelure,
En conſcience ! Quoi ! c'eſt-là
Ce que vous appellez tournure ?
Oh ! je me rends ; oh ! me voilà
Prêt à traiter dans ce goût-là,
Ce Conte qu'offre ici le divin la Fontaine.

LA GRAVELURE, *emmenant la Fontaine.*

Allons donc arranger cela.

L'AUTEUR, *aux Spectateurs.*

Vous, de grace, qu'il vous ſouvienne,
Meſſieurs, que s'il m'échappe ici quelques gros traits,
C'eſt que, de la Parade, à peine,
Je ſuis encor ſorti ; j'en ſuis encor tout frais.

Fin du Prologue.

LE GALANT ESCROC,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

Monſieur GASPARIN, *Financier.*
Madame GASPARIN, *Tante de Sophie.*
SOPHIE, *Niéce de Madame Gaſparin, Amoureuſe du Chevalier.*
Le CHEVALIER, *Amoureux de Sophie.*
Le Comte de GULPHAR, *parent du Chevalier.*

La Scène eſt dans un Sallon commun aux appartemens de Monſieur & Madame Gaſparin.

LE GALANT ESCROC, COMÉDIE,

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, *ſeul, tenant une lettre qu'il lit tout bas, & paroiſſant parler à cette lettre.*

EH mais, ma chere Madame Gaſparin, vous écrivez très-bien.... vous me donnez-là un rendez-vous en bonne forme, cela eſt très-bon.... Il y a long-tems que j'ai envie de vous avoir; & votre lettre eſt ſatisfaiſante à cet égard... votre ſtyle eſt fort tendre.... oh très-tendre! mais vous le faites payer cher. Comment diable! il faut que je vous trouve deux cens louis, que vous dites que vous avez perdus au jeu! je vous aime.... bien.... d'accord;... mais je ne ſuis pas ſi tendre, moi. Deux cens louis! à qui les emprunter?....

Parbleu, ma chere Dame, vous me traitez comme un Financier, & je ne ſuis qu'un homme de qualité. Deux cens louis!... voilà donc où tendoient toutes les agaceries (indécentes, j'oſe dire) que vous me faites depuis un mois?... vous aviez votre but. Je croyois tout platement, moi, que vous en vouliez à mon cœur, ou à ma perſonne..... & point du tout, c'eſt à ma bourſe que vous en voulez... oh! cela me fait naître de violens ſoupçons... *En s'adreſſant à la lettre.* Ah ça, Madame Gaſparin, répondez-moi: avez-vous véritablement perdu cet argent-là au jeu?... je n'en crois rien, moi; d'autant plus que vous me demandez le ſecret ſur cette perte avec tant d'affectation, que je parierois ma tête qu'elle n'eſt pas réelle. Ah! voici le Chevalier qui pourra m'en éclaircir.

SCENE II.

Le COMTE, le CHEVALIER.

Le Comte.

AH! bonjour, mon petit Chevalier.

Le Chevalier.

Salut au Comte de Gulphar.

Le Comte.

Quand on veut te voir, mon petit parent, il

faut venir te chercher chez Monsieur Gasparin. Mais dis-moi, il y a cinq jours que je suis à la campagne, as-tu entendu parler d'une perte de deux cens louis, que la Gasparin a faite au jeu, depuis trois ou quatre jours ?

Le CHEVALIER, *vivement.*

Non, Monsieur, & rien n'est si faux que cette prétendue perte au jeu ; c'est un ridicule qu'on veut lui donner ; voilà comme on est dans le monde ; on ne finit point de faire des histoires sur les jolies femmes de Finance.

Le COMTE.

Es-tu bien sûr que ce soit si fort une conte bleu ?

Le CHEVALIER, *plus vivement.*

Oh sûr, & très-sûr. Vous sçavez qu'amoureux, comme je le suis de sa niéce, je ne quitte plus Madame Gasparin ; mais notamment, depuis dix jours je n'ai pas manqué de souper tous les soirs dans ses sociétés avec elle.... Et je vous dirai même une circonstance, indifférente aux autres, mais assommante pour quelqu'un qui aime ; c'est que, depuis six jours j'ai eu constamment le malheur de faire la partie de Madame Gasparin, au lieu de faire celle de sa niéce.

Le Comte, *avec finesse & en ſouriant.*

Rien n'eſt mieux prouvé; c'eſt une fauſſeté.

Le Chevalier.

Oh oui; c'eſt une fauſſeté.

Le Comte.

Oui, oui, je vois cela; mais parlons d'autre choſe: eh bien, mon cher enfant, comment vont tes amours?

Le Chevalier, *avec chaleur.*

Oh! Monſieur, je ſuis plus amoureux que jamais de la charmante Sophie; vous connoiſſez ſa beauté; eh bien, les qualités de ſon cœur ſont encore au-deſſus; de la Philoſophie dans la tête.... C'eſt l'ame la plus ſenſible, la plus belle, la plus ferme & la plus tendre.... Oh! oui, Monſieur, c'eſt bien véritablement de Sophie, qu'on peut dire qu'elle réunit les vertus d'un galant homme, aux graces & aux attraits de ſon ſexe.

Le Comte, *riant.*

Ah, ah, ah! on voit bien, mon petit Chevalier, que tu ne fais que d'entrer dans le monde; quel Phœbus! tiens, mon ami, réduiſons cela au ſimple; dis-moi naturellement, l'as-tu? dis-moi, l'as-tu?

Le CHEVALIER.

La queſtion eſt ſinguliere ! non Monſieur, aſſurément Sophie eſt bien éloignée.....

Le COMTE, *l'interrompant.*

Tu ne veux rien dire ! tu as des mœurs encore ? cela ſe paſſera. Mais tu l'as ; je vois cela, tu l'as.

Le CHEVALIER, *avec vivacité.*

Ah ! Monſieur, que tout à l'heure je ſois....

Le COMTE, *l'interrompant.*

La, la, la, la ; arrête donc, qui diable te demande des parjures ?

Le CHEVALIER, *d'un air ſérieux & noble.*

Eh bien, Monſieur, je vous dirai ſans faire de ſermens, mais très-ſérieuſement, que je ne l'ai pas ; mais que ſi je l'avois, je me croirois un coquin....

Le COMTE, *l'interrompant.*

De le dire ?

Le CHEVALIER.

Oui de le dire.

Le COMTE.

Bon, bon ! que tu es neuf ! mon pauvre garçon ! actuellement cela ſe dit, comme cela ſe

fait ; on ne met pas plus de myſtère à l'un qu'à l'autre.

Le CHEVALIER.

Oh pour moi, je ſuis aſſez heureux pour ne pas connoître encore cette dépravation-là.

Le COMTE.

Dépravation ! quel terme ! mais va donc dans le monde, tu n'as nul uſage.

Le CHEVALIER.

Oh ! s'il faut être vicieux pour....

Le COMTE, *l'interrompant.*

Oh ! trêve de morale, mon cher ami, l'on a tant vu de cela.

Le CHEVALIER.

Eh bien oui, Monſieur, laiſſons cela ; revenons à mon mariage avec Sophie : Monſieur Gaſparin ne demande pas mieux, mais ſa femme n'eſt point de cet avis ; &, parce que je ne ſuis point riche, l'intérêt s'oppoſe à la plus belle union.

Le COMTE.

Tu perſiſtes donc toujours à vouloir te marier?

Le CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah ! Monſieur, tout mon bonheur....

Le COMTE, *l'interrompant.*

A la fin, tu me ferois croire que tu n'es pas encore

encore arrangé avec cette petite fille, quoi! réellement tu n'es pas arrangé? tu ne l'es pas? je m'y perds.

Le CHEVALIER, *fièrement; & d'un air preſque menaçant.*

Tenez, Monſieur le Comte, faites ſur moi tant de plaiſanteries que vous voudrez, mais reſpectez, je vous le demande en grace....

Le COMTE.

Oh! tu es amoureux comme un Roman; allons, cela mérite punition; il faut que je te marie pour faire finir tes petites manieres.

Le CHEVALIER.

Eh! parlons ſérieuſement, de grace.

Le COMTE.

Eh bien, oui, très-ſérieuſement. Je veux faire réuſſir ce mariage; il n'y a que le caractère intéreſſé, *(en riant,)* & très-intéreſſé de Madame Gaſparin qui nous traverſe; mais il faudra que nous en venions à bout.

Le CHEVALIER, *vivement.*

Ah! Monſieur, je vous devrai la vie. Vous ſçavez que Sophie & moi nous avons été élevés enſemble; & qu'elle m'étoit deſtinée, avant que ſes parens euſſent perdu tous leurs biens; qu'un de ſes oncles a laiſſé par teſtament à

Sophie deux cens mille écus, à condition qu'elle se marieroit du consentement de Madame Gasparin, qui ne me trouve pas, moi, un parti assez riche pour sa niéce.

Le COMTE, *qui a rêvé pendant tout le couplet précédent, sort de sa rêverie par un éclat de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah!

Le CHEVALIER.

De quoi riez-vous donc? vous me désespérez,

Le COMTE.

Point du tout, point du tout; je ris de l'idée qui vient de me venir pour toi, comme pour moi.... Chevalier, ton mariage est fait.

Le CHEVALIER.

Comment? expliquez-vous?

Le COMTE.

Il est fait, te dis-je; il ne sçauroit manquer; mais je ne puis te dire comment je m'y prendrai.... J'entends Gasparin, laisse-moi entamer l'affaire avec lui; & retrouve-toi ici sur le soir.

Le Chevalier sort.

SCENE III.

Le COMTE, *seul.*

Ma foi, je crois mon idée heureuse. Elle établira mon petit Chevalier, en jouant un tour excellent à la charmante Gaſparin, que j'aurai moyennant cela. Et, par-là, d'ailleurs, je me vengerai de ce petit Publicain, qui, à force d'argent, vient de m'enlever *la petite Souris* de l'Opéra. En vérité, ſi ces gens de Finance continuent, l'on ne pourra bientôt plus avoir de filles; & c'eſt auſſi là la cauſe qui l'empêche de donner de l'argent à ſa femme; & ce qui fait que ſa femme m'en demande... mais, le voici juſtement.

SCENE IV.

Le COMTE, GASPARIN.

Le COMTE.

Quoi! vous ſortez déja, mon cher Gaſparin?

GASPARIN, *tirant ſa montre.*

Oui, Monſieur le Comte; quoiqu'il ne ſoit guères que trois heures, je vais à ma petite

maiſon y faire arranger une maniere de petite alcove galante : vous ſoupez avec nous ?

LE COMTE.

Je compte là-deſſus, mais je ſuis heureux de ne vous avoir pas manqué, car j'ai une confidence, & un emprunt à vous faire, mon cher Gaſparin.

GASPARIN.

Voyons, Monſieur le Comte, ce que c'eſt.

LE COMTE, *héſitant un peu.*

C'eſt.... c'eſt...., c'eſt une honnête femme ; une Citoyenne fort belle, aſſez jeune, qui a même quelqu'eſprit, & dont j'ai envie depuis longtems. Or voici le fait ; je puis l'avoir, ſi je veux, mon ami, pour deux cens louis : cela n'eſt pas plus fin que cela.

GASPARIN.

Allons donc, & vous appellez cela une honnête femme ?

LE COMTE,

Eh mais il le faut bien, ſon mari a quatre-vingt mille livres de rente, vois ſi ce n'eſt pas là une honnête femme ?

GASPARIN.

Eſt-il poſſible ?

LE COMTE.

Oh si possible, que si vous vouliez, mon cher Gasparin, me prêter les deux cens louis....

GASPARIN.

Eh mais, Monsieur le Comte....

LE COMTE, *avec un peu de hauteur.*

Quoi! mais?... quoi donc?

GASPARIN.

Eh non, je suis tout prêt à vous les donner, mais c'est que je me fais une conscience de prêter de l'argent pour cela; vous vous en repentiriez, & vous me reprocheriez.... Quel diable! une femme comme celle-là ne vaut pas deux cens louis.

LE COMTE.

Oh je conviens de cela, elle ne les vaut pas.

GASPARIN.

Elle a beau être la femme d'un homme riche, c'est une créature que cela.

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah! si je vous la nommois, vous ne m'en parleriez pas comme cela, mon cher.

GASPARIN.

Eh dites-moi son nom, que je voie si je la connois?

LE COMTE.

Je ne le puis, en conscience.

GASPARIN.

Voilà un beau scrupule ! une femme comme celle-là mérite-t-elle des ménagemens ?

LE COMTE.

Non, ce n'est pas une femme de qualité, ce n'est point une femme qui ait un nom ; mais c'est qu'il vous est connu.

GASPARIN.

Eh bien par conséquent....

LE COMTE, *l'interrompant avec une sorte d'impatience.*

Par conséquent vous ne le sçaurez pas ; allons au fait, mon cher Gasparin : voulez-vous me prêter ces deux cens louis, ou me laisserez-vous aller à l'usurier ?... déja... c'est que la tête me tourne de cette aventure-là.... & je suis déterminé....

GASPARIN, *lui donnant l'argent.*

Ah, parbleu, plutôt que de vous laisser aller à l'usurier, tenez, voilà les deux cens louis que je viens de recevoir d'une répartition, & que j'avois mis dans ma bourse de jeu.

LE COMTE, *prenant l'argent.*

Mille graces très-humbles.

GASPARIN.

Tenez, j'ai pourtant du regret.

LE COMTE.

Console-toi, mon ami, je tâcherai de l'avoir pour rien ; avec une pareille espece, on peut bien marchander, n'est-ce pas ?

GASPARIN.

Sûrement. Parbleu tâchez de l'avoir pour rien, cela en sera mille fois plus plaisant. Ah ça, je vous laisse.

LE COMTE, *le retenant.*

A propos : j'oubliois. Eh mon ami, terminons le mariage de Sophie & du Chevalier, finissons cela ; unissons ces petites bonnes gens, qui en meurent d'envie.

GASPARIN.

La peste ! je le crois bien que le Chevalier voudroit déja avoir épousé Sophie ! indépendamment de deux cent mille écus, dont sa tante a la disposition, & qu'elle pourra fort bien être notre héritiere à l'un & à l'autre ; c'est que Sophie est une fille adorable.... Ils disent tous qu'elle a de l'esprit comme les Anges.... & d'ailleurs, c'est que c'est le meilleur cœur.... c'est tout plein de sentiment.... &, le sentiment est

leur cheval de bataille, aujourd'hui, comme vous ſçavez!.... mais ce mariage dépend entiérement de Madame Gaſparin.... Vous avez du crédit ſur ſon eſprit, tâchez de la déterminer, je vous ſeconderai; ah çà, vous permettez...

Il s'en va.

Le COMTE, *parlant du côté par lequel Gaſparin eſt ſorti.*

Je ſçaurai bien l'amener-là ſans vous, mon pauvre ami, actuellement que j'ai votre argent.

SCENE V.

Le COMTE, *ſeul.*

CELA eſt divin! ſublime! ce cher mari qui me prête de l'argent pour payer ſa femme, cela eſt unique! & puis, cette petite femme va peut-être jouer le ſentiment avec moi, comme vient de dire ſon mari; je vais avoir de ſa part, une ſcène de la premiere tendreſſe, & de la derniere fauſſeté... Je vais bien m'en donner la comédie: il eſt sûr d'abord, que je puis pouſſer la plaiſanterie auſſi loin qu'il me plaira. Le bon Gaſparin eſt un peu imbécile.... C'eſt un de ces Financiers épais, tels qu'ils étoient autrefois; cela ne voit, & cela n'entend que le ſon des écus. Mais voici la divine Gaſparin.

SCENE VI.

Le COMTE, Madame GASPARIN.

Madame GASPARIN, *d'un air de retenue.*

ENFIN, Monsieur le Comte, vous voilà!... je vous attendois avec la plus grande impatience.

Le COMTE.

Et moi, Reine, j'arrive exprès de la campagne, pour voler à vos ordres, & vous apporter ces deux cens louis.... *Tirant la bourse que vient de lui donner Gasparin.*

Madame GASPARIN, *l'interrompant.*

Laissons cela, Monsieur, j'aurois trop à rougir...

Le COMTE, *l'interrompant.*

Rougir! eh, de quoi donc, Madame? Seroit-ce de la passion que vous m'avez inspirée? votre lettre m'avoit donné lieu de penser qu'elle vous avoit touchée.

Madame GASPARIN, *affectant l'air embarrassé.*

Quand je vous l'ai écrite, j'avois la tête perdue, par les revers que je venois d'essuyer au jeu; &, par le peu de ressources que je me voyois pour m'en relever.... L'estime singulière

que j'ai toujours faite de vos ſentimens, m'avoit d'abord fait imaginer de m'adreſſer à vous...

Le Comte, *l'interrompant.*

Eh bien, Madame, c'eſt le parti le plus ſage que vous ayez pu prendre.

Madame Gasparin, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, Monſieur. La réflexion m'a fait ſentir combien il étoit dangereux pour moi de vous avoir obligation.

Le Comte.

Dangereux pour vous! mais en quoi donc, s'il vous plaît? n'eſt-il pas tout naturel de s'adreſſer à une perſonne dont on eſt ſûr d'être aimé?... Car, je ne crois pas que vous puiſſiez douter de mon amour... En vérité, je raffole de vous.

Madame Gasparin.

Eh! c'eſt préciſément tout cela qui m'effraie, & qui me détermine à me défaire plutôt d'une partie de mes diamans. Et c'étoit pour vous le dire que je vous attendois.

Le Comte, *feignant d'être fâché.*

Allons, Madame, vous ne m'aimez point; cela eſt clair. Je me ſuis abuſé; votre billet a cauſé mon erreur; j'avois cru y reconnoître l'amour, ſous le voile de la confiance; mais, je le

vois, je ne ſuis qu'un viſionnaire. Non, vous ne m'aimez pas ; vous ne m'aimerez jamais.... je ſuis bien malheureux !

Madame GASPARIN, *tendrement & baiſſant les yeux.*

Ou bien injuſte !

Le COMTE, *avec un feint tranſport, & d'un ton léger.*

Ah! vous me rendez la vie !.... mais promettez-moi donc d'abandonner le cruel deſſein que vous aviez de vous défaire de vos diamans ; j'ai ici de quoi vous ſauver ce déſagrément. Promettez-le moi ; je l'exige de vous ; je dis plus ; je le veux abſolument.

Madame GASPARIN, *d'un ton de molleſſe.*

Mais, de grace, Monſieur le Comte, n'exigez pas ce ſacrifice-là de moi, je vous en prie. Tenez, je ſens que ma délicateſſe ſeroit bleſſée...

Le COMTE, *l'interrompant vivement & légerement.*

Vous parlez de délicateſſe? mais ſçavez-vous que vous offenſez prodigieuſement la mienne, quand vous balancez ? mais, ſi j'étois auſſi vétilleux, que vous l'êtes ſur le ſentiment, ſçavez-vous bien que vous me feriez imaginer que vous

penſez que le plaiſir que je vous fais me coûte quelque choſe? .... & en honneur, cela ne me côûte rien; mais rien; d'honneur rien.

Madame GASPARIN.

Ah, Comte! plus vous mettez de nobleſſe dans vos procédés, & plus vous excitez ma reconnoiſſance.....

Le COMTE, *l'interrompant.*

De la reconnoiſſance? ah! je vous ſupplie, bannifſons cette expreſſion. Je vous aime à la fureur, j'oſe me flatter que je ne vous ſuis pas indifférent; cette vérité une fois établie, tout eſt dit; la reconnoiſſance, la délicateſſe, n'ont plus que faire-là. C'eſt de l'amour dont il s'agit, du véritable amour; de celui qui rend tout commun, juſqu'à la fortune, entre gens qui en ſont atteints & convaincus.

Madame GASPARIN, *tendrement.*

J'aurois mieux fait de ne vous point voir, comme d'abord j'en avois eu l'idée, car vous me perſuadez tout ce que vous voulez.

Le COMTE, *très-légerement.*

Voilà aſſurément une belle idée que vous aviez-là! je devrois vous en quereller. *(Il lui baiſe la main.)* Mais, je n'aime point les querelles; vous êtes bien heureuſe que je ne

donne pas dans toutes ces miseres d'Amans-là.

Madame GASPARIN, *gracieusement.*

Oh ! vous avez bien raison ; il vaut cent fois mieux vivre en paix.

SCENE VII.

SOPHIE, le CHEVALIER, Madame GASPARIN, le COMTE.

Le COMTE, *appercevant Sophie & le Chevalier, continue tout de suite. A part.*

VOILA des témoins, profitons de l'occasion. *(Haut à Madame Gasparin & lui donnant la bourse.)* Tenez, Madame, voilà deux cent louis, que vous aurez la bonté de remettre à Monsieur votre mari.

Madame GASPARIN, *à part, pendant que le Comte salue Sophie.*

Il a donné adroitement le change à ma niéce, & au Chevalier qui nous ont surpris. *(Haut & tendrement.)* Monsieur le Comte, ne vous faut-il pas de cela une petite reconnoissance?

Le COMTE.

Comme vous voudrez, Madame.

Madame GASPARIN.

Paſſons donc dans mon cabinet; je ſerai bien-aiſe que ce ſoit une affaire finie.

Le COMTE, *à Sophie & au Chevalier.*

Je vous ſuis, Madame. *(à Sophie & au Chevalier,)* Soyez tranquilles, mes enfans, je m'en vais travailler pour vous.

Il ſort avec Madame Gaſparin.

SCENE VIII.

Le CHEVALIER, SOPHIE.

SOPHIE, *avec empreſſement.*

Eh bien, Chevalier, vous n'avez pas eu le tems de me dire tantôt, quel expédient le Comte avoit trouvé pour faire conſentir ma tante à notre mariage?

Le CHEVALIER.

Tout ce qu'il m'a dit, ma chere Sophie, c'eſt que cet expédient étoit immanquable; mais il ne m'a pas dit ce que c'étoit. Ah, Sophie! pourquoi, en attendant ce conſentement, ne pas aſſurer votre ſort par un hymen ſecret?

SOPHIE, *d'un ton ferme & tendre.*

Non, Chevalier, je ne m'y prêterai jamais; il y va de votre intérêt.

LE CHEVALIER, *reprenant vivement.*

Ah ! c'eſt le vôtre que j'enviſage uniquement.

SOPHIE.

Le mien ne m'eſt rien.... Je ne ſuis plus un parti qui vous convienne, ſi ma tante ne fait point notre mariage ; tous les biens que je puis vous apporter, ne peuvent venir que d'elle & de ſon conſentement à notre mariage : enfin j'attends tout d'elle ; & ce n'eſt que pour vous que je l'attends.

LE CHEVALIER.

Eh ! que me font vos biens, pourvu que je ſois aſſuré de vous avoir pour femme ! eh quoi ! ne dois-je pas appréhender ?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Pourquoi ces craintes, Chevalier ? elles ſont faites pour m'offenſer, quand j'ai tout employé pour les bannir.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah ! vous me rappellez les plus doux momens de ma vie ! mais, généreuſe & divine Sophie, plus vous avez fait pour moi, & plus je ſens la néceſſité d'aſſurer votre ſort.

SOPHIE, *d'un ton décidé.*

Mon ſort eſt aſſuré, puiſque je vous en ai rendu l'arbitre abſolu. Je n'ai à cet égard ni doute

ni crainte. Plus je vous ai donné de droits sur moi, plus je suis certaine d'en avoir acquis sur votre cœur & sur votre probité.

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Ah! sans doute. Et, ce sont ces mêmes droits qui réclament pour vous, au fond de mon cœur; & qui me font désirer avec passion, d'être honoré du nom de votre époux.

SOPHIE, *avec force.*

Je vous épouserai, Chevalier, & ce ne sera point en secret; je vous le prédis: ma tante se rendra lorsqu'elle verra que rien ne peut ébranler ma constance & ma fermeté... Je compte sur les mêmes vertus de votre part.... *tendrement.* Eh! vous les avez!... non, mon cher Chevalier, vous ne pouvez vivre sans moi; je connois votre cœur.... Eh! ne l'éprouvai-je pas par le mien?... Sophie pourroit-elle vivre sans vous!

LE CHEVALIER, *de l'air le plus passionné.*

Ah! que vous lisez bien dans mon ame!... je vous adore, Sophie; oui, je vous adore. Mais que vous savez bien ainsi et aussi! ce n'est pas seulement dans vos discours que je découvre votre tendresse pour moi... un geste, un soupir, un regard;... avec vous mon ame jouit toujours.

SOPHIE, *d'un ton ferme.*

Eh bien, goûtons donc notre bonheur préſent, & attendons avec fermeté, un avenir encore plus heureux.

LE CHEVALIER, *impétueuſement.*

Non, Sophie, non. Il manque à préſent à mon bonheur les liens d'un hymen ſecret. Je voudrois qu'il y eût des chaînes plus fortes que celles du mariage pour m'unir encore plus étroitement avec vous... Et d'ailleurs, Sophie, voulez-vous que je vous laiſſe expoſée à la malignité des hommes? Du moins, ſi notre intelligence ſe découvroit, cet hymen ſecret vous mettroit autant qu'il auroit été en moi, à l'abri des propos d'un public pervers.

SOPHIE, *avec dignité.*

Eh, que m'importe le jugement du reſte des hommes! *(de l'air le plus paſſionné.)* Tu es tout pour moi; tu es ſeul pour moi dans l'univers; le reſte de la terre ne m'eſt rien... l'amour l'a anéanti pour nous.

LE CHEVALIER, *avec tranſport.*

Quelle ame! quelle force! quelle dignité! quelle vérité dans le caractère! ah! vous me pénétrez d'amour & d'admiration!

SOPHIE, *très-tendrement & très-vivement.*

Avant que d'être sûre de ton cœur.... (car je t'ai aimé la premiere, tu ne sçaurois me disputer cet avantage...) Avant, dis-je, d'être sûre de ton cœur, je mettois toute ma gloire à te réfuter. *(avec la plus grande vivacité.)* Je la fais consister à présent, à te prévenir en tout, à m'immoler à toi dans tout; & à ne rien dérober aux transports de l'amour extrême que tu ressens, & que tu m'a inspiré.... Car, je te l'ai dit bien des fois.... Je n'ai jamais cru que la vertu d'une femme... (libre de tout engagement,) consistât à ne point se rendre à celui qu'elle aime.... Non, Chevalier, mon estime, ma confiance, & mon amour pour toi, m'ont fait triompher de cette foiblesse qui caractérise les passions médiocres;.... de cette foiblesse qui fait rougir une Amante d'avoir tout sacrifié à son Amant. Mon honneur, mes devoirs, ma vertu sont de t'aimer; mon bonheur, que tu sois convaincu de cet amour; & que tu m'aimes, s'il est possible, autant que je t'aime moi-même.

LE CHEVALIER, *avec le dernier transport.*

Ah! Sophie, Sophie! vous me faites éprouver dans ce moment, qu'il y a dans le sentiment

des plaiſirs ſupérieurs à tous les autres, que l'amour peut donner! oui, ce que vous venez de me dire, en me parlant de votre amour, quand vous vous honorez de votre défaite, a fait paſſer dans mon ame une ſorte de volupté que je n'ai jamais ſentie qu'avec vous... C'eſt une ivreſſe délicieuſe de l'âme.... Ah, Sophie! acheve mon bonheur! conſens à notre mariage ſecret.

Il ſe jette à ſes genoux.

SCENE IX.

Monſieur GASPARIN, SOPHIE, le CHEVALIER.

Monſieur GASPARIN, *ſurprenant le Chevalier aux pieds de Sophie.*

Eh bien, eh bien! êtes-vous fous, vous autres? êtes-vous fous? & ſi ma femme, qui eſt une Madame honneſta, vous avoit ſurpris dans cette attitude touchante? en vérité, Monſieur le Chevalier, vous êtes bien imprudent! par bonheur que c'eſt moi, & que ma femme eſt occupée ailleurs.

SOPHIE.

Ah! mon oncle, ſoyez donc ſenſible à....

Le CHEVALIER, *l'interrompant vivement.*

Ah! Monſieur, Monſieur, déterminez Ma-

dame Gaſparin, qu'elle ne differe pas plus long-tems de nous unir.

Monſieur GASPARIN.

Eh mais, vraiment oui, je vois très-bien que cela preſſe; la peſte! mais vous ſçavez que ma chere moitié n'eſt pas tendre quand il s'agit de donner de l'argent. Mais la voici qui s'avance avec Monſieur le Comte. Revenez dans un moment tous deux; on ne peut pas décemment traiter votre mariage, en votre préſence, mes enfans.

Le CHEVALIER, *bas à Sophie.*

J'eſpere que Monſieur le Comte aura fait de bonne beſogne.

SOPHIE, *bas au Chevalier.*

Il a le viſage riant, il a tout l'air d'avoir réuſſi.

Le Chevalier & Sophie ſe retirent.

SCENE X.

Madame GASPARIN, le COMTE, GASPARIN.

GASPARIN.

Eh! d'où venez-vous donc, vous autres! avouez, Madame, que par la chaleur qu'il fait,

il faut que vous affectionniez bien ce damné boudoir, pour vous y tenir ?

LE COMTE.

Il n'y a pas deux minutes que nous y sommes, mon cher, je ne fais que de rentrer, moi.

Madame GASPARIN, *reprenant vivement.*

Cela est vrai, Monsieur le Comte arrive dans l'instant.

GASPARIN.

Et à propos, Monsieur le Comte, votre affaire a donc manqué, que vous voilà revenu sitôt ?

LE COMTE.

Comment, sitôt ? il y a déja quelque peu de tems que je t'ai quitté, & en très-peu de tems un conquérant comme moi fait bien des choses. Va, va, ne sois pas inquiet, l'affaire est consommée, & très consommée.

Madame GASPARIN.

Qu'est-ce que c'est donc ?

GASPARIN.

Oh ! c'est que vous ne sçavez donc pas son histoire ?... ces jours-ci, une fort honnête Dame, de par le monde, lui a fait des propositions assez malhonnêtes à tous égards, &.... mais on vous contera cela.... Je suis impatient

à préſent de ſçavoir ſi vous êtes content, Monſieur le Comte ?

Le Comte.

Oh je ſuis exceſſivement content, mon ami ; mets-toi en tête d'abord que c'eſt peut-être une des femmes de Paris des plus ſouhaitables.

Gasparin.

Bon, bon ! d'abord. Tenez, ſans être belle, Madame, Gaſparin a cela par exemple.

Madame Gasparin.

Allons, mon ami, ſoyez donc ſage. *Bas au Comte.* Êtes-vous fou de riſquer une pareille plaiſanterie ?

Gasparin.

Et de grace, dites donc.

Le Comte.

Eh bien, mon cher, c'eſt un teint ! des yeux ! les plus beaux bras ! la plus belle main !

Madame Gasparin, *l'interrompant.*

De grace, Monſieur, épargnez-moi des détails auſſi ſinguliers. *bas.* Perdez-vous l'eſprit ?

Gasparin.

Laiſſez-le donc dire ; s'il loüoit cette femme ſur des beautés que vous n'euſſiez pas, alors je ne ſerois point étonné que votre amour propre

fermât la bouche à Monſieur le Comte ; mais quel diable, n'avez-vous pas les plus belles mains du monde ? ainſi ne l'interrompez donc pas. Eh bien, eh bien, Monſieur le Comte ?

Le COMTE.

Eh bien, mon ami, c'eſt que, veux-tu que je te diſe, un teint de la derniere fraîcheur, un embonpoint raiſonnable..... des tréſors...

Madame GASPARIN, *l'interrompant encore.*

Doucement donc, Meſſieurs, doucement ! voilà des propos : je ne ſuis pont ridicule ; mais une femme qui ſe reſpecte, n'eſt point faite pour entendre toutes ces folies-là. Je m'en vais vous quitter, Meſſieurs.

GASPARIN.

Et cela, parce qu'on loue une autre femme devant vous ; voilà comme vous êtes toutes : ſi c'étoit de vous dont il fût queſtion & dont on dît des choſes auſſi agréables, vous ne nous menaceriez pas de vous enfuir.

Madame GASPARIN.

Ce n'eſt point cela, Meſſieurs. Mais, c'eſt que cela devient trop fort. *Bas au Comte.* Ceſſez donc cette badinerie ; elle m'inquiete.

GASPARIN.

Malgré ce qu'elle vous dit tout bas, continuez toujours, croyez-moi.

Le COMTE.

Eh bien, pour ne pas déplaire à Madame, je finirai en disant: que c'eſt une femme vive, enjouée, & pourtant tendre à l'excès, quand il faut l'être.

GASPARIN.

Oh voilà, Madame, par exemple, ce qui vous manque à vous.

Madame GASPARIN.

Eh qu'ai-je affaire-là, moi, Monſieur?

GASPARIN.

Oh, c'eſt que Madame Gaſparin eſt une belle ſtatue, un beau marbre, & puis voilà tout.

Le COMTE.

Cette femme-là ne reſſemble donc pas à Madame, rien n'eſt ſi différent?

GASPARIN.

Eh mais tant pis pour Madame, à la vertu près, cependant... Eh bien, achevez donc.

Le COMTE, *d'un air froid & fat.*

Tout eſt dit, mon ami; j'en ſuis amoureux;... amoureux fou,

Madame

Madame GASPARIN, *d'un air inquiet.*

Vous amoureux, Monsieur le Comte!

Le COMTE, *avec sang froid, & d'un air de fatuité & de persiflage.*

Oui Madame, amoureux à en perdre la tête & ce qui en est cause, c'est que je ne puis douter que je ne l'aie passionnée, & qu'elle ne m'aime aussi à la fureur.

GASPARIN, *ironiquement, & lui riant au nez.*

Vous en êtes aimé à la fureur! vous croyez cela? cependant elle n'a pas moins pris vos deux cens louis. *A sa femme.* Car j'avois oublié de vous dire que cette femme avoit mis cette noble condition à son marché. *Au Comte.* Elle vous adore donc; & elle a pris votre argent?

Le COMTE.

Point du tout, mon ami, point du tout; elle m'a rendu tes deux cens louis; & cela est si vrai, que je viens dans l'instant de les remettre à Madame, en présence du Chevalier & de Sophie, & dans la même bourse que tu me les a donnés.

Madame GASPARIN, *à part.*

Quel fourbe!

GASPARIN.

Vous avez mes deux cens louis, Madame?

Madame GASPARIN, *hésitant, & d'un air très-embarrassé.*

Oui, Monsieur..... oui..... Monsieur.

LE COMTE.

Oui, Madame n'est entrée dans son cabinet que pour les serrer dans sa petite armoire.

Madame GASPARIN, *à part.*

Peut-on être plus cruellement dupe!

GASPARIN.

Ah çà, Madame, si vous vouliez bien me faire l'honneur de me rendre mes deux cens louis; &, tout à l'heure.

Madame GASPARIN, *d'un air d'humeur.*

Oh, tout à l'heure, Monsieur, tout à l'heure, je vais vous les chercher, n'avez-vous pas peur? *au Comte en s'en allant.* Vous êtes un monstre.

Elle sort.

SCENE XI.

Le COMTE, GASPARIN.

Le COMTE.

Ah çà, mon cher ami, au retour de ta chère femme, décidons-la pour le mariage du Chevalier; finissons cela.

GASPARIN.

Oui, oui. Mais dites-moi donc, Monsieur le Comte, par quel miracle vous a-t-on rendu votre argent donc?

Le COMTE, *à part.*

Que lui dirai-je? *Haut d'un air embarrassé;* Eh mais, mon cher, c'est que.... c'est que j'ai eu affaire à une femme équitable, remplie de justice.

GASPARIN.

Comment?

Le COMTE.

Elle a d'abord pris l'argent.

GASPARIN.

Et pourquoi donc ensuite l'a-t-elle rendu?

Le COMTE.

Par un esprit de justice, te dis-je:... elle s'est

crue obligée de payer de quelque retour..... les attentions..... suivies.....

GASPARIN, *l'interrompant d'un air riant.*

Bon! quel chien de conte!

Le COMTE.

Oh non, cela est vrai. Est-ce à un ami qui m'a prêté si généreusement son argent pour cela, que je voudrois en imposer?

GASPARIN.

Allons donc, allons donc, vous badinez!

Le COMTE.

Non, encore un coup, cela est comme je te le dis; & comme par un hazard qui n'arrivera plus, je suis tombé sur l'ame la plus généreuse & la plus reconnoissante, elle s'est piquée d'avoir de bons procédés aussi de son côté.

GASPARIN, *riant.*

Oh cela est trop plaisant, voilà une femme que j'estime par exemple. Voilà une femme qui a des mœurs, celle-là.

Le COMTE.

Oh dame! mon Roi, voilà la grande maniere de forcer les femmes à rendre, ou à ne pas prendre d'argent.

GASPARIN.

Monsieur, j'en fais mon compliment à la femme que vous avez eue ; je vous prie de le lui dire.

LE COMTE.

Je n'y manquerai pas.

GASPARIN.

Je ne vous aurois jamais cru si merveilleux.

LE COMTE.

Tu n'avois qu'à le demander ; toutes les femmes te l'auroient dit.

SCENE XII.

Madame GASPARIN, le COMTE, GASPARIN.

Madame GASPARIN, *rapportant l'argent & le rendant de mauvaise grace.*

TENEZ, Monsieur, voilà votre argent, tenez.

LE COMTE.

Parbleu, mon ami, Madame vous rend votre argent de si bonne grace, que vous devriez le lui laisser ; c'est une galanterie qu'elle mérite de vous à tous égards.

GASPARIN.

Au contraire, je lui demande de l'argent, moi,

en la preſſant de conclure le mariage de Sophie & du Chevalier.

Madame GASPARIN, *d'un ton d'humeur.*

Eh, Monſieur, ne vous ai-je pas dit cent fois que Monſieur le Chevalier n'étoit pas aſſez riche pour.....

Le COMTE, *l'interrompant.*

Eh mais, prenez donc garde, ma chere Dame, qu'il eſt homme de grande qualité; qu'il m'appartient de très-près: Capitaine de Cavalerie à vingt-deux ans; quel diable! il ne faut qu'un malheur pour qu'il ait un Régiment.

GASPARIN.

Eh mais, entrez donc dans ces raiſons.

Madame GASPARIN, *d'un ton ſec.*

Vous appellez cela des raiſons?

Le COMTE, *d'un ton impoſant.*

Oh bien, j'en vais dire à Madame, qui peut-être lui feront plus d'impreſſion. Tenez, Monſieur Gaſparin, allez chercher ces deux jeunes Amans, qu'ils viennent ſe jetter aux pieds de Madame; pendant ce tems là.....

GASPARIN, *l'interrompant.*

Je vais vous les amener moi-même; nous tomberons à ſes genoux.... nous.... nous.... allons, allons, je vais vous les faire venir.

Il ſort.

SCENE XIII.

Madame GASPARIN, le COMTE.

Le COMTE, *d'un air tranquille.*

Ah çà, Madame, vous voyez combien je desire ce mariage; est-ce trop me flatter que de croire que vous me devez quelque complaisance?

Madame GASPARIN, *vivement.*

Moi, Monsieur! je ne vous dois que ma haine.... Après l'indignité & l'horreur de votre procédé avec moi, c'est abuser du mépris que j'ai pour vous, que d'exiger d'autres sentimens de ma part.

Le COMTE, *froidement.*

Mais, attendez donc, ma belle Dame...

Madame GASPARIN, *l'interrompant vivement.*

Que voulez-vous que j'attende pour vous détester, Monsieur? vous trahissez ma confiance & mon amour! vous profitez inhumainement, pour me tromper, du malheur inouï qui m'est arrivé au jeu! vous terminez enfin tout cela par me faire l'objet de la plus cruelle & de la plus sanglante plaisanterie! & devant mon mari, encore!.... & après cela vous venez me

demander froidement des graces, quand vous devriez avoir tout à craindre des effets de ma vengeance?

Le COMTE, *toujours ſe poſſédant.*

Oh! de la vengeance!... doucement Madame, doucement. Mon procédé n'eſt point auſſi odieux qu'il le paroît. Je ſçavois, je ſuis sûr, & il m'eſt démontré que votre perte au jeu eſt purement imaginaire.

Madame GASPARIN, *à part.*

O Ciel! qui peut lui avoir dit?

Le COMTE, *avec un ſang-froid plus affecté encore.*

D'ailleurs, Madame, il n'eſt nullement prudent de ſe brouiller avec quelqu'un qui a notre ſecret.... Il eſt vrai que je ſuis trop galant homme pour en abuſer, & que vous pouvez penſer aſſez bien de moi....

Madame GASPARIN, *impétueuſement.*

Oh! je penſe Monſieur, que l'on ne vous croira pas; voilà tout ce que je penſe de bien de vous. Toutes les femmes prendront mon parti; elles ſont toutes intéreſſées à ne point laiſſer prendre créance à des hiſtoires pareilles; elles feront regarder celles que vous débiterez ſur mon compte comme une fable odieuſe, & la calomnie la plus atroce.

LE COMTE.

Eh, Madame! au contraire, par jalousie, par envie, elles appuieroient toutes le conte que je ferois de vous.

Madame GASPARIN, *à part.*

Oh! cela n'est que trop vrai.

LE COMTE, *d'un ton de persifflage amer.*

Et puis sans cela même, j'ai une lettre de vous, qui feroit une preuve bien convaincante de cette cruelle anecdote. Mais cette lettre, je ne la lirai à personne; je suis incapable, comme je vous le dis, de conter cette histoire-là, ni en prose, ni en vers; quoique je tourne passablement bien quelquefois un couplet, je me regarderois comme un peu trop méchant de vous chansonner.... Oh! je suis à cent lieues de ces procédés-là; moi, j'en suis à cent lieues.

Madame GASPARIN, *se radoucissant.*

Ah, cruel! du ton dont vous le dites, je prévois que vous vous préparez à me faire toutes les noirceurs....

LE COMTE, *d'un ton le plus naturel.*

Non, Madame, non, je vous arrête-là. Consentez au mariage de mon parent; & je vous donne ma parole d'honneur de ne jamais conter

l'avanture en queſtion, même ſous des noms ſuppoſés ; je vous en donne ma parole d'honneur, & je vous rends votre lettre.

SCENE XIV & *derniere.*

Le COMTE de GULPHAR, Madame GASPARIN, SOPHIE, le CHEVALIER, Monſieur GASPARIN.

Monſieur GASPARIN.

TIENS, Madame Gaſparin, prends pitié de ces pauvres enfans ; ils me fendent le cœur !

Le CHEVALIER, *aux genoux de Madame Gaſparin.*

Ah, Madame ! rendez-moi le plus heureux des hommes !

SOPHIE, *auſſi aux pieds de ſa tante.*

Ah, ma-tante ! ce n'eſt que dans vos bontés....

Monſieur GASPARIN, *l'interrompant.*

Tiens, Madame Gaſparin, peu s'en faut que je ne me jette auſſi à tes pieds, pour....

Le COMTE, *d'un ton impoſant & de maître.*

Allons, Madame, un tableau auſſi touchant & les raiſons que je viens de vous donner, ne vous permettent plus de balancer un moment.

Madame GASPARIN, *d'un air contraint.*

Eh bien, je me rends donc, puiſque ce mariage fait votre bonheur;... & qu'il m'acquiert un mari dans Monſieur le Comte. *Bas au Comte.* Rendez-moi cette cruelle lettre.

Le COMTE, *la lui rendant.*

Cela eſt juſte. *Haut.* Oh, Madame! je vous ſuis acquis pour la vie! *à part.* Elle me craint plus qu'elle ne m'aime.

Le CHEVALIER.

Ah! Madame! que de remerciemens!

SOPHIE.

Ah, ma tante! que de graces!

Monſieur GASPARIN, *d'un air de bonhommie.*

En voilà aſſez, mes enfans. Mais, en vérité, Monſieur le Comte, je commence à croire que vous êtes un homme très-ſingulier avec les femmes, puiſque vous faites de la mienne tout ce que vous voulez, & que vous l'avez déterminée à nous donner ſon conſentement.... & cela en moins de tems qu'il n'y a que j'en parle. Eh! mais, Madame, c'eſt un diable que cet homme-là!

Madame GASPARIN, *d'un air d'embarras.*

Mais, je ne ſuis point déraiſonnable, moi! &

pour peu que l'on m'éclaire, je ne demande pas mieux que de céder.

Monsieur GASPARIN.

Oui, vous vous rendez à la raison; cela est singulier! eh bien, il faut donc que de mon côté aussi, je fasse bien les choses, *tirant de sa poche les deux cens louis.* Voici ces deux cens louis qui me sont revenus, & que Madame Sophie me permettra de lui présenter pour son présent de nôces.

SOPHIE.

Je vous suis obligée mon oncle. Mais permettez-moi de ne vous marquer ma sensibilité, ainsi qu'à ma tante, que sur le bonheur dont vous me comblez, en me faisant épouser le Chevalier.

Monsieur GASPARIN.

C'est penser bien noblement!... soyez, mes chers enfans, toujours bien amoureux, toujours heureux. Et vous, Monsieur le Comte, continuez de l'être avec la femme à sentiment que vous avez trouvée.

Madame GASPARIN.

Oui, oui; mais laissons cela, & envoyons chercher le Notaire.

Le COMTE.

Le Notaire; c'est bien dit. Et en l'attendant, divertissons-nous, & chantons.

VAUDEVILLE.

AIR : *Tout eſt dit.*

Le CHEVALIER.

2.

Monſieur GASPARIN.

Trouver une ame généreuſe,
Qui vous rend vos deux cens louis ;
C'eſt avoir la main bien-heureuſe,
Ou des talens bien inouis !
Continuez vos miracles pour elle ;
Faites-lui voir à chaque heure du jour,
Ce que j'appelle
De l'amour.

3.

SOPHIE.

Par une aveugle confiance
Ne pas ſe perdre follement ;
Employer toute ſa ſcience
A bien connoître ſon Amant ;
Mais quand l'Amant eſt honnête & fidele,
S'y confier, s'y livrer ſans détour,
Cela s'appelle
De l'amour.

4.

Madame GASPARIN, *au Comte.*

Se trouver vieux dès ſa jeuneſſe,
Etre fat & plein d'agrément ;
Sans rien ſentir, parler ſans ceſſe
De tendreſſe & de ſentiment ;

Sur le ſolide, & ſur la bagatelle,
Tromper toutes les femmes tour à tour,
Cela s'appelle
De l'amour.

5.

Le COMTE, *à Madame Gaſparin.*

Se prendre & ſe quitter ſans cauſe,
S'arranger par déſœuvrement;
Enfin, pour faire quelque choſe,
Changer tous les huit jours d'Amant;
Avant ce tems, ſouvent être infidelle,
N'eſt-ce pas là dans le monde en ce jour,
Ce qui s'appelle
De l'amour?

FIN.

MADAME

PROLOGUE,

PROLOGUE EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES,

SUIVI D'UN

PROVERBE-COMÉDIE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Madame PROLOGUE : *l'habiller en taffetas, avec des volans, où ſont écrits ces mots :* PROLOGUE, ÉPILOGUE, FÊTES, DIVERTISSEMENS, AIRS, CANTATILLES.

Monſieur CORIPHÉE, *en frak élégant, ſes cheveux attachés avec un peigne.*

Monſieur l'Abbé MADRIGAL, *un habit d'Abbé, de taffetas, de belles dentelles, & poudré à blanc. Une femme doit jouer ce rôle.*

Monſieur VAUDEVILLE, *ſon habit doit être de papier bleu galonné, à la mode, de bandes de papier de muſique, chargé de notes, un ſac de papier marbré, qui lui tombe ſur l'eſtomac, dans lequel il met ſes Chanſons. Un bonnet de Cocq ſur la tête.*

Le SUISSE *a la livrée du Roi, qui eſt à la porte de l'Académie Royale de Muſique.*

La Scène eſt ſur le Théâtre des répétitions de l'Académie Royale de Muſique.

MADAME

PROLOGUE,

PROLOGUE EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES,

SUIVI D'UN

PROVERBE-COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Monſieur CORIPHÉE, le SUISSE.

M. CORIPHÉE.

ELLE eſt ici, n'eſt-ce pas ?

Le SUISSE, *d'un air d'humeur.*

Oui, Monſieur Coriphée : oui, Madame Prologue eſt chez elle ; mais j'ai déja eu l'honneur de vous dire que c'eſt à moi à qui vous devez vous adreſſer, *il tend la main*, pour parler à Madame ; & que je ſuis ſon Suiſſe.

Monſieur CORIPHÉE, *lui mettant dans la main un gros écu.*

Son Suiſſe !... je n'euſſe jamais cru que Madame Prologue eût un Suiſſe.

Le SUISSE, *d'un air agréable.*

Auſſi, Monſieur, ne ſuis-je pas uniquement à Madame Prologue ; je ſuis en même tems le Suiſſe de l'*Académie Royale de Muſique*.

Monſieur CORIPHÉE.

Oh ! oh ! elle demeure donc toujours ici actuellement ?

Le SUISSE.

Oui, Monſieur, elle s'y eſt retirée. Elle demeure conſtamment au fond du magaſin, avec tous Meſſieurs les petits Prologues, ſes enfans.

Monſieur CORIPHÉE.

L'on ne m'avoit pas dit cela, quand on m'a adreſſé ici ; l'on m'avoit dit ſeulement que Madame Prologue étoit dans ce moment-ci au Magaſin rue Saint Nicaiſe, en conférence avec les nouveaux Directeurs. Mais, toi, pour un Suiſſe, tu m'as l'air bien délié !

Le SUISSE.

Auſſi, Monſieur, ſuis-je un Suiſſe du Limouſin ; & c'eſt mon goût de chant & mon talent pour la danſe, qui m'ont fait mettre à la porte de l'Académie Royale de Muſique.

Monſieur CORIPHÉE.

La peſte! ce que c'eſt que les talens, pourtant! — Mais de ce Théâtre où nous ſommes, n'eſt-ce pas par cet eſcalier que je vois dans la derniere couliſſe, qu'on monte chez elle, là.... au premier?

Le SUISSE.

Oui, Monſieur, mais elle va deſcendre; je l'ai fait avertir.

Monſieur CORIPHÉE.

Fort bien; mais en attendant qu'elle vienne, dis-moi un peu, eſt-elle fort occupée d'ouvrages à préſent?

Le SUISSE.

Oh! mon Dieu, non. Hélas! la pauvre délaiſſée! elle ne fait plus rien.

Monſieur CORIPHÉE.

Comment! elle ne fait plus de Prologues nouveaux? ce ſeroit bien le diable! Et c'eſt pour un Prologue que je viens lui parler!

Le SUISSE.

Bon! des Prologues nouveaux!... Eh! Monſieur, elle ne ſçait que faire des anciens. L'on ne veut plus en entendre parler; ſon métier eſt tombé à rien. Et je ne ſçais pas de quoi la pauvre créature vivroit, ſi, au lieu d'arranger des Prologues, qu'on ne lui prend plus, elle ne s'étoit

pas adonnée à arranger les mariages intermittens des Demoiſelles du magaſin, que l'on lui prend encore.

Monſieur CORIPHÉE.

Comment! Madame Prologue s'eſt jettée dans le commerce?.... Mais, c'eſt déroger que cela.

Le SUISSE.

Monſieur, Monſieur!... l'on fait comme l'on peut; l'on fait, comme l'on peut. Les tems ſont bien durs. Dame! le trafic galant rend beaucoup actuellement, parce que les divorces ſont fréquens dans ce pays-ci... Mais je l'entends qui deſcend; je connois ſon pas. Ne vous avois-je pas bien dit que c'étoit ſur notre petit Théâtre des répétitions, qu'elle vous donneroit audience? Je vous laiſſe avec elle, Monſieur. *Il ſe retire.*

SCENE II.

Madame PROLOGUE, M. CORIPHÉE.

Madame PROLOGUE.

EH! c'eſt vous, mon cher Monſieur Coriphée! vous êtes bien aimable de venir me rendre viſite dans l'abandon général où l'on me laiſſe.

Monſieur CORIPHÉE.

Mais je ne ſçaurois me perſuader cet abandon-là, moi ; je ne le conçois pas. Je vous trouve toujours les mêmes agrémens, le même...

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Il faut bien, Monſieur, que j'aie des défauts ſur leſquels ont ait ouvert les yeux, & qui...

Monſieur CORIPHÉE.

Oh ! vos défauts, je m'en ſuis apperçu. J'ai tout auſſi-bien vu qu'un autre que vous aviez beaucoup d'eſprit, une tournure aiſée dans vos vers, de la délicateſſe, de la galanterie, de la fineſſe & du ſentiment ; tout cela ne m'a pas rebuté, comme cela a rebuté toute la jeuneſſe de ce ſiécle éclairé ; oh ! je vous paſſe tous ces petits défauts-là, moi.

Madame PROLOGUE.

Avec vos flatteries, vous êtes bien coquin, Monſieur Coriphée ; vous voulez apparemment tirer quelque choſe de moi ?

Monſieur CORIPHÉE.

Cela peut être. Mais les louanges, que je vous ai données ne ſont point des adulations, ce ſont des vérités. Quel diable ! n'eſt-ce pas vous qui avez inſpiré au divin *Quinault* tous ſes

Prologues ; & à *Roy*, celui des Élemens.... & tant d'autres ?

Madame PROLOGUE.

Allons, allons, je vois que vous êtes adroit avec les femmes ; il ſeroit dangereux de vous écouter, & ſi j'étois dans le cas... Mais allons au fait. Que venez-vous me demander ?

Monſieur CORIPHÉE.

Voici de quoi il s'agit, Madame ; je ſuis chargé de préparer aux Princes qui reviennent de l'armée, une fête qui n'ait point l'air d'une fête ; des bagatelles, ſans prétention ; des folies même ; ſur-tout rien du trivial des fêtes communes, point d'illuminations, de feux d'artifice, de petits danſeurs, de cors-de-chaſſe, d'ariettes, de beaux chanteurs ; rien de tout de cela. J'ai déja la plus extravagante Tragédie, que le délire ait jamais pu créer, mais elle n'eſt qu'en cinq Scènes, cela eſt trop court : & d'ailleurs, pour remplir mon objet, (indépendamment d'une grande étendue que je voudrois donner à mon ſpectacle) je deſirerois encore des louanges fines & délicates, dans un petit Prologue, qui fût abſolument du ton de ceux de Quinault.

Madame

Madame PROLOGUE.

Oh! mon petit ami, de ces Prologues-là, le moule en eſt caſſé.

Monſieur CORIPHÉE.

Quoi! il n'y auroit pas moyen d'approcher un peu de....

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Approcher de bien loin.... peut-être bien?... Voudriez-vous que je vous fiſſe venir Monſieur l'Abbé Madrigal? il loge ici.

Monſieur CORIPHÉE.

Mais l'Abbé Madrigal n'eſt-il pas toujours bien fadaſſe à ſon ordinaire?

Madame PROLOGUE.

Si vous voulez. Il ne laiſſe pourtant pas que d'avoir ſes entrées dans de fort bonnes maiſons, & d'y réuſſir beaucoup;... du moins vis-à-vis de ceux qu'il perd de louanges.

Monſieur CORIPHÉE.

Mais, n'ennuye-t-il pas cruellement ceux que ſes louanges ne regardent, ni de près, ni de loin?

Madame PROLOGUE.

Oh! de cela, je n'en répondrois pas.

Monſieur CORIPHÉE.

Voyons toujours cependant, peut-être en

pourrons nous tirer parti. — Mais, n'eſt-ce pas lui que je vois venir ?

Madame PROLOGUE.

C'eſt lui-même. Je crois qu'il compoſe. Il ne nous voit pas... oh ! sûrement il compoſe !... C'eſt quelqu'éloge de commande, ou s'il n'a perſonne qui preſſe à louer, peut-être travaille-t-il à ſe louer lui-même.

SCENE III.

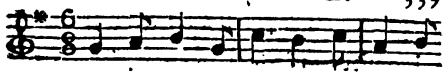
Madame PROLOGUE, Monſieur l'Abbé MADRIGAL, Monſieur CORIPHÉE.

Monſieur CORIPHÉE.

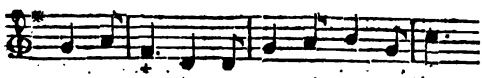
OUI, je croirois bien qu'il fait des vers, car il a l'air diſtrait, & il ne nous apperçoit pas.

MADRIGAL, *ſans voir perſonne & avec tranſport.*

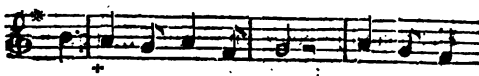
Oh, parbleu, pour ces couplets-ci, l'on ne me dira pas que les vers en ſont mous & languiſſans. Ils ſont pleins de verve & d'enthouſiaſme.



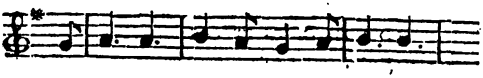
Ecoutez, fillettes, Mes douces



chanſonnettes, Non, il n'eſt rien d'égal

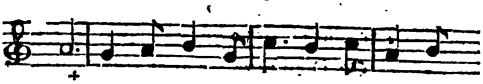


Au tendre madri-gal. Toujours je

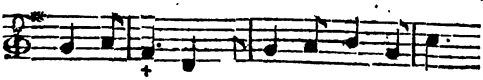


préſen- te la fa- ce ri-ante,

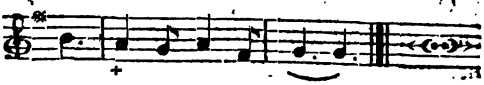
De tous les objets, J'embellis mes ſu-



jets, Je compare à Flore, Je prefere



à l'auro-re, Celles qui dans mes vers



M'ont chargé de leurs fers.

Madame PROLOGUE.

Monsieur Madrigal, un mot.

M. CORIPHÉE.

Il ne vous entend point.

MADRIGAL, *sans rien voir autour de lui, & continuant avec la même vivacité.*

Eh ! quand je peins une beauté..., (qui n'est pas belle,) ... il n'importe !

Même Air :

Les ris & les graces
Suivent par-tout ses traces ;
Cupidon, dans ses yeux,
Prend ses traits & ses feux.
Vénus est moins belle,
Doit plaire moins qu'elle ;
L'Amour à Psyché,
Par elle est arraché.
Ce Dieu perd ses ailes ;
Je les coupe pour celles
Qui dans mes tendres vers,
M'ont chargé de leurs fers.

Oh ! pour cette fois-ci, l'on ne dira pas que ce ont-là des lieux communs ! cela est tout battant neuf.

Mad. PROLOGUE & CORIPHÉE, *enſemble.*

A préſent, Monſieur, voudriez-vous bien...

MADRIGAL, *leur échappant, & ſans les appercevoir encore.*

Eh! je ſuis un ouvrier qui travaille également bien pour les deux Sexes. *Il chante, même air:*

Oui, car voici comme
Je travaille pour homme:
Je donne au tendre amant
Le ton du ſentiment.
Toujours dans les craintes,
Les ſoupirs, les plaintes,
Je le fais ſouffrir,
Languir, gémir, mourir.
Et quand il expire,
Je fais que ſon martyre,
Au gré de ſes deſirs,
Finit par les plaiſirs.

A la fin de ce couplet, on veut ſe ſaiſir de Madrigal, qui échappe encore.

Mais c'eſt lorſque je déploie mes grands traits: *Il déclame ceci en redoublant d'enthouſiaſme.*

Quand le Dieu des âmes
Me lance ſes flâmes;
Quand je ſens égarer mon âme;

Quand je me meurs, quand je me pâme....
Quand je revis.... quand je fais avec l'âme,
Du ſenſible objet qui m'enflâme,
Le doux échange de mon âme,

Chantant les deux derniers vers ſur la fin de l'air précédent.

Mon, il n'eſt rien d'égal
Au tendre Madrigal!

Madame PROLOGUE & M. CORIPHÉE, *chantant enſemble.*

Non, il n'eſt rien d'égal
A cet original.

Madame PROLOGUE, *criant à tue-tête à l'oreille de M. Madrigal.*

Monſieur l'Abbé, l'on voudroit bien vous dire un mot tout bas.

MADRIGAL, *étonné de voir quelqu'un ſi près de lui.*

Ah! ah! Madame, vous étiez-là?

Monſieur CORIPHÉE.

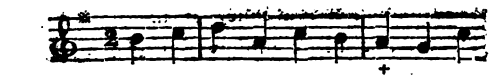
J'y ſuis auſſi, Monſieur Madrigal; & c'eſt moi qui viens implorer votre ſecours, pour une petite fête, que je...

MADRIGAL, *l'interrompant.*

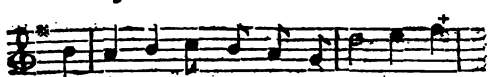
Oh! pour des fêtes, l'on fait très-bien de

s'adreſſer à moi ! des bouquets des fêtes ! c'eſt où je brille.

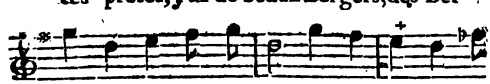
Il chante.



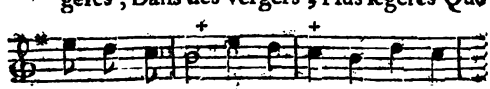
J'AI des fêtes très-hon-nê-tes Tou-



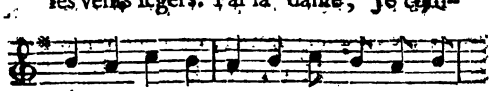
tes prêtes; J'ai de beaux Bergers, des Ber-



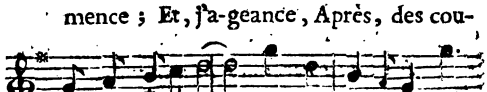
geres, Dans des vergers, Plus légeres Que



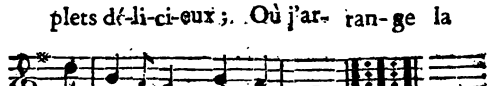
les vents légers. Par la danſe, Je com-



mence ; Et, j'a-geance, Après, des cou-



plets dé-li-ci-eux ; Où j'ar- ran-ge la



louan-ge, Tout au mieux.

Pourſuivant avec une extrême volubilité.

Tout cela précédé ou ſuivi d'ariettes à grande ſymphonie, d'airs de harpe, accompagnés des petits cors, & couronné par une illumination ſuperbe, & un magnifique feu d'artifice.... Et je ne crois pas alors, qu'il y ait rien de plus amuſant, de plus ſpirituel & de plus gai, qu'une fête dans ce goût-là.

CORIPHÉE.

Mais, Madame, comme je vous l'ai dit, ne trouvez-vous pas cela bien commun?

Madame PROLOGUE.

Oh! très-commun. C'eſt le pont aux ânes des fêtes.

Monſieur CORIPHÉE.

Eh mais, mon cher Abbé, vous ne vous informez ſeulement pas à qui l'on donne cette fête? ſi c'eſt à un homme, ou à une femme?

MADRIGAL.

Bon! bon! tout cela m'eſt égal, eh! qu'eſt-ce que cela me fait à moi? en un clin d'œil....

Air: *du Prevôt des Marchands.*

Je changerois du maſculin,
Mes louanges au féminin;
Je loûrois même juſqu'au neutre.

Monſieur CORIPHÉE.

Mais vous pourriez enfiler mal.

Madame PROLOGUE.

Mais c'eſt raiſonner comme un pleûtre.

MADRIGAL.

Tout eſt égal.
A Madrigal.

Mais, mais, quand je vous dis que tout m'eſt égal, à moi.

Monſieur CORIPHÉE.

Comment, vous tourneriez les louanges que vous auriez faites pour une Belle, & vous les feriez ſervir à l'éloge d'un Prince guerrier, par exemple?

MADRIGAL.

Pardi, voilà quelque choſe de bien difficile! Quatre mots changés, en feroient l'affaire. Mais, ſont-ce des louanges pour des Princes guerriers, que vous demandez? Tenez, voici des couplets que j'ai faits d'avance, ſur ces mêmes Princes, dont je parirois que vous voulez que je célebre la gloire. Je vais vous les chanter, vous verrez qu'ils vous conviendront; ils ſont excellens.

Madame PROLOGUE & M. CORIPHÉE, *enſemble*.

Eh chantez vîte! c'eſt ce que nous vous demandons.

*M. Madrigal chantoit, en cet endroit, des couplets que l'on ne met point ici, par des raiſons qu'il ſeroit inutile de dire. Ils ſont de la compoſition de M. L***. & l'on peut aſſurer que la tournure en eſt d'une fineſſe, & d'une délicateſſe que lui ſeul poſſede.*

Monſieur CORIPHÉE, *avec tranſport, après que Madrigal a ceſſé de chanter.*

Eh! mais, Madame, il avoit raiſon de dire que ces couplets étoient excellens.

Madame PROLOGUE.

Oh! il eſt vrai qu'ils ſont charmans.

Monſieur CORIPHÉE.

Ah! vous êtes un petit Abbé à croquer! il ne s'agit plus à préſent, que de chercher un cadre pour placer ces divins couplets. Allons, mon cher Madrigal, évertuez-vous; de l'invention, de l'imagination.

Monſieur MADRIGAL, *en colère.*

Oh! de l'invention! de l'imagination! eh! ne vous ai-je pas dit mon imagination? des Bergers, des Bergeres. Je ne vois que cela, moi. Que voulez-vous de mieux?... avec leur imagination!... eh! que n'en avez-vous, vous-même, de l'imagination, de l'invention? ils

n'ont que ces mots-là à la bouche. Voilà leur grand cheval de bataille ! de l'imagination ! cela me met en fureur. *Il sort.*

Monsieur CORIPHÉE, *le rappellant.*

Eh ! Monsieur Madrigal...

SCENE IV.

Madame PROLOGUE, M. CORIPHÉE.

Madame PROLOGUE.

LAISSEZ, laissez-le aller. Quand nous aurons besoin de lui, son amour propre nous le ramenera bien vite. Songeons à présent à quelque plan qui pourroit...

L'on entend dans la coulisse chanter :

La mirtanplain, lan tire-la-rigot
J'en suis bien contente.

Monsieur CORIPHÉE.

Eh ! qui est-ce qui chante-là ?

Madame PROLOGUE.

Oh ! je connois la voix ! c'est lui, c'est notre charmant ennemi ! c'est Monsieur Vaudeville ! il vient, comme cela, de tems en tems, se fournir à notre magasin de petits airs qu'il parodie ensuite contre nous. Il pourroit nous aider, quoiqu'il soit bien passé de mode, pourtan-

SCENE V.

Madame PROLOGUE, M. CORIPHÉE, M. VAUDEVILLE.

M. VAUDEVILLE, *entrant en chantant tous ces commencemens & refreins de Vaudevilles.*

MONSIEUR la Paliſſe eſt mort.

Or voilà la vie, la vie, la vie !

Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.
Guériſſez-moi, cruelle !

O gué lanla, lanlére,
Plantons-la, là.

Fin de l'air, Tout eſt dit. *Chanter ceci en fauſſet.*

Je crois entendre encor mon oncle Charle,
Qui me diſoit : prenez garde, Judith !
Quand l'amour parle,
Tout eſt dit.

Groſſiſſant ici ſa voix.
A cela j'ai répondu :
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Madame PROLOGUE.

Eh bien, Monſieur Vaudeville, vous voilà donc toujours joyeux ?

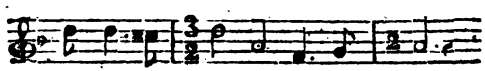
Monſieur CORIPHÉE.

Toujours gaillard ?

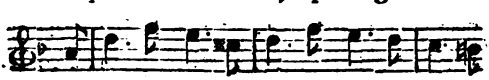
Monſieur VAUDEVILLE.

Eh ! pourquoi donc, ma gaieté m'abandonneroit-elle ? *Il chante.*

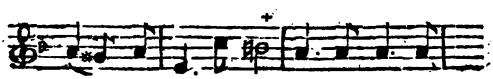
LA joie eſt mon u-nique affai-re ;



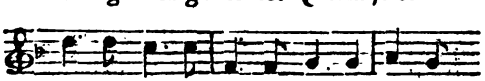
Pourquoi ne ſe-rois-je pas gai ?



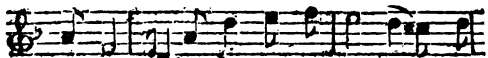
Je vis avec les gai, gai, gai, avec les



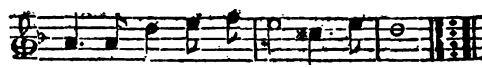
vo- gue la ga-le-re. Quand je com-



poſe, Moi, Je croi, je croi que tous les



lan-le-res, Que tous les lanla ſont à



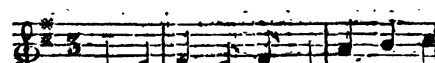
moi, Que tous les flon, flon ſont à moi

Monſieur CORIPHÉE.

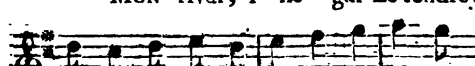
Quel fonds de bonne humeur! Eh, mais que devenez-vous donc? l'on ne vous voit preſque plus.

Monſieur VAUDEVILLE.

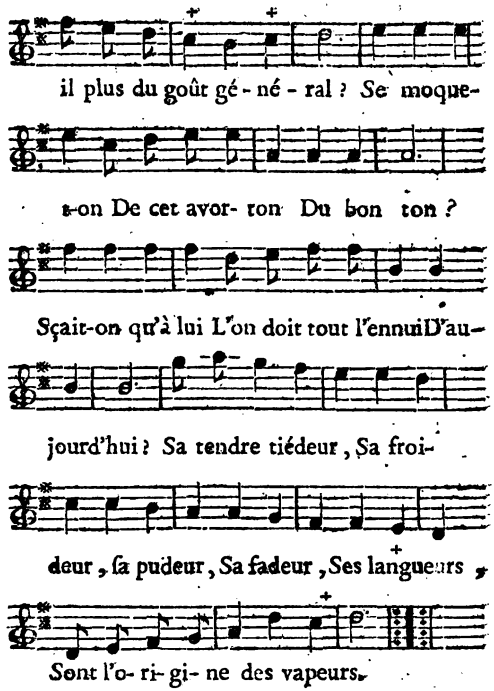
Ma foi, j'ai quitté les ſoupers, ils m'ennuyoient. M. Madrigal & les Ariettes, ſes complices, y tiennent le haut bout. Quand on les en chaſſera, je me remettrai à ſouper, ailleurs qu'en petites maiſons, comme je fais actuellement. Mais dites-moi: eſt-ce qu'on ne commence pas à ſe dégoûter du doucereux Madrigal; de ce petit Eunuque-là?



MON rival, i- né- gal Le tendre &



ſuer madrigal Prend-il en mal? N'eſt-



Madame PROLOGUE.

Cela peut être vrai ; mais parlons-lui de notre affaire.

Monſieur CORIPHÉE.

Vous avez raiſon. Ah çà! mon cher Vaudeville, pourriez-vous nous aider dans une fête ſans prétention? ...

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Et dans laquelle, pourtant, il faudroit jetter beaucoup de gaieté....

M. VAUDEVILLE, *l'interrompant.*

Quant à la gaieté, elle ne me manque pas, comme vous ſçavez; mais c'eſt tout ce que j'ai, & je vous l'offre.

Monſieur CORIPHÉE.

Eh bien! voyons: qu'avez-vous-là de nouveau?

Monſieur VAUDEVILLE.

Eh mais, j'ai-là bien des drogues. Tenez, voulez-vous que je vous chante un Vaudeville de bonne compagnie, dont j'ai déja fait trois couplets?

Madame PROLOGUE & M. CORIPHÉE.

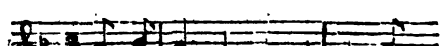
Volontiers, volontiers!

Monſieur VAUDEVILLE.

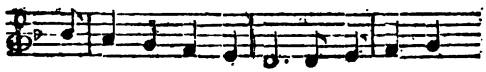
Eh bien! les voici.

Le titre ſera: *Les belles manieres & la bonne façon.*

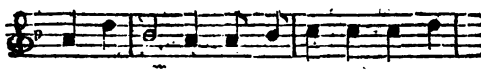
VAUDEVILLE.



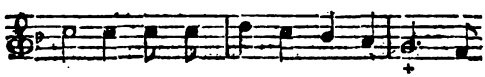
UN Bourgeois qui ſort des rangs Et



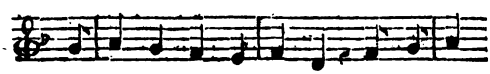
qui fait ſa cour aux Grands; Voilà la bel-



le maniere ; Mais s'il vit dans ſa chau-



mie-re Avec Bacchus & Suzon, &



li- ber- té toute en tie- re, Voi- là la

bonne façon.

Mener des femmes de nom
A ſa petite maiſon,
Voilà les belles manieres !
Mais de fleurs plus printanieres,
Dans Paris faire moiſſon,
Chez des Beautés roturieres,
Voilà la bonne façon.

Vivre enſemble, & l'afficher;
Ne point s'aimer, mais coucher,

Voilà la belle maniere !
Mais d'une ame tendre & fiére ;
Faire plier la raiſon ;
Aimer, jouir, & le taire,
Voilà la bonne façon.

Monſieur CORIPHÉE.

Ah ! Madame, ces deux derniers couplets-là iroient comme de cire.

Monſieur VAUDEVILLE.

Oh ! mais, ſi l'air vous plaît, je vous en ferai encore. En attendant, voulez-vous voir un autre Vaudeville, qui n'eſt pas d'un ſi bon ton ; mais qui eſt drôle, cependant. Je vous préviens qu'il y a quelques endroits un peu gaillards ;... un peu périlleux.

Madame PROLOGUE.

En ce cas-là, chantez-nous-les vîte, tandis qu'il n'y a perſonne ici.

Monſieur VAUDEVILLE.

Je ne demande pas mieux.

Il chante ſur l'air des fraiſes :

Parlez d'amour à Médor ;
Au guerrier de bleſſures ;
Au joueur de matador ;

Et parlez aux femmes d'or,
d'ordures, d'ordures, d'ordures.

Philis, par l'eſprit ſe prend;
L'eſprit eſt ſa manie :
Lorſqu'à Claude elle ſe rend,
C'eſt à cauſe de ſon grand
génie, génie, génie.

En amour, faut-il donc tant,
Tant raiſonner pantoufle ?
Moi, de tout objet tentant,
Autant que j'en trouve, autant
J'en ſouffle, j'en ſouffle, j'en ſouffle.

La Comteſſe de Cruſca
Me diſoit de Ménalque,
Que le jour qu'il l'attaqua,
Il étoit gai comme un Ca-
taphalque, taphalque, taphalque.

L'on imprime Meurſius,
On l'enrichit d'eſtampes :
L'Editeur fait même plus,
Car il y joint de beaux culs
De lampes, de lampes, de lampes.

Madame PROLOGUE.

Et ! fi ! fi donc ! voilà des couplets qui ſeroient, tout au plus, ſupportables dans une parade !

Monſieur VAUDEVILLE.

Auſſi les avois-je fait préciſément pour cela.

Madame PROLOGUE.

On le ſent bien ; ils ont le goût du terroir.

Monſieur CORIPHÉE.

Oui, ils ont du montant. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que ce couplet détaché-là ?

Monſieur VAUDEVILLE.

Il eſt du même genre ;... un peu indécent.

Madame PROLOGUE.

Chantez-le nous ; j'aime les couplets indécens, pour les cenſurer, moi.

Monſieur VAUDEVILLE.

Cela eſt bien honnête ; mais ſachez auparavant que ce couplet-ci a été compoſé ſur une jolie créature, qui n'avoit que quinze ans, & à laquelle on ne donnoit que 1500 livres en mariage.

Air : *Com'vlà qu'eſt fait.*

Je pourrois épouſer Thérèſe ;
Sa mere me l'accorderoit ;
Sa fortune eſt mince & mauvaiſe ;

Cet himen me reſſerreroit,
Mais, comme j'adore Therèſe,
Elle, en m'épouſant me mettroit
Divinement mal à mon aiſe.
L'amour avec plaiſir ſeroit
Fort à l'étroit, fort à l'étroit.

Ah! ah! je trouve-là, dans le fond du ſac, quelque choſe qui pourroit très-bien vous convenir, Monſieur Coriphée.

Monſieur CORIPHÉE.

Voyons ce que c'eſt,

Monſieur VAUDEVILLE.

Eh! c'eſt.... c'eſt qu'il m'a paſſé ces jours-ci par la fantaiſie, de tourner mon talent du côté du genre dramatique, en attendant que le Public retourne au Vaudeville; & pour m'eſſayer à faire des Comédies, *montrant un petit cahier:* Voici le CANEVAS D'UN PROVERBE, que j'ai fait pour être joué en impromptu. Vous ſçavez ce que c'eſt que de jouer des Proverbes?

Madame PROLOGUE.

Oh! oui, j'en ai joué cent fois; liſez-nous cela,

Monſieur VAUDEVILLE.

Eh! non, parbleu! il n'eſt point néceſſaire

de vous le lire ; il faut le jouer tout de ſuite entre nous, & dans l'inſtant.

Monſieur CORIPHÉE & Madame PROLOGUE *enſemble.*

Très-volontiers, mais comment ?

Monſieur VAUDEVILLE.

Oh ! comment ? ... rien n'eſt plus facile. — Aſſeyez-vous-là, Madame.... Fort bien ! à côté de cette petite table... *Il la fait aſſeoir, lui arrange la table & lui donne le cahier qu'il tient :* voilà mon petit canevas qui ſera votre guide & votre bouſſole. En même tems, qu'il vous ſera utile pour vous inſtruire, il vous ſervira auſſi en commençant le Proverbe ; & vous feindrez que ce papier eſt un compte, en recette & en dépenſe, que vous arrêtez. Allons, faites ſemblant de calculer, de chiffrer, pendant....

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Oui, je conçois : pendant ce jeu de théâtre-là, j'aurai le tems de me mettre au fait de votre Proverbe.

Monſieur VAUDEVILLE.

Juſtement : de notre côté, M. Coriphée & moi, nous avons ici des amis ; l'on ne manque pas d'Acteurs au Magaſin de l'Opéra ; l'Abbé Madrigal eſt ici, car je l'ai rencontré en en-

rant ; en un clin d'œil, je vous amène mes gens, je ſçais où ils ſont tous.

Madame PROLOGUE.

Allez donc ; je vais les attendre.

Monſieur VAUDEVILLE.

Eh ! non ! n'attendez pas ; commencez : en donnant à votre jeu de théâtre deux ou trois minutes ſeulement, j'aurai plus de tems qu'il ne m'en faut... *à Coriphée*, & vous, ſuivez-moi, que je vous diſe votre SCÉNARIO. *Ils ſortent enſemble. Madame Prologue s'arrange ; elle tire une bourſe pleine de louis, qu'elle étale ſur la table, en liſant le cahier. Elle prend enſuite une plume & paroît calculer, elle dit entre ſes dents : deux & deux ſont quatre, & ſix ſont dix, & dix ſont vingt, poſe zéro & retiens un. Un & ſept ſont huit.*

Monſieur VAUDEVILLE, *rentrant.*

Notre affaire eſt arrangée. Mais j'avois oublié de vous prévenir, que lorſque vous jouerez ce Proverbe, il ne faut pas dire aux Spectateurs ce que c'eſt. Il faut, au contraire, leur laiſſer deviner *le mot du Proverbe*.

Madame PROLOGUE.

Oh ! je ſçais cela ! n'avez-vous pas peur que j'aille me lever en pied, & leur annoncer niai-

ſement ? *elle ſe leve*, Meſſieurs, le mot de notre Proverbe eſt : *Ce que Dieu garde, eſt bien gardé*, ou, *il y a un Dieu pour les Ivrognes. (Elle ſe raſſied.)* Me prenez-vous pour une bête ?

Monſieur VAUDEVILLE, *en s'en allant.*

Eh ! non, non ! commencez donc tout de ſuite.

Fin du Prologue.

ACTEURS DU PROVERBE.

Madame la COMTESSE de Saint Toquai.

Monſieur le COMTE de Saint Toquai, *ſon mari.*

Un EXEMPT.

Monſieur MI-CLOS, *faux dévot.*

Monſieur le CHEVALIER des COURTINES, *homme de la Cour.*

Monſieur PÉZÉNAS, *Chirurgien Gaſcon.*

SAINT-PIERRE, *Valet-de-Chambre.*

La Scène eſt dans l'Appartement de la Comteſſe.

CE

CE QUE DIEU GARDE, *EST BIEN GARDÉ.* PROVERBE-COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, *ſeule, chiffrant & calculant.*

TRENTE-TROIS & ſept font quarante, poſe zéro & retient quatre... Quatre mille deux cents ſoixante-quatorze livres, à quoi monte la dépenſe... La recette eſt de quatre mille cinq cent livres... Qui de ſoixante-dix paie quatre, reſte ſix... *Elle calcule le reſte en marmotant des chiffres.* Ainſi, ſuivant ce compte, que m'a remis la Tréſoriere des pauvres de notre Paroiſſe, la recette excede la dépenſe de deux cent vingt-ſix livres; cela eſt bon; en y ajoutant à-peu près huit cent livres, je ſerai en état, au moyen de ces cent piſtoles-là, de relever le commerce de ce petit Clincaillier, qui alloit faire

banqueroute, & qui á cinq enfans ; cela fait trembler ! je ſuis bienheureuſe d'avoir trouvé mes longueurs pour empêcher ſa faillite. *Appellant ſes gens.* Saint-Pierre, êtes-vous-là ?... il faut que je ſache ſi mon mari eſt rentré.

SCENE II.

La COMTESSE, SAINT-PIERRE.

SAINT-PIERRE.

MADAME ne m'a-t-elle pas appellé ?

LA COMTESSE.

Oui. Je voulois vous demander ſi Monſieur eſt revenu ?

SAINT-PIERRE.

Non, Madame, il n'eſt point encore de retour.

LA COMTESSE.

Cela eſt bon : laiſſez-moi.

SCENE III.

La COMTESSE, *ſeule.*

IL a dîné chez ce Commandeur. Je crains fort qu'il n'y ait du punch & du vin ſur jeu ; .... c'eſt l'ordinaire. — C'eſt ce vieux libertin, qui

Je fait, lui ſeul, à préſent, donner dans ces excès, dont je l'ai vu tout prêt à revenir;... dont il étoit même revenu. — Pourvu qu'il ne lui ſoit point arrivé d'accident!... Je ſuis toujours dans des frayeurs mortelles, ou pour ſa vie.... ou pour ſa fortune. — Quand je penſe qu'avant-hier, ce vilain Commandeur, après les avoir vu jouer à la paûme, leur donna à dîner chez un Traiteur de cette rue de Buſſy;... qu'il enivra mon mari;... & que le garçon de ce même Traiteur me rapporta, le ſoir, ſon porte-feuille, où il y avoit pour quarante mille écus de billets des Fermes;... ah! mon Dieu! — *en ſoupirant.* Il faut ſoumettre tout cela à la Providence.

SCENE IV.

SAINT-PIERRE, la COMTESSE.

SAINT-PIERRE.

IL y a là un homme habillé de rouge, & que je ne connois pas, qui deſireroit parler à Madame. Puis-je le faire entrer?

La COMTESSE.

Pourquoi pas? Sachons ce qu'il veut.

SAINT-PIERRE.

C'eſt qu'il a refuſé de ſe nommer.

LA COMTESSE.

N'importe ! entrez, Monſieur, entrez.

Saint-Pierre ſort, & reſte en-dehors de la porte.

SCENE V.

LA COMTESSE, un EXEMPT.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'eſt, Monſieur ? faites-moi la grace de me dire qui vous êtes, & ce que vous me voulez.

L'EXEMPT, *de l'air du plus grand reſpect, dit à la Comteſſe qu'il vient de la part des* MAGISTRATS *chargés de veiller à la ſûreté publique, lui faire ſavoir que M. le Comte de Saint Toquai avoit penſé être aſſaſſiné, la ſemaine derniere, par deux hommes apoſtés ; que ces deux ſcélérats étoient arrêtés, & alloient être punis ; qu'elle n'avoit plus rien à craindre de la ſuite de ce crime ; mais que c'étoit un avertiſſement que l'on donnoit à M. le Comte, pour qu'à l'avenir, il ſe prît moins de vin, attendu que l'état où il s'étoit mis, lui avoit fait tenir des propos très-indiſcrets contre la réputation d'une*

femme de la plus grande qualité, qui avoit voulu s'en venger, &c. &c. (1)

SCENE VI.

La COMTESSE, *seule.*

La COMTESSE, *seule, fait, en deux mots, une courte réflexion sur la bonté & l'humanité de ces Magistrats, qui ne lui donnent un pareil avis, que lorsque le danger est absolument passé, que l'affaire est arrangée; & qu'elle ne peut plus en avoir la moindre inquiétude; & tout de suite, elle dit:*

MAIS j'entends un carrosse. C'est mon mari;... c'est Monsieur le Comte qui rentre... c'est lui-même. Le voilà encore bien accommodé.

(1) Cette Scène avoit un piquant pour une Société particuliere, & un sel qu'il est impossible de faire passer au Public.

SCENE VII.

Le COMTE, la COMTESSE.

Le COMTE, *ivre, entre en chantant ſur l'air : dans le fleuve d'Oubli, biribi, je veux boire.*

De quéqu'façon qu'on s'y prenne,
Malgré nous, chaque jour,
C'chien d'amour
Nous entraîne.

Ah! Madame! vous êtes... (1) bien ſeule!... je croyois trouver ici... le petit Couſin.... le Chevalier des Courtines, que... que... je vous ai donné à former.... ou à réformer;... car il eſt bien déformé.

La COMTESSE, *d'un air de douceur.*

Ah! Monſieur! perſonne n'en viendra, je crois, à bout! il manque par les principes; il devient de jour en jour plus fat, s'il n'étoit pas votre proche parent & votre héritier, je vous prierois bien fort d'éloigner cette eſpece-là de chez moi.

(1) Les points qui ſe trouvent dans le rôle du Comte, ſervent à marquer les repos & les pauſes, que fait un homme ivre, lorſqu'il veut parler.

Le Comte.

Vous n'en êtes donc pas contente ? tant pis !... tant mieux ! ... Mais vous ſortiez, Madame la Comteſſe... j'ai vu, là-bas, en entrant.... vos triſtes chevaux.... mis à votre triſte voiture.

La Comtesse.

Il eſt vrai que j'avois deſſein d'aller à Trénelle, à un Salut en muſique; mais le premier de mes devoirs, en l'état où vous êtes...

Le Comte, *l'interrompant.*

Mais je ne ſuis point dans l'état.... que vous imaginez... & je ne veux plus même m'y trouver... c'eſt ce diable de Commandeur.... ſon vin de Hongrie.... ſon punch; ... il n'y a plus que lui que je ne ſaurois refuſer! ... auſſi je ne veux plus le voir... Mais que cela ne vous gêne pas.... dans votre dévotion mu... mu... muſicale... allez entendre chanter... votre ſalut. Je viens d'entendre chanter auſſi.... moi, qui vous parle... Oh! j'ai retenu, entr'autres choſes.... un couplet de leurs parades !... il faut que je vous le diſe....

La Comtesse, *l'interrompant.*

Oh! non, de grace, épargnez-moi.

Le Comte.

Eh! non, non, laiſſez-moi donc le retrou-

ver !... Je le chantois en entrant ici... *Il fredonne l'air :* ah le voici ! le voici !

La Comtesse.

Eh ! Monsieur ! allez plutôt vous reposer....

Le Comte.

Ah ça ! allez-vous me le faire perdre ?... écoutez-le donc ; & tâchez de le retenir... il eſt précieux... il faut que vous ſachiez auparavant.... que c'eſt dans une parade.... un GILLE' qui le chante.

Air : *Dans le fleuve d'Oubli, biribi, je veux boire.*

L'amour, dans ma famille,
Rend tous les amoureux....
Malheureux. —
Ma mère eſt morte fille,
A ſon ſeptieme enfant....
L'cœur m'en fend....
De quéqu'façon....

La Comtesse, *l'interrompant.*

Quelle pauvreté ! quel mauvais ton ! quelle platitude !

Le Comte.

Mauvais ton ?... platitude ? *le cœur m'en fend ?* C'eſt que... le cœur m'en fend : cela n'eſt que ſublime.

La COMTESSE, *avec un air d'intérêt.*

Oui, oui, Monſieur; mais croyez-moi, paſſez dans votre appartement; & tâchez d'y dormir quelques heures; l'on vous tiendra du thé tout prêt à votre réveil.

Le COMTE, *lui baiſant la main.*

Eh bien! ma chere Comteſſe!... je vais dormir, par complaiſance pour vous;... pour vous faire plaiſir.... parce que vous l'exigez de moi...

Il déclame.

Zaïre, enfin de moi, n'aura pas un refus

Il ſort en chantant.

Ma mere eſt morte fille
A ſon ſeptieme enfant;...
L'cœur m'en fend.

SCENE VIII.

La COMTESSE, *ſeule.*

RESTONS; je ne dois pas le laiſſer à la merci de ſes gens. — Hélas! ne reviendra-t-il jamais de tous ſes égaremens? — Saint-Pierre êtes-vous-là?

SCENE IX.

La COMTESSE, SAINT-PIERRE.

SAINT-PIERRE.

QUE ſouhaite Madame?

La COMTESSE.

Dites au cocher, d'ôter mes chevaux; je ne ſortirai pas. Et faites dire auſſi à l'office, que l'on tienne de l'eau chaude pour l'inſtant où Monſieur demandera du thé. Recommandez encore à ſon Valet-de-chambre, de ne le pas laiſſer ſeul, & d'être toujours là.

SAINT-PIERRE.

Cela eſt bon, Madame; mais pendant que vous étiez avec Monſieur, j'ai fait attendre une perſonne, que je ne connois pas, & qui voudroit avoir l'honneur de vous parler.

La COMTESSE.

Eh bien! annoncez-la. *A part.* Il ne ſçait pas qui c'eſt. A ces heures-ci, il ne me vient pas ordinairement des gens que Saint-Pierre ne connoiſſe pas.

SCENE X.

La COMTESSE, S. PIERRE, M. MI-CLOS, *en habit noir, une cravate & une perruque très-courte* (1).

SAINT-PIERRE, *à M. Mi-clos à la porte.*

AYEZ la bonté, Monſieur, de me dire votre nom, ſi vous voulez que je vous annonce.

Monſieur MI-CLOS, *d'un air recueilli.*

Mon ami, je m'appelle *Mi-clos.*

SAINT-PIERRE, *annonçant.*

Monſieur Mi-clos.

La COMTESSE.

Monſieur Mi-clos; je ne connois point cela.

Saint-Pierre ſe retire.

(1) Ce rôle de M. Mi-clos peut être joué par l'Abbé Madrigal même, ſans qu'il ſe donne la peine de changer d'habit.

SCENE XI.

La COMTESSE, Monſieur MI-CLOS.

Monſieur MI-CLOS, *les yeux baiſſés & d'un air d'hypocrite.*

PEUT-ÊTRE, Madame.... (& je m'en flatte)... que mon nom vous ſera moins inconnu, que ma perſonne ; ... car j'ai donné, ces jours-ci, un livre qui a déja une très-grande réputation ; & qui a fait une ſenſation prodigieuſe.

La COMTESSE.

Quel livre, Monſieur ? ſon titre ?

Monſieur MI-CLOS.

Les véritables Réflexions morales, Madame.

La COMTESSE.

Je n'en ai point entendu parler, Monſieur.

Monſieur MI-CLOS.

Cela m'étonne, Madame ! Vous m'en voyez confondu ! Pieuſe, comme vous êtes, vous ne ſavez rien du bruit que mon livre a fait ?... Je n'en reviens point ! — Ce n'eſt pas que je mette aucun amour-propre mondain à cela ; ... & je ne vous parle du ſurprenant ſuccès de mon Ouvrage, que pour en venir à vous dire, Madame,

que ce livre a achevé de me gagner la confiance de la partie du Public, la plus estimable; & que cette confiance des gens de bien, me met, aujourd'hui, dans le cas d'avoir l'honneur de vous aporter, Madame, & à M. votre mari, les deniers d'une restitution assez considérable, que l'on m'a remis pour vous les rendre.

La Comtesse, *avec étonnement.*

Une restitution !... & assez considérable !... Je crains que vous ne vous trompiez, Monsieur, & jamais personne...

Monsieur Mi-clos, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, Madame ! Monsieur le Comte de Saint-Toquai ne joue-t-il pas fréquemment assez gros jeu, au Quinze & au Witchs ?

La Comtesse.

Rarement, Monsieur; mais cela peut lui être arrivé.

Monsieur Mi-clos, *d'un air douloureusement cafard.*

Eh ! ne lui arrive-t-il pas souvent aussi de se livrer au vin, plus qu'il ne convient à un honnête-homme, & à un bon Chrétien ?

La Comtesse, *d'un air embarrassé.*

Je suis forcée de convenir, Monsieur, qu'il

pouſſe quelquefois un peu trop loin les plaiſirs de la table.

Monſieur MI-CLOS.

Eh bien! Madame, c'eſt en ſortant de table; un peu trop bien conditionné, qu'on l'a une fois chambré; & qu'on l'a fait jouer de malheur. La grâce a touché ceux qui lui avoient fait cette injuſtice, & ils m'ont chargé de vous rendre, à vous, Madame, ou à Monſieur votre époux, les quatre cent louis qui ſont comptés dans cette bourſe. *Il la lui préſente avec un papier.* En voici la note.

La COMTESSE.

Il y a cinq cent louis ſur la note... tenez; Monſieur: voyez donc! *elle lui rend le papier.*

Monſieur MI-CLOS, *un peu embarraſſé d'abord; ſe remettant petit à petit & finiſſant par être intrépide.*

Oh! c'eſt.... c'eſt... c'eſt une étourderie de leur part!... ils ont été mettre, comme des bêtes.... un cinq, pour un quatre... Les hommes ſont ſi mal-adroits! Ces gens ne m'ont remis que cinq cents louis.... que quatre cents louis, je veux dire; & une preuve de cela, c'eſt qu'il n'y a que quatre cents louis dans cette bourſe, qui eſt comme on me l'a donnée. Madame peut les compter elle-même.

LA COMTESSE, *d'un air tranquille & doux.*

Je ne compterai point après vous, Monſieur; je crois tout ce que vous me dites; *tirant dix louis de la bourſe :* & voilà dix louis *de plus*, que je vous charge de diſtribuer en aumônes.

Monſieur MI-CLOS, *s'inclinant profondément.*

Ah! Madame.

SCENE XII.

LA COMTESSE, MONSIEUR MI-CLOS, le CHEVALIER des Courtines.

SAINT-PIERRE, *annonçant & ſe retirant ſur le champ.*

MONSIEUR le Chevalier des Courtines.

LE CHEVALIER, *d'un air étourdi.*

J'arrive à l'inſtant de Marly, pour vous faire ma cour, Madame la Comteſſe. *Appercevant M. Mi-clos.* Mais je vous dérange, peut-être?.. Vous étiez là en affaire avec Monſieur?

Monſieur MI-CLOS, *d'un air doucereux.*

Non, Monſieur, nous avons fini; & je vais avoir l'honneur de prendre congé de Madame la Comteſſe. *D'un air cafard :* comptez, ma charitable Dame, ſur mes prieres ferventes, &

ſur celles des pauvres, que vous venez d'aſſiſter ſi angéliquement. *Il ſe retire en faiſant des révérences bien baſſes & bien gauches.*

SCENE XIII.

La COMTESSE, le CHEVALIER des COURTINES.

Le CHEVALIER, *d'un air badin.*

QU'EST-CE que c'eſt ce que ce Marguillier-là (1), Madame? Je lui trouve tout le bas du viſage d'*Eſcobar*.

La COMTESSE, *d'un ton impoſant.*

Ayez la bonté, Monſieur, de vous tenir ſur les fades plaiſanteries que vous faites continuellement ſur les Moines; je vous les ai interdites, ainſi que celles que vous vous permettiez ſur mon mari.

Le CHEVALIER.

Oh! à ce dernier égard, je vous ai obéi, Madame. Je ne vous dis plus rien ſur Monſieur le Comte... & je vous ſupplie de m'en ſavoir quelque gré, du moins.

(1) Si l'Abbé Madrigal fait le rôle de M. Mi-clos, l'on ſubſtituera, dans ce cas, un autre *mot* à celui de *Marguillier*.

La COMTESSE.

Effectivement! — Mais, Monſieur le Chevalier, mettez-vous donc bien dans l'eſprit, que je ne ſupporte le plaiſir de vous recevoir chez moi, que parce que mon mari l'exige abſolument, & que ma complaiſance pour lui....

Le CHEVALIER, *l'interrompant & d'un air préſomptueux.*

Éh! non, Madame, c'eſt parce que vous me craignez; que vous vous craignez vous-même; que vous craignez le penchant raiſonnable que vous avez pour moi.

La COMTESSE, *en riant.*

Moi, du penchant pour vous, & que vous appellez raiſonnable, encore?

Le CHEVALIER, *d'un ton très-affirmatif.*

Eh! oui, Madame, je vous l'ai dit.... & j'ai l'honneur de vous le dire encore. Je ſçais bien que vous êtes dévote; ... & ſincérement dévote même... mais cela n'empêche pas que malgré vous, je ne vous aie inſpiré un goût très-vif pour moi.

La COMTESSE, *d'un air moqueur.*

Pour vous?... mais y penſez-vous bien?... Pour vous?... quoi! pour vous-même?

LE CHEVALIER.

Pour moi-même... Je penſe bien auſſi, que c'eſt un goût que vous n'oſez pas vous avouer... mais vous avez beau vous débattre !... il faut que, tôt ou tard, cela finiſſe un beau jour par nous arranger.

LA COMTESSE, *d'un air de pitié.*

Allez, allez ! arrangez ſeulement votre pauvre petite tête ; & tâchez...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh ! non, Madame, encore une fois, j'ai l'honneur de vous aſſurer que vous m'aimez !... — Eh ! ma folie, à moi, c'eſt d'être aimé, une fois en ma vie, d'une dévote... c'eſt que cela ne m'eſt jamais arrivé, & cela doit être délicieux... J'imagine que rien n'eſt plus ſatisfaiſant pour l'amour ;... & même pour l'amour-propre, que de ſe ſoumettre un cœur qui vous combat, & qui ſe combat ſans ceſſe lui-même. — Ce doit être un charme que ce chamaillis de devoirs & de deſirs... ce paſſage des plaiſirs aux ſcrupules ;... & ces ſcrupules, culbutés par les plaiſirs... oh ! tout ce grabuge, toute cette petite guerre-là doit donner un ſpectacle charmant, unique !

La COMTESSE, *d'un air tranquille & flegmatique.*

Mais vous êtes dans le délire, Monſieur le Chevalier!... Je ne prendrai pas la peine de me fâcher de ce que vous avez un peu le tranſport au cerveau. Je penſe qu'une forte doſe de perſifflage peut en diminuer l'accès, plutôt que le ton ſérieux, que vous ne méritez pas qu'on prenne avec vous. *En ſouriant avec mépris.* Convenez-en vous-même, mon cher Monſieur?

Le CHEVALIER, *ſans ſe démonter.*

Eh! non, Madame, convenez plutôt vous-même, des rapports qui fondent, ſur nos caractères également ſenſibles, ce goût involontaire que vous avez pour moi.

La COMTESSE, *d'un ton de badinage.*

Eh bien! Monſieur, tous ces rapports ne m'avoient pas ſaiſie, comme ils me frappent actuellement! Oh! j'en conviens: vous avez un jugement ſûr & ſolide;... moi, je ſuis une femme frivole, & dont l'eſprit n'eſt point arrêté. — Vous êtes attaché ſcrupuleuſement à tous vos devoirs;... Je me fais une gloire, moi, de n'avoir ni principes, ni mœurs;... Je les tourne même en ridicule;... vous mettez, vous, Monſieur, à toutes ces drogues-là, une importance

qui fait mourir de rire les gens du monde. — Mais comment ſe pourroit-il, effectivement, qu'avec des caractères qui ſe rapprochent autant, nous n'euſſions pas ſenti naître, entre nous, une ſympathie, telle qu'il n'en eſt point?

Le CHEVALIER, *un peu déconcerté.*

Ah! Madame!... je ſens... je vois très-bien... que vous me plaiſantez-là un peu.

La COMTESSE, *malignement.*

Un peu?... oh! vous vous trompez.

Le CHEVALIER, *ſe raſſurant.*

Oui, oh! oui, oui, Madame la Comteſſe! Mais tout cet élégant perſifflage ne me perſuadera pas que l'amour n'ait point ſes droits ſur votre cœur & ſur votre jeuneſſe, & que la mienne n'en ait ſur votre ſenſibilité...

La COMTESSE, *l'interrompant gaiement.*

SENSIBILITÉ! c'eſt le mot propre. — Tenez, c'eſt encore-là un de ces rapports le plus marqué, qu'il y ait entre vous & moi; ... je ſuis née, moi, avec cette eſpece de ſenſibilité, à laquelle *nos tendres Philoſophes de ce tems-ci*, rapportent tout; & ils n'en connoiſſent point d'autre. — Vous, au contraire, Monſieur le Chevalier, vous n'admettez que *la ſenſibilité de l'ame*; toutes les chimères du cœur, les ſenti-

mens les plus épurés, & ſur-tout une extrême délicateſſe. — Oh ! vous concevez combien cette conformité dans notre façon de ſentir, doit ajoûter encore à cette admirable ſympathie qui nous a ſubjugués l'un & l'autre !

Le CHEVALIER, *d'un air d'embarras.*

Vous voudriez bien venir à bout, Madame, de me déconcerter... par vos plaiſanteries ironiques. Mais, je ne les vois, moi, que comme les derniers abois d'une défenſe ſuperbe... Vous vous y retranchez.... pour combattre encore la nature des ſentimens que...

La COMTESSE, *l'interrompant d'un air ſérieux.*

Il eſt vrai, Monſieur, que je combats encore dans ce moment-ici, la nature des ſentimens que je dois vous conſerver. Juſqu'à ce jour, vous ne m'aviez inſpirez que ceux de la pitié pour vos égaremens. Je vous laiſſe, de peur de dénaturer ces ſentimens-là; de peur d'être forcée de les changer, & de vous les faire connoître, par l'expreſſion la plus vive du mépris, que vous prendriez peut-être pour de la colère.... & la colère vous honoreroit trop.

Elle ſort, en le regardant avec le plus froid mépris.

SCENE XIV.

Le CHEVALIER, *seul.*

JE demeure confondu;... écrasé... anéanti!... elle me fait entendre, avec un froid dédain, que je ne suis qu'un fat... Eh! mais, sans doute, je le sçais bien! mais, depuis quand donc un fat déplaît-il à des femmes? Il faut que celle-ci soit bien singuliere! ou bien, est-ce qu'il y auroit encore des femmes véritablement honnêtes? cela seroit dur.

SCENE XV.

Le COMTE, *encore un peu gris*, le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

AH! Monsieur le Comte, c'est vous! Mais dites-moi donc un peu: je viens tout-à-l'heure de faire l'agréable auprès de Madame votre femme;... & (cela ne se conçoit pas) elle m'a traité comme un Negre.

Le COMTE.

Tenez, dès le premier moment que je vous ai vu faire la roue... autour d'elle, je vous en

ai averti... vous ne m'avez pas voulu croire..., je vous ai dit que c'étoit une femme... pleine d'une vraie piété,... qui a de la vertu ſans affectation ; ... une femme extraordinaire.

Le CHEVALIER.

Oh ! très-extraordinaire ; où diable voit-on de cela ?

Le COMTE.

Eh ! mais, chez moi !... & ſoyez bien sûr, mon petit Mirliflor, qu'elle ne vous prendra jamais, ni vous..., ni perſonne... ce n'eſt pas ma faute ;... je vous en ai prévenu d'avance.

Le CHEVALIER.

Cela me donne de l'humeur.

Le COMTE.

Mais vous ne devez pas m'en vouloir pour cela ; mon ami... ce n'eſt pas moi, en vérité, qui l'empêche de vous bien traiter... vous auriez le plus grand tort du monde... de me donner un ridicule là-deſſus.

Le CHEVALIER.

Oh ! non, parbleu ! c'eſt à la Comteſſe, plutôt, à qui je voudrois pouvoir donner des ridicules cruels, pour en faire un exemple.

Le COMTE.

Oh ! ne craignez rien !... c'eſt un exemple

qui ne prendra pas, que celui... que donne ma femme.

Le CHEVALIER.

Adieu, mon cher Comte : pour éclaircir un peu le noir que j'ai dans l'ame, je m'en vais arranger un ſouper de filles à ma petite maiſon : en voudriez-vous être ?

Le COMTE.

Non, mon ami, comme je ne me meurs pas de douleur.... comme vous, moi... je n'ai pas beſoin d'une diſſipation... ſi générale... J'ai de mon côté, un petit arrangement... particulier... & très-particulier.

Le CHEVALIER, *en ſortant.*

En ce cas-là, je vous baiſe bien les mains.

SCENE XVI.

Le COMTE, *ſeul, en s'aſſeyant.*

Ah çà, ne perdons point la tête. *Il tire ſa montre.* Quelle heure eſt-il!.... Bon! j'ai encore deux heures devant moi;... les fumées du vin ſont déja beaucoup diſſipées : ... dans deux heures d'ici il n'y paroîtra plus... — Je l'ai vu naître; elle n'a pas ſeize ans... & pour mes cinquante louis... le jour que j'avois tant bu....

tant

tant bu de vin de Hongrie.... ce fut ce jour-là même, je m'en ſouviens... que ſa tante, qui eſt une bonne femme.... me fit tous les ſerments les plus probables.... que ſa niéce prétendue.... me convaincroit qu'elle eſt une *Agnès*.... mais une *Agnès*, proprement dite.— Eh! en effet, pourquoi ne le ſeroit-elle pas?... Il faut bien commencer par quelque choſe.... une fois;... & je croirois volontiers.... Ah! ah! c'eſt Monſieur Pézénas, mon Chirurgien: eh! que viens-tu?...

SCENE XVII.

Le COMTE, Monſieur PÉZÉNAS.

PÉZÉNAS, *l'interrompant.*

JE viens, Monſu le Comte, vous donner prûve combien je vous ſuis dévoué.

LE COMTE.

Quoi donc, petit Docteur! y a-t-il ici, parmi mes gens, quelques bras démis.... quelques jambes caſſées.... quelqu'apoplexie ſous roche?.... car il n'y a que ces ſortes de drôleries-là.... qui vous attirent, & qui vous amuſent.... dans les maiſons, vous autres.

PÉZÉNAS.

Eh! cadedis! petit ingrat, je ne viens ici que

pour votré bien ; jé laiſſe-là toutes mes affaires ; ... eh ! j'en ai par-deſſus les yûs. L'on ne vût plus ſé ſervir qué dé moi. *Avec volubilité.* J'ai, s'il vous plaît, onze ſaignées à faire, cette ſoirée, & à gens, dont il n'y a qué moi qui connoiſſe les vaiſſeaux roulants. Eh ! ſandis ! jé ne les ſaigné pas toujours dé même, de pûr de les uſer. Il faut qué jé paſſ' ché votre amie, Madame la Maréchale, pour uné ſuité dé couches ; ché Monſu le Duc de Navailles, pour une bleſſure dé fû. Ché un pauvré diable qué jé taille avec le litkothome caché ... & ſi j'ai lé tems, il faut qué jé faſſe encore des viſites, juſqu'à onze hûres du ſoir, chez un tas dé Marquiſes & de Coumteſſes, pour dé vrais chifonages ; ... ſans compter, dans tout cela, lé courant dé mes affaites miſtériûſes.

LE COMTE, *en riant.*

Et accablé, comme tû l'es.... tu viens perdre ton tems avec moi, à qui tu n'as point affaire... car je me porte très-bien.

PÉZÉNAS.

A qui jé n'ai point affaire.... cap de bious ? .., quand jé viens vous rétirer d'un petit précipice, où vous été prêt à gliſſer ;

LE COMTE.

Quel précipice ? quel galimathias me fais-tu là ?

PÉZÉNAS.

Eh ! doncques ! cette petite fille, ſi nûve.... ſi nûve ? ... dont la Tante eſt convenue dé vous approviſionner pour cé ſoir, hem ?... hem ?... ſuis-je au fait ? répondez-moi, Monſu le Comte ? ... Suis-je inſtruit dé cé qui ſé paſſe ?

Le COMTE.

Qui t'a dit cela, d'abord, vieux fou ?

PÉZÉNAS.

Qui me l'a dit ? ... jé lé tiens de la pétite même, qui eſt en train de m'avoir des obligations qui né ſont point encore finies.

Le COMTE.

Quel diable me contes-tu-là ?

PÉZÉNAS.

Cé n'eſt point un conte ventreſaint-gris ! jé vous confie, malgré ſa vilainé Tante, qué cet enfant, pour ſon coup d'eſſai, eſt malheureuſement tombée à un Américain, dont...

Le COMTE, *l'interrompant en reculant de frayeur.*

A un Américain ? ... cela eſt-il bien vrai ? ... à un Américain ?

PÉZÉNAS.

Certes ! ... & un Américain, bien Américain, même.

LE COMTE.

Oh! en ce cas-là, je ſuis ſon valet; je ſuis bien ſon valet très-humble.

PÉZÉNAS,

Eh! vous faité bien!..... vous pouvez m'en croire, quand je vous parlé contré mes intérêts.., ainſi, doucément Monſu le Comte! penſez toujours à cet Américain!.. doucément, vous rédis-je encore! doucément! pianò! pianò! doucément pour la centiéme fois.

LE COMTE, *en l'embraſſant.*

Viens, que je t'embraſſe! tiens: voici la Comteſſe.

SCENE XVIII & *derniere.*

La COMTESSE, le COMTE, PÉZÉNAS.

LE COMTE,

AH! Madame la Comteſſe! voilà bien le coquin le plus honnête! & je veux vous conter....

LA COMTESSE.

J'ai auſſi bien des choſes à vous dire, Monſieur le Comte, actuellement que vous commencez à être en état de m'entendre...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Oh! oui, actuellement! je me ſens bien, &

je vous fais ſerment, ma chere amie, de ne plus me retrouver dans ces ſortes de ſituations-là, & je vous en donne ma parole d'honneur.

LA COMTESSE.

Vous connoiſſant, comme je vous connois, je ſuis sûre que vous me la tiendrez.

LE COMTE.

Eh bien! ſoyez encore sûre d'une choſe; c'eſt que je ne veux plus vivre qu'avec vous uniquement; & je prétends que ce ſoir même, ſoit le renouvellement de nos nôces.

LA COMTESSE, *baiſſant les yeux.*

Il n'étoit pas autrement néceſſaire de dire devant Pézénas, des projets...

PÉZÉNAS.

Pardonnez-moi, Madame la Comteſſe; & je l'ai confirmé dans ſes projets. Oui, Monſu le Comte, laiſſez pour jamais toutes vos coquines; & croyez-moi, couchez toujours avecque votre femme; rien n'eſt plus ſain.

LE COMTE.

Tu as raiſon. Mais, paſſons dans mon cabinet, j'ai une lettre de votre frere à vous communiquer. *Ils s'en vont enſemble.*

PÉZÉNAS, *ſortant d'un autre côté.*

Monſieur, & Madame, adieuſias.

ÉPILOGUE.

Les trois Acteurs qui ſe trouvent à la Scène derniere que l'on vient de lire, vont preſque juſqu'au fond du Théâtre, pour marquer que le PROVERBE *eſt fini. Ils reviennent enſuite & ils reprennent chacun leurs perſonnages de* Madame PROLOGUE, M. CORIPHÉE, M. VAUDEVILLE.

Monſieur CORIPHÉE.

MA foi, Monſieur Vaudeville, votre Proverbe eſt tout neuf; il eſt délicieux; voilà ce qu'il me faut! en adouciſſant un peu...

Madame PROLOGUE, *l'interrompant.*

Eh mais! il n'y a rien à adoucir; le ſens-moral de ce Proverbe, tourne entiérement au profit de la vertu.

Monſieur VAUDEVILLE, *vivement.*

Eh! ſans doute! ne voyez-vous pas que mon principal perſonnage, en ſe corrigeant du vin, ſe corrige auſſi néceſſairement de ſes autres vices? C'eſt une converſion que cela!

Monſieur CORIPHÉE.

Oui, oui, nous verrons; c'eſt uniquement quelques légers changemens à faire dans la

forme; car, pour le fond, j'ai tout ce que je pouvois desirer. Allons donc retrouver l'*Abbé Madrigal*, & nous ajusterons, avec lui, mon petit Spectacle, qui sera terminé par l'inouie Tragédie de *Cocatrix*.

Madame PROLOGUE, M. VAUDEVILLE, *ensemble, en s'en allant tous.*

Allons, allons arranger tout cela.

L'on voit que les rôles du Comte & de Pézénas, doivent être, de toute nécessité, remplis par les deux Acteurs qui auront joué ceux de Coriphée & de Vaudeville.

Fin de la Piéce.

L'ISLE SONANTE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES.

Représenté par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 4 Janvier 1768.

AVERTISSEMENT.

JE ſuis entiérement de l'avis du Public ſur l'*Iſle Sonante*. C'eſt une mauvaiſe Piéce.

Je la joins ici, parce qu'elle fait partie *de mon Théâtre de Société*. Elle fut repréſentée en Juillet 1767, ſur celui de Villers-Coterets, pour lequel elle avoit été faite, & où elle n'eut aucun ſuccès.

Le Public fut plus indulgent : elle eut quatorze ou quinze repréſentations à la Comédie Italienne. L'excellente Muſique de M. de Monſigny la ſoutint un peu contre mon Poëme.

Dans ce ſujet, qui eſt totalement de mon invention, (& il n'y a pas là de quoi ſe vanter), j'avois eu le deſſein de faire une critique douce & badine, *du genre des Comédies à Ariettes*, que je prends la liberté de trouver d'aſſez mauvais goût, tout au moins, *que l'ancien genre des Piéces en Vaudevilles*; & qui, à la fin, tombera comme ce dernier.

Je me ſuis trompé dans mon projet, ou je l'ai mal exécuté; &, ſans doute, ces deux raiſons réunies, ſe ſont rencontrées, pour ennuyer le Spectateur.

Ce ſujet, d'ailleurs, ne comportoit qu'un acte, au plus; & puis, il falloit me faire entendre; & des gens de bien m'ont aſſuré qu'on avoit trouvé ma Piéce inintelligible : cela n'entroit point dans mes vues, & j'ai tort.

En effet, l'oubli, preſque total, où ſont tombés les refreins des vieux Vaudevilles, doit avoir jetté une merveilleuſe obſcurité ſur quelques Ariettes, qui étoient fondées ſur cette plaiſanterie.

PERSONNAGES.

VIVATCHÉ, Sultan.
Le Chevalier DURBIN.
PIANO, Eunuque.
PRESTO, Magicien.
ZERBIN, Ecuyer de Durbin.
UN ESCLAVE.
GARDES du Sultan.
CÉLENIE.
MÉLOPHANIE.
HENRIETTE.
ESPRIT INFERNAL.

La Scène eſt dans l'Iſle Sonante.

L'ISLE SONANTE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente les Jardins & l'extérieur du Palais de l'Iſle Sonante.

SCENE PREMIERE.

DURBIN.

Toi qui crois en tous lieux mériter des éloges
Par le goût & le choix des mots dont tu te ſers ;
Tyran, ceſſe, Tyran, de fatiguer les airs,
Par ces paroles allobroges
Dont tu compoſes tes concerts.
Dieu ! quel pays & quels concerts
Pour la muſique, & pour les vers !
Je crois ouir des fous échappés de leurs loges.
Toujours chanter, rimer ſans ceſſe, quels travers !

Tous ces gens-ci me ſemblent des horloges
Dont on tire des ſons par des reſſorts divers;
Encor faut-il combler d'éloges,
Et leur proſe rimée, & leurs voix, & leurs airs.
Dieux! quel pays, & quels concerts
Pour la muſique & pour les vers!

SCENE II.

DURBIN, ZERBIN.

ZERBIN.

AH, Seigneur Chevalier! j'en ai appris plus que je ne puis dire: on peut me raconter à préſent tous les prodiges qu'on voudra, & de l'iſle des Maragons & des Leſtrigons; je croirai tout, je croirai tout. Ce n'eſt pas ſeulement le Roi & toute ſa Cour qui chante ici, c'eſt le corps du peuple en entier; tout chante, tout frédonne, roulades, cadences, ports de voix, martellemens: toute une ville, imaginez, toute une ville; cela fait un ſi grand bruit, que bien des gens trouveroient cela admirable.

DURBIN.

Et notre vaiſſeau?

ZERBIN.

Votre vaiſſeau? Ah! parbleu votre vaiſſeau, il

eſt à l'ancre ; on en a fait deſcendre tout l'équipage, Capitaine, Officiers, Matelots : mais comme ils n'ont pu s'exprimer qu'en proſe, ils ont été mis ſur le champ dans une priſon bien loin hors de la ville, comme des gens dangereux, corrupteurs, novateurs, & mal ſonans.

DURBIN.

Ce que tu me dis, eſt-il bien vrai?

ZERBIN.

Comment, Seigneur, oſerois-je mentir? & moi n'ai-je pas voulu haſarder quelques mots de proſe? On m'a menacé de me donner vingt coups de bâton ſous la plante des pieds : on dit que cela apprend à aller de meſure ; alors je me ſuis exprimé en Vaudevilles, que je contourne de mon mieux, pour leur donner un air du pays.

DURBIN.

Et Célenie, qu'eſt-elle devenue?

ZERBIN.

Célenie, qui vouloit ſe jetter aux pieds de la Sultane favorite, a été conduite aux pieds du Sultan. Heureuſement on l'avoit inſtruit, & ſon Ariette a été goûtée, à deux meſures près ; & je crois qu'on nous rendra notre vaiſſeau.

DURBIN.

Quel fatal voyage!

ZERBIN.

Quelle fantaiſie auſſi d'aller conſulter cette vieille Fée ſur le ſuccès de vos amours !

DURBIN.

Tu ſçais ce qu'elle a répondu.

ZERBIN.

Parbleu oui, plaiſante réponſe avec ſon nazillonnement ! » Mon fils, mon fils, ta Célenie t'aimera ; mais elle ne te le dira que quand elle ne parlera plus. « Vous inſiſtez, vous la preſſez, vous la tourmentez : » oui, oui, tu ne ſçauras ce qu'elle penſe que quand elle ne penſera pas. » Peut-on un radotage plus complet ?

DURBIN.

Il eſt vrai que je n'y conçois rien.

ZÉRBIN.

Hé ! concevez-vous mieux ce qu'elle m'a répondu, quand je l'ai conſultée ; car les valets ont la rage de faire comme leurs maîtres, & ce n'eſt pas ce qu'ils font de mieux. » Mon garçon, mon garçon, tu veux ſçavoir ſi tu réuſſiras dans tes amours ; tu n'en ſeras jamais ſi loin que lorſque tu en ſeras près. « Concevez-vous ?

DURBIN.

Ah, il eſt aiſé de voir qu'elle s'eſt moquée de toi.

ZERBIN.

J'ai bien peur que cela ne ſoit pas, Seigneur. Tout entier à l'idée de Célenie, tout rempli de votre amour, vous n'entendez que cela, vous ne penſez qu'à cela: mais un peu de réflexion, je vous ſupplie. Sçavez-vous ce que la Fée a dit, lorſque vous l'avez quittée en chantonnant avec cet air détaché, ſi naturel aux grands Seigneurs, lorſqu'on leur dit ce qui ne leur plaît pas?

DURBIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce verbiage-là? Eſt-ce que je ſçais tout ce que cette femme a dit?

ZERBIN.

Cette femme, cette femme! Cette femme a dit, en vous entendant chantonner: » Chante, chante, mon fils; mais prends garde de chanter plus que tu ne voudras. «

DURBIN.

Hé bien.

ZERBIN.

Hé bien, hé bien, notre vaiſſeau, en dépit du gouvernail, en dépit du vent & de la marée, vient ici par le chemin le plus droit. Nous y voici: on y chante, on y chante; encore trois jours, & vous voilà bon gré malgré le plus déterminé chanteur. *(Il paroît ici un Habitant.)* Mais tenez, voici un habitant qui nous ef-

pionne ; ſi vous êtes curieux d'entendre chanter, vous pouvez l'interroger.

DURBIN.

Il écoute apparemment ſi nous chantons ?

ZERBIN.

Non, ces eſpions-là ont une autre commiſſion de la part du Gouvernement. Il y a eu quelques rumeurs pour la baſſe fondamentale, & on craint quelque ſoulevement.

DURBIN.

Ce peuple-là eſt donc bien ſujet à remuer ?

ZERBIN.

Je le crois ; il ſe feroit égorger pour des miſeres : ils ont eu une guerre civile qui a duré quarante ans pour le *ſa* dièze & le *mi* bémol. Mais j'apperçois... oui, c'eſt le confident, c'eſt le favori de la Sultane favorite. Bonne nouvelle, bonne nouvelle : notre vaiſſeau ſera rendu.

SCENE III.

PIANO, DURBIN, ZERBIN.

PIANO, *récitant.*

POUR la charmante Célenie,
Noble Etranger, l'amour de Vivatché

Fait du bruit, & ſon feu n'eſt plus un feu caché.

DURBIN, *à part.*

Pour Célenie !

PIANO.

Son premier Médecin Preſto, ce grand génie,
Des attraits d'Henriette eſt lui-même touché.

ZERBIN.

Pour Henriette? ah, ciel !

PIANO.

Quant à l'amour du Roi, connois Mélophanie;
Son cœur jaloux prendra les plus cruels moyens
Pour perdre ſa rivale & briſer leurs liens.

DURBIN.

Qu'apprends-je? Ah, ciel ! & quelle tyrannie !

PIANO.

ARIETTE.

La jalouſie
En ce lieu
S'alarme de peu.
Dans notre Aſie,
La jalouſie
S'alarme de peu;
Un rien ici la met en feu.
Dans notre Aſie,
La jalouſie

Pouſſe l'emportement juſqu'à la frénéſie:
Elle ne garde aucun milieu,
Un rien la met en feu,
En feu, en feu.
Adieu, adieu.

SCENE IV.

ZERBIN, DURBIN.

ZERBIN.

AU diable.

DURBIN.

Quoi! Célenie pourroit.... Non, je connois ſon cœur.

ZERBIN.

Et moi, je connois mon rival: il eſt magicien; c'eſt le magicien du Roi: je ſuis perdu. Ah, maudit voyage!

DURBIN.

Si j'en croyois ma valeur; mais ma valeur contre tout un peuple eſt bien inutile.

ZERBIN.

Et la mienne encore plus.

DURBIN.

Ah! ſi je ne peux la défendre, je peux périr à ſes yeux.

ZERBIN.

Ce n'eſt pas mon avis.

DURBIN.

Forçons le Palais.

ZERBIN.

Ne forçons rien.

DURBIN.

Mais ciel! je la vois.

SCENE V.

DURBIN, CÉLENIE, ZERBIN, HENRIETTE.

DURBIN.

AH, Célenie!

CÉLENIE.

Durbin!

ZERBIN.

Mon Henriette!

HENRIETTE.

Zerbin!

DURBIN.

Quoi! le Sultan vous aime?

CÉLENIE.

Cela n'eſt que trop vrai.

ZERBIN.

Et toi, Henriette?

HENRIETTE.

Le Visir m'adore. Il ne tient qu'à moi de gouverner & le Maître & l'Empire.

DURBIN.

Quoi! charmante Célenie, lorsque mon sincere amour....

CÉLENIE.

Chevalier, sont-ce là vos sermens? La Fée ne vous a permis de m'accompagner que sur la promesse que vous lui avez faite de ne me parler jamais de votre amour.

DURBIN.

Je me tais.... Et ce cruel Sultan?

CÉLENIE.

Il m'a fait sa déclaration.

DURBIN.

Zerbin, allez veiller autour de ces bosquets.

CÉLENIE.

Henriette, vous nous avertirez s'il paroît quelqu'un.

SCENE VI.

CÉLENIE, DURBIN.

DURBIN.

IL vous a fait ſa déclaration ?

CÉLENIE.

La voici. Liſez, liſez ; jugez vous-même de ſes ſentimens.

DURBIN.

Quoi ! elle eſt en muſique.

CÉLENIE.

Oui, oui, ſa déclaration eſt en muſique, en Ariette encore, avec un grand accompagnement de *fanfares*. Elle m'a été apportée, préſentée, & exécutée par une armée de Muſiciens. Chantez, chantez.

DURBIN.

Quoi ! vous voulez, Madame ?...

CÉLENIE.

Oui, je veux que vous chantiez, pour me pénétrer de toute l'horreur qu'il m'inſpire.

DURBIN.

Quelque Muſicien que je ſois, cela de-mande...

(Il rêve, & Célenie ſe promene avec fureur pendant la ritourn elle, & dit : L'inſolent, oſer... me déclarer que... Ah, ciel !)

ARIETTE.

Vivatché, Roi des Rois,
Souverain de l'harmonie,
Adorateur des belles voix,
A la mélodieuſe Célenie
Salamalek cent & cent fois.

O vous, dont la voix ſonore
Se développe ſans travail,
Venez régner dans mon ſerrail,
Venez, je vous adore.

Venez ; & que j'entende encore
Cette voix faite pour charmer.
Je vous adore ; il faut m'aimer :
Venez, je vous adore.

DURBIN.

Parce qu'il adore, il faut l'aimer. Voilà bien le tyran le plus fat....

CÉLENIE.

Auſſi, écoutez la réponſe que j'ai faite à cet horrible galant. En voici le brouillon : je crois que vous en ſerez content ; je crois que vous en ſerez content.

ARIETTE.

ARIETTE.

Grand tyran, & petit Roi,
Compoſiteur ſans harmonie,
Rimailleur ſans génie,
Plagiaire de ſymphonie,
D'une oreille juſte l'effroi,
Écoute-moi,
Petit Roi,
Écoute-moi.
A quel injuſte excès veux-tu t'abandonner,
Barbare, & de quel droit oſes-tu m'ordonner
D'être en ton ſerrail ton eſclave?
Je ne crains point la mort, je la vois, je la brave,
Je ſçaurai bien me la donner:
On plutôt l'honneur veut que dans ton ſang je lave
Un affront dont l'horreur ne peut ſe pardonner:
Un cœur ferme qui voit la mort, & qui la brave,
A ſon tyran eſt sûr de la donner.
Hé bien!

DURBIN.

Ah, Madame! qu'avez-vous fait? Votre Ariette pleine de traits inſultans & de menaces l'aura mis en fureur, & ſon amour changé en rage.....

CÉLENIE.

Cela eſt vrai, je me ſuis peut-être un peu trop livrée à mon indignation. Mais dans cette extrémité quel parti prendre?

DURBIN.

Attendez, il me vient une idée; il faut uſer d'adreſſe. Voici ſon Ariette de déclaration, ſcellée de ſon ſceau; donnez-moi la réponſe harmonieuſe & ſanglante que vous lui avez faite: je veux faire paſſer l'une & l'autre, par mon Ecuyer, dans les mains de la Sultane favorite.

CÉLENIE.

Et vous croyez que ſa jalouſie?...

DURBIN.

Oui, oui.

SCENE VII.

CÉLENIE, DURBIN, ZERBIN, HENRIETTE.

ZERBIN.

Sur l'air: *Ah! que la forêt de Cythère.*

MONSEIGNEUR, que l'on ſe prépare
A chanter. Prenez bien vos tons,
Tontaine, tontons, tontons, tontons,

Avec ſa muſique barbare
Le Sultan vient à nous ; chantons.

HENRIETTE & ZERBIN.

Tontaine, tontons, tontons, tontons,
Tontons, tontons, tontaine, tontons.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHÉ, HENRIETTE.

VIVATCHÉ.

ARIETTE.

PAIX-là, paix-là, taiſez-vous ;
Paix-là, taiſez-vous devant nous,
Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles,
Partiſans imbécilles
Des lanla, des flons, flons,
Des gai, gai, des lampons.
De tant vous l'avez doux, Guillemette doux!
Partiſans imbécilles
Des tirelironſa, des ſans deſſus deſſous,
Des pere Barnabas & des Madame Anroux.
Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles,
Paix-là, taiſez-vous devant nous :
Henriette, Zerbin, ſortez, retirez-vous.

HENRIETTE & ZERBIN.

Sortons, retirons-nous.

SCENE IX.

VIVATCHÉ, CÉLENIE, PRESTO, DURBIN.

VIVATCHÉ, *en parlant,*

Pour vous, piquante Célenie,
Dont le ſatyrique génie
Contre moi fait de ſi bons vers
Sur de ſi beaux airs,
Et de ſi bonne ſymphonie,
Je vous le dis, en termes clairs:

ARIETTE.

Je ne réponds aux épigrammes,
Je ne repouſſe les traits
Des belles Dames
Qu'en adorant leurs attraits,
Qu'en les embraſant de mes flâmes.
Quand leur haine s'éteint, c'eſt alors qu'en leurs ames
L'amour pour moi s'allume après :
Et voilà comme il faut qu'on ſe venge des femmes
En adorant leurs attraits,
En les embraſant de ſes flâmes.
Venez régner à jamais,
Venez régner dans mon Palais.

VIVATCHÉ & PRESTO.

Venez régner à jamais
Vivatché. Dans mon Palais.
Preſto. Dans ſon Palais.

QUATUOR.

Célenie. En ton Palais !
Vivatché. Dans mon Palais.
Preſto. Dans le Palais.
Durbin. Dans ton Palais !

VIVATCHÉ.

Holas, Gardes, conduiſez-les
Dans mon Palais.

(Ils ſortent conduits par les Gardes, mais par le même endroit ; & cela pendant la ritournelle. Il faut qu'ils meſurent leurs pas de façon qu'on voie encore des gens de la ſuite à la fin de la ritournelle. Vivatché parle bas au Capitaine de ſes Gardes.)

SCENE X.

PRESTO, VIVATCHÉ.

PRESTO, *en parlant.*

TRÈS-CLÉMENT Prince, à quel ſup-
plice
Deſtinez-vous votre rival ?
Car il l'eſt.

VIVATCHÉ, *parlant auſſi.*

Oui, je viens à mon grand Sénéchal,
Je viens d'ordonner qu'il ſubiſſe
Un ſupplice
De caprice,
Un ſupplice original.
Pour me divertir, je commande
A des bourreaux de chant, que le coupable entende,
Pendant ſes repas ſeulement,
Tous les jours le concert charmant
Que formeront des voix fauſſes & diſcordantes,
Détonnantes & glapiſſantes,
Et des ſiflets aigus pour accompagnement.
Si je punis mon rival doucement,
C'eſt que mon goût pour Célenie
Eſt foible: mais par-là je veux adroitement,
Dans celle que j'aime ardemment,
Dans le cœur de Melophanie
Ranimer plus vivement
La chaleur du ſentiment.

PRESTO, *en parlant.*

C'eſt penſer, c'eſt parler d'une grande juſteſſe.
De mon côté mon art doit vous aider;
Et tandis qu'en paſſant vous pouvez excéder
Pour vos menus plaiſirs Durbin & ſa maîtreſſe,
Je puis gaiment vous ſeconder

En tirant de leur létargie
Cette triste Henriette & son morne Ecuyer,
A leurs dépens aussi je prétends m'égayer
Par quelque tour de ma folle magie.
J'y rêve.

VIVATCHÉ.

Rêvez-y, c'est comme je l'entends.

DUO.

C'est un passe-tems agréable,
C'est un passe-tems
De faire donner au diable,
De désespérer deux amans.
C'est un passe-tems.

VIVATCHÉ.

J'aime à voir ces gens
Avec leur humeur intraitable,
Puis douce, puis épouvantable.
J'aime les amans
Et leur douleur respectable.

PRESTO.

A voir leur humeur intraitable
Affecter un dehors aimable,
L'air tranquille, un air affable,
Et les voir tout bas enrageans :
Oui, c'est un plaisir véritable.
J'aime à voir leur air lamentable ;
J'aime à voir leurs petits tourmens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le veſtibule du Serrail.

SCENE PREMIERE.

ZERBIN, PIANO.

PIANO, *arrêtant Zerbin.*

Arrête, mortel téméraire,
Tremble, arrête; ne paſſe pas
Ce veſtibule ſolitaire.
Dans le Serrail ſi tu portois tes pas,
Il n'eſt rien qui pût te ſouſtraire
Au plus rigoureux trépas.
Chante, chante. Qu'y viens-tu faire?

ZERBIN.

Sur l'air: *Laire-là, laire, lanlere.*

Je viens vous faire un long récit
En Vaudeville, & ſans eſprit:
Mais pardon, il eſt néceſſaire;
Il éclaircit notre affaire:
Faites grace à mon débit.

PIANO.

Chante, & ſois court. Épargne à mon oreille,

Bon homme, autant que tu pourras,
De ton chant, de tes airs ingrats,
La langueur ſans pareille.

ZERBIN, *à part.*

Quel diable, j'ai bien trouvé un air plus vif; mais dans ce moment-ci les rimes ne me viennent point du tout. Comment faire?

PIANO.

Tu parles ſans chanter, je crois? Ne t'eſt-il pas
Dans l'inſtant échappé tout bas
Quelques malheureux mots de proſe?

ZERBIN.

Mon cher Piano, non, je n'oſe.

PIANO.

En ce cas chantez donc: chantez mon virtuoſe,
Chantez, enchantez-moi, Muſicien parfait.

ZERBIN.

Raillez. Mais écoutez, Seigneur, voici le fait.
(A part.) Morbleu, la rime m'abandonne!
Bon, bon, il ne s'en appercevra peut-être pas.

PIANO.

Hé bien donc.

ZERBIN.

Seigneur Piano, voici le fait,
Voici, voici le fait.

Air : *De l'Allemande Suisse.*

A Célenie
En papier bien réglé
Notre Prince a déclaré ſon
Feu.
Par la chaleur de cette Ariette-ci,
L'on voit qu'il en eſt amoureux,
Fou.
Mais par le froid
De celle que voilà,
L'on juge que la dame le
Hait.
Je vous remets
Ces deux airs
Bien notés.
Peut-on voir un procédé plus
Net?
Voyez quelle eſt
L'Ariette & l'Amour
De l'objet
Dont le Roi veut vaincre le
cœur.
Soupçons jaloux
N'ont plus lieu
Par nos faits:
Convenez
Que nous les coulons tous à
Fond.

Célenie attend de vous,
Qu'on la faſſe entrer dehors
Du Serrail,
Que le Prince & ſon amour
Près d'elle ici faſſent chou
Blanc.

PIANO.

C'en eſt aſſez, Zerbin, j'eſtime
Vos procédés plus que vos vers :
Attachez-vous un peu plus à la rime,
J'en ai cru voir qui font tour de travers.
Mais paſſons.... à Mélophanie
Je cours chanter ces deux beaux airs,
Comptez, pour ſervir Célenie,
Qu'elle va mettre en jeu mille reſſorts divers.

SCENE II.

ZERBIN.

IL eſt parti à préſent. Je crois qu'il convient de faire ici à l'Amour une petite invocation, pour qu'il rende Célenie à mon Maître, en détruiſant, de fond en comble, les murailles de ce maudit Harem ! Amour ! amour ! ô toi, qui ne t'occupes qu'à bleſſer nos cœurs, laiſſe-là, pour un moment, ton arc & tes fleches !

Air : *Des Pendus.*

Dieu d'amour, ſans un grand travail,
Tu peux l'enlever du Serrail,
Sans briſer porte ni muraille :
Tu peux faire que ton ouaille
Ne ſoit plus avec..... l'attirail
Que l'on enferme en ce bercail.

Pardinne il faut avouer que la rime eſt bien quinteuſe : je rime actuellement comme un écho ; & tout-à-l'heure que j'en avois beſoin... Mais j'entends du bruit dans le Serrail. Retournons rendre compte de notre commiſſion.

SCENE III.

MÉLOPHANIE, *tenant les deux Ariettes.*

PIANO.

MÉLOPHANIE, *chantant.*

MALHEUREUSE Mélophanie,
Quel déſeſpoir !
Le Sultan jette le mouchoir
A Célenie.
Quel déſeſpoir !
Ma rivale va s'aſſeoir
Sur le trône de l'harmonie.
Malheureuſe Mélophanie,
Quel déſeſpoir !

SCÈNE IV.

VIVATCHÉ, MÉLOPHANIE.

VIVATCHÉ, *à part en parlant.*

JE l'entends qui gémit : portons les derniers coups,
Renfermons dans mon sein l'amour que j'ai pour elle ;
Confirmons ses soupçons jaloux,
En jouant l'amant infidelle :
Ressuscitons un cœur qui sembloit mort pour nous.

DUO DIALOGUÉ.

MÉLOPHANIE.

C'en est donc fait, amant volage,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

Je n'entends rien à ce langage :
A quoi tendent ces vains discours?

MÉLOPHANIE.

Tu dois entendre ce langage,
Ce ne sont point de vains discours :
Tu portes ailleurs ton hommage,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

A quoi tendent ces vains discours?

MÉLOPHANIE.

Ce ne sont point de vains discours :
Toi qui disois que nos amours
De nos jours
Égaleroient le cours,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

Hé, qui vous fait penser que mon cœur se dégage ?

MÉLOPHANIE.

Oui, cruel, ton cœur se dégage,
Démens, démens ce témoignage.
Tiens, lis. Laisse-là les détours.
Que mes beaux jours
Ont été courts !

VIVATCHÉ, *d'un air d'embarras.*

Je ne puis feindre davantage :
Il est vrai... je vous plains... Armez-vous de courage.

MÉLOPHANIE.

Que mes beaux jours
Ont été courts !

VIVATCHÉ.

Aux pleurs cessez d'avoir recours.

MÉLOPHANIE.

Non, les pleurs sont mon partage.

Que n'ai-je prévenu l'outrage
En rompant la premiere, & rompant pour toujours !

VIVATCHÉ.

Ah ! je vous ai ravi le charmant avantage
De quitter avant moi, d'être avant moi volage.

MÉLOPHANIE.

Qui moi ! pouvois je être volage ?

VIVATCHÉ.

Oui, vous voulez être volage.

MÉLOPHANIE.

Je sors. Je vais mourir de douleur & de rage.

VIVATCHÉ.

Cessez, cessez ces vains discours.

MÉLOPHANIE.

Et mourir en t'aimant toujours.

VIVATCHÉ.

Non, non, vous m'oublirez toujours.

SCENE V.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

SA fureur me ravit : qu'à présent Célenie
Me soit cruelle, & regrette mes vœux,

Je goûte ici du moins la douceur infinie
De l'avoir fait ſervir à ranimer les feux
De la tendre Mélophanie.

SCÈNE VI.

VIVATCHÉ, PIANO.

ARIETTE.

PIANO.

AH! grands Dieux! appaiſez, Seigneur.

VIVATCHÉ.

Qu'as-tu donc qui te déſole?

PIANO.

Célenié!... Ah! quel malheur!
Ciel! l'excès de ſa douleur,
Pour le Serrail ſon horreur,
Son déſeſpoir, ſa fureur,
L'ont fait devenir folle.

VIVATCHÉ.

Non, ce n'eſt point cela, c'eſt notre chant nouveau,
C'eſt notre nouvelle Muſique,
Trop forte, trop ſcientifique
Qui trouble ſon foible cerveau.
Je l'ai vu, c'eſt notre Muſique.

PIANO & VIVATCHÉ.

C'eſt notre Muſique.

SCENE VII.

PRESTO, PIANO, VIVATCHÉ, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *en parlant.*

CÉLENIE, ah ! Seigneur. J'ai fait dans une fête
Exécuter une tempête
Qui vient de lui tourner la tête.
J'ai vu dès-lors son mal se déclarer,
Et sa raison & ses yeux s'égarer.
Mais c'est elle. Rien ne l'arrête.

SCENE VIII.

CÉLENIE, VIVATCHÉ, PIANO, PRESTO, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *continuant de parler.*

QUE son égarement dans ses yeux se peint bien !
Mais, Seigneur, n'en craignez rien,
N'en craignez rien ; sa folie
Est douce, gaillarde & jolie.

CÉLENIE.

ARIETTE.

C'est lui-même, c'est lui, c'est le grand Timurbek,

De ſes pieds baiſons la pouſſiere.
A ſon aſpect,
Je vois la terre entiere
Dans un ſtupide reſpect.
La voyez-vous ! c'eſt une mouche bleue
Sur votre auguſte front ;
Elle voloit en rond :
Elle avoit fait une lieue
En volant en rond
Sur votre auguſte front.

VIVATCHÉ, *à Preſto, en parlant.*

Va, cours, cherche Durbin. L'amitié qui les lie,
Sçaura peut-être en un inſtant
Rappeller ſes eſprits, rendre ſon cœur content,
Et la guérir de ſa folie.

SCENE IX.

VIVATCHÉ, CÉLENIE.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

Reconnoissez, Madame, & mes traits & ma voix.

CÉLENIE.

Je ne t'ai jamais vu ; mais je te réconnais.
Mais au reſte, eſt-il ſi néceſſaire de ſe connoître ?

(Pendant la Ritournelle Célenie fera approcher deux ſiéges, les fera mettre plus près, & fera aſſeoir le Sultan.)

ARIETTE.

Sans ſe connoître on peut s'entendre,

Vous entendez bien.
Vous n'ignorez pas que mon gendre,
Le gendre mon Vifir, ou le Vifir mon gendre,
Fut un grand Négromancien,
Vous entendez bien.
Les cieux ne ſont pas bleus pour rien,
Vous entendez bien.
Cette Fée a cru les ſurprendre;
Son avis n'étoit pas le mien;
C'étoit le ſien,
Vous entendez bien.
De là je conclus qu'un cœur tendre
Se fait entendre par un rien,
Vous entendez bien.

(Elle ſe leve. Là le Sultan fait ſigne qu'on éloigne les ſiéges, Piano le fait.)

VIVATCHÉ, *en parlant.*

Je vois à chaque inſtant augmenter ſa démence...
Mais voici Durbin qui s'avance.

SCENE X.

VIVATCHÉ, CÉLENIE, DURBIN, PIANO.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

MALHEUREUX Chevalier! c'eſt ton funeſte amour

Qui ſeul eſt cauſe, & qui fait naître
L'égarement d'eſprit où tu la vois paroître.
Rends-lui ſa raiſon dans ce jour ?
Cherche à t'en faire reconnoître.

CÉLENIE, *en parlant.*

Ah ! c'eſt Durbin : dès qu'il paroît,
Le calme en moi ſemble renaître.
Mon cœur, mon cœur le reconnoît.

DURBIN, *en parlant.*

Tu me trompes, cruel. Non, elle n'eſt point folle :
T'en croirai-je ſur ta parole,
Lorſque ſa bouche te dément ?
Parle, parle à ton amant.

CÉLENIE.

Que je vous parle ? ... Que je lui parle ? Il eſt à faire mourir de rire... Mais y a-t-il ſûreté à vous ouvrir mon cœur devant la Dame que voilà ?

(Elle frappe ſur l'épaule de Vivatché, & chante.)

VIVATCHÉ, *parlant.*

Elle me prend pour une femme.

DURBIN, *à part.*

Elle retombe en ſon délire :
Je ſens que mon cœur ſe déchire.

CÉLENIE.

DUO DIALOGUÉ.

Durbin, je t'aime, le ſçais-tu ?

J'ai toujours combattu
Mon cœur & mon amour extrême.
J'ai trop ſçu me vaincre moi-même,
Durbin, je t'aime,
Le ſçais-tu, le ſçais-tu?

DURBIN, *à part.*

De ſa raiſon, tant qu'elle fut maîtreſſe,
La loi d'une auſtère pudeur,
Lui faiſoit taire ſon ardeur
Avec une cruelle adreſſe.

CÉLENIE.

M'entends-tu?
Ma pudeur, ma vertu,
Te cachoient mon amour extrême;
Je me le cachois à moi-même.

DURBIN.

Ah! quel mêlange, hélas! de joie & de triſteſſe!
Voilà donc, voilà donc l'aveu de ſa tendreſſe,
Et mon malheur.

TRIO.

YYATCHÉ.

Dieux! elle l'aime,
L'ai-je bien entendu?
A-t-il dû
Dans ſon tendre aveu même
Trouver ſa peine extrême.
Dieux! elle l'aime,
L'ai-je bien entendu?

CÉLENIE.

Durbin je t'aime,
Le ſçais-tu ?

DURBIN.

Dieux ! elle m'aime,
M'y ſerois-je attendu ?
Ai-je dû
Trouver dans ſon tendre aveu même
Mon tourment & ma peine extrême ?
M'y ſerois attendu ?
Dieux ! elle m'aime.
Mon bonheur, qu'êtes-vous devenu ?

SCENE XI.

VIVATCHÉ, DURBIN.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

ESCLAVES, qu'on la ſuive.
(A Durbin.)
Et vous, qu'on ſe retire.

DURBIN, *parlant.*

Exécrable tyran.

VIVATCHÉ, *parlant.*

Attends, que vas-tu dire ?
Je t'interromps pour ton bien.
Ne me prends pas ici pour un Roi de Théâtre,
Qu'on brave, & qui ne répond rien.
Sors ſans parler, ſinon ta rage opiniâtre...

DURBIN, *l'interrompant.*

Ceſſe de menacer : hâte mon triſte ſort.

Si je perds la beauté que mon cœur idolâtre ;
Sans crainte, ſans regret, je recevrai la mort.

SCENE XII.

VIVATCHÉ, *parlant.*

JE dois pardonner la furie
De cet amant déſeſpéré :
Il perd une amante chérie ;
Il voit ſon eſprit égaré.

SCENE XIII.

VIVATCHÉ, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *déclamant.*

SEIGNEUR, vous n'avez plus de Sallon de Muſique ;
Ces inſtrumens harmonieux,
Qu'à grands frais l'on avoit raſſemblés dans ces lieux,
Sont tous briſés. Célenie à nos yeux,
Dans les accès d'une folie unique,
A défoncé vos timbales d'airain,
Et vos tambours de baſque & votre tambourin.
Sa frénéſie a fait main baſſe
Sur le violoncel, & baſſe & contre-baſſe,
Tout eſt en pieces ! Elle caſſe

Juſqu'aux cordes du clavecin.
Nous n'oſons par reſpect l'arrêter : & ſa main
Saiſiſſant un baſſon, en frappe, rompt, écharpe,
Met en canelle votre harpe ;
Vos airs, vos ſeptuors, tous vos plus grands morceaux
Sont déchirés, ſont par lambeaux.....

VIVATCHÉ, *l'interrompant, en parlant lui-même.*

C'en eſt aſſez ! à l'excès de ſes maux,
A la fureur qui la poſſede
J'imagine un très-prompt remede,
Écoute.

ARIETTE.

Par ſon aſtrologie,
Par ſa magie,
Mon Médecin, Magicien Preſto,
Guérira *ſubitò*
L'égarement de Célenia :
Il la guérira *ſubitò*
En lui parlant en proſe tout unie,
Et l'éloignant de toute ſymphonie,

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une façade du Palais, & un Port de mer dans le fond.

SCENE PREMIERE.

VIVATCHÉ, PRESTO.

VIVATCHÉ, *en parlant.*

LA Sultane croit me ſurprendre :
Tu m'as dit ſes complots ſecrets ;
Tu ſçais par quels moyens je prétends m'en défendre ?
De ce balcon je puis tout voir & tout entendre :
Feins d'entrer dans ſes intérêts ;
Ici même elle doit ſe rendre,
Moins pour y voir nos jeux, que pour voir les ſuccès
Du piége adroit que dans ſes doux accès
Sa jalouſie oſe me tendre.

PRESTO, *en parlant.*

Tout eſt prévu, Seigneur : chargé de les attendre
Votre Amiral muni de votre ordre nouveau,
Leur rendra leur vaiſſeau. Leur magique vaiſſeau
Qui chez la Fée ira de droit ſil les deſcendre,

Avec Mélophanie on a feint de s'entendre.
A votre tour, Seigneur, vous pouvez la surprendre.

VIVATCHÉ.

Il suffit à présent. Reçois
Les complimens que je te dois
Pour la cure de la folie
De la Dame honnête & jolie,
Dont je dois admirer la vertu malgré moi.
Dans la magie on doit te reconnoître
Pour un grand maître :
Car,...

ARIETTE.

Guérir un homme fou, c'est une babiole;
C'est l'a, b, c, d, de l'art,
De l'art des Médecins, de cet art si frivole
Qu'inventa le Dieu du hazard.
Ces sçavans empesés, & leur bavarde école,
Pourroient le guérir tôt ou tard :
Si l'on les croit sur leur parole,
C'est l'a, b, c, d, de leur art.
Des Magiciens la plupart
Sçavent guérir un fou, soit rêveur, soit gaillard
C'est l'a, b, c, d, de leur art :
Mais guérir une femme folle,
C'est le chef-d'œuvre de leur art.

PRESTO, *en parlant.*

Hé bien, Sire, sur ma parole,

Des femmes, moi je n'en manque jamais,
Soit que dans leur esprit ou que dans leur cœur...

VIVATCHÉ.

Mais
Tu ne manques donc pas le cœur froid d'Henriette :
A quoi, dis-moi donc, en es-tu
Avec cette fiére soubrette ?

PRESTO.

Ah ! d'ennui j'y renonce, & je me tiens battu,
La bégueule héroïque affiche une vertu,
Qu'avec peine on croira chez les races futures.
Elle & son amant mal vêtu,
M'ont tous deux accablé d'injures :
Mais par moi leur caquet s'est trouvé rabattu ;
Je l'ai réduit à l'Élégie.

VIVATCHÉ.

C'est fort bien fait. Hé comment t'y prends-tu ?

PRESTO.

En m'aidant d'un peu de magie,
A les punir gaiment j'ai borné mon dessein.
Je donne à ces amans une plaisante assiette :
A Zerbin j'enchaîne Henriette,
Sans qu'ils puissent se voir ni se donner la main ;
Et de plus, comme Médecin,
Je les ai tous les deux forcés à la diette ;
Et j'augmente leur soif, leur amour & leur faim.

VIVATCHÉ.

Bravo. Cette recette eſt bonne, & je l'eſtime ;
Mais cependant abrége le régime
De ces deux pauvres amoureux.
Je demande grace pour eux.

PRESTO.

Je ne ſçais qu'obéir. Mais pour remplir vos vues,
Je dois au diable un compliment :
Il faut l'évoquer poliment
Pour opérer le déſenchantement
De mes deux vivantes ſtatues,
D'Henriette & de ſon amant.

VIVATCHÉ, *monte à une galerie régnante ſur le port, & ſe place derriere des jalouſies, dont il peut tout voir, ſans être vu.*

SCENE II.

PIANO, *ſeul.*

ARIETTE.

DÉMON de cette Iſle harmonique,
Eſprit de muſique,
Sublime eſprit méchanique,
Seul inventeur des accompagnemens,
Eſprit de muſique,
Réponds aux agrémens

De ma voix magique,
Réponds à mes ſons charmans.
Eſprit de muſique,
Démon chromatique,
Génie unique
Dans la façon des inſtrumens,
Toi qui dans ce pays lyrique
Fais, défais, & refais tous les enchantemens,
Eſprit de muſique,
Démon harmonique,
Réponds à ma voix magique,
Viens obéir à mes commandemens.

SCENE III.

PRESTO, UN ESPRIT INFERNAL.

L'ESPRIT INFERNAL, *en ſolfiant, dit le vers ſur les notes.*

UT, ré, mi, fa, ſol, la, ſi, ut,
Que veux-tu? je viens à ta voix.

PRESTO, *diſant auſſi le vers ſur les notes.*

Ut, ſi, la, ſol, fa, mi, re, ut.
Tiens, prends, lis, fais ce que tu voix.

SCENE IV.

L'ESPRIT INFERNAL.

UT, ré, mi, ut, mi;
Ut, ré, mi, fa, ut, fa;
Ut, ré, mi, fa, ſol, ut, ſol;
Ut, ré, mi, fa, ſol, la, ſi, ut,
Ut, ut.

SCENE V.

L'ESPRIT INFERNAL, HENRIETTE, ZERBIN, *enchaîné, & aſſis, dos à dos, dans un fauteuil double, & tournant ſur un pivot.*

L'ESPRIT INFERNAL.

SUR le reſte de cette hiſtoire,
Conſultons, liſons mon grimoire.
(Il lit des caractères magiques au lutin, & chante.)
Oui, c'eſt moi-même; & je ſuis ce lutin.

ARIETTE.

L'ordre Calotin
Du deſtin;
Tin, tin, trelintintin.

HENRIETTE & ZERBIN.

Cruel deſtin! cruel deſtin!

L'ESPRIT INFERNAL.

Le deſtin
Veut que ce couple d'amans pleure,
Et chante, & gémiſſe, & demeure
Encore une heure
Dans leur état incertain.

HENRIETTE & ZERBIN.

Cruel deſtin! cruel deſtin!

L'ESPRIT INFERNAL.

C'eſt l'ordre Calotin
Du deſtin,
Tin, tin, tin, trelintintin.

SCENE VI.

HENRIETTE, ZERBIN, *tournant lentement : ils ſont alternativement arrêtés vis-à-vis des Spectateurs aux vers qu'ils chantent.*

HENRIETTE.

Sur l'Air : *Quand on a bu, la tête tourne.*

FAUDRA-T-IL que toujours je tourne,
Tourne, tourne,

Autour de l'objet de mes vœux ?

ZERBIN.

Permettez que je me retourne,
Tourne, tourne,
Ou retournez-la, juſtes Dieux.

HENRIETTE.

A l'Enchanteur qui nous tourne
Et retourne,
Notre amour déplut.

ZERBIN.

Plus le cruel nous tourne & nous retourne,
Tourne, tourne,
Moins nous arrivons au but.

HENRIETTE.

Même air.

O Déeſſe, qui toujours tourne, tourne !
O Fortune, adouciſſez-vous.

ZERBIN.

A la fin la tête nous tourne, tourne :
Fortune, hélas ! retournez-nous.

HENRIETTE.

Rien ne ſuſpend, n'arrête, & ne détourne
Nos cruels tourmens.

ZERBIN.

Que nous perdons depuis que l'on nous tourne,
Tourne, tourne,
De momens, d'heureux momens !

SCENE VII.

L'ESPRIT INFERNAL, HENRIETTE, ZERBIN.

L'ESPRIT INFERNAL, *tenant à la main sa baguette magique.*

ARIETTE.

Vos malheurs sont à leur terme.
Chantez mes enfans, chantez;
Je seme autour de vous le feu de tous côtés;
Ce feu magique renferme *(Il fait paroître du feu autour du plateau tournant.)*
La vertu des secrets aux Enfers inventés:
Point de peur: tenez-vous ferme,
Vous voilà désenchantés;
Chantez, mes enfans, chantez.

(L'Esprit infernal s'abîme dans sa trape, & Zerbin & Henriette se levent, & sont désenchantés.)

SCENE VIII.

HENRIETTE, ZERBIN.

DUO DIALOGUÉ.

HENRIETTE.

Enfin notre enchantement cesse.

ZERBIN.

Enfin notre tourment prend fin.

HENRIETTE.

Je meurs de ſoif & de tendreſſe.

ZERBIN.

Je meurs d'amour, je meurs de faim.

HENRIETTE.

Je meurs de ſoif.

ZERBIN.

Je meurs de faim.

HENRIETTE.

Je meurs de ſoif & de tendreſſe.

ZERBIN.

Je meurs d'amour, je meurs de faim.

Enſemble.

Je meurs de ſoif & de tendreſſe.
Je meurs d'amour, je meurs de faim.

SCENE IX.

ZERBIN, DURBIN, HENRIETTE, CÉLENIE.

ZERBIN.

MAIS que vois-je? Célénie, Durbin: mon cher Maître, je ſuis, je ſuis, je ſuis tranſporté.

HENRIETTE.

Ah! que je baiſe la main.

CÉLENIE & DURBIN.

Non, non, embraſſez-nous.

ZERBIN.

Ah! Monſieur; & pouvons-nous eſpérer?....

DURBIN.

Oui, Zerbin, nos malheurs ſont finis, le Magicien.

ZERBIN.

Ah! maudit Magicien!

DURBIN.

Le Magicien a ſauvé, comme tu vois, Célenie de l'état cruel....

CÉLENIE.

Non, mon cher Chevalier, c'eſt votre vue, c'eſt mon amour: & ſi ma raiſon égarée...

DURBIN.

Ah! divine Célenie, que ce ſentiment m'eſt cher! Mais la juſte crainte où je ſuis...

CÉLENIE.

Non. La jalouſie de la Sultane eſt trop intéreſſée à nous éloigner.

ZERBIN.

Hé, Seigneur, qu'avons-nous à craindre,

Tout ce que la Fée a prédit eſt arrivé : Elle ne parlera pas, elle ne penſera pas. Et moi, ſi loin, ſi près. Vous ne doutez pas que vous ayez chanté, ſans ce que vous chanterez : nous partons, nous partons.

HENRIETTE.

Et par quel moyen ? ah, ciel ! la tête me tourne encore.

DURBIN.

Cela eſt tout ſimple. La Sultane nous a fait échapper ſecrettement : elle nous fait conduire à notre vaiſſeau ; il eſt prêt : & nous retournons à l'île de la Fée.

CÉLENIE.

Et c'eſt dans ſon Palais que je couronnerai votre amour. Mais quel bruit !...

DURBIN.

La Sultane va paroître ; & c'eſt le bruit des inſtrumens qui la précedent.

SCÈNE X.

CÉLENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN, PIANO, *à la tête des Eunuques.*

PIANO.

ARIETTE.

ELOIGNEZ-VOUS tous,
Éloignez-vous ;

La Sultane s'avance.
A quelque distance
De nous,
Éloignez-vous tous,
Éloignez-vous.
La Sultane va paroître ;
Qu'on s'éloigne de toutes parts.
Gardez-vous de jetter de profanes regards
Sur l'objet des desirs de votre auguste Maître :
La Sultane va paroître,
Éloignez-vous tous,
Éloignez-vous.

CÉLENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN.

Éloignons-nous tous.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, MÉLOPHANIE.

MÉLOPHANIE, *en parlant.*

Qu'ils attendent qu'on les rappelle.
Et toi dont je connois le courage & le zèle,
Cours, vole, conduis cette belle,
Et ces étrangers avec elle.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHÉ, PRESTO.

VIVATCHÉ, *descend du balcon.*

ARRÊTEZ, traîtres, arrêtez.
Gardes, saisissez ces coupables.

MÉLOPHANIE.

Seigneur, c'est moi qui les rendois coupables.

VIVATCHÉ.

Et que mes ordres redoutables
A l'instant soient exécutés.
(Presto les emmene prisonniers.)

SCENE XIII.

MÉLOPHANIE, VIVATCHÉ, les EUNUQUES.

MÉLOPHANIE, *en parlant.*

TU la retiens, & tu veux la reprendre;
Elle à qui ton amour n'inspire que l'horreur.
Et moi qui t'aime avec fureur,
Tu me quittes, cruel. Ah! quelle est ton erreur!

ARIETTE.

Des cris du déſeſpoir je ſçaurai me défendre ;
Non, je ne veux te faire entendre
Qu'une douleur tendre,
Des ſoupirs pleins de douceur.
Ah ! ſans en être ému, peux-tu me voir répandre
Des larmes qui partent du cœur ?
Une douleur tendre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne pourront-ils me rendre
Ton amour & mon bonheur,
Et diſſiper ton erreur ?

SCENE XIV.

VIVATCHÉ, MÉLOPHANIE, PRESTO, PIANO, CÉLENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN.

Pendant la Ritournelle de l'air que chante Mélophanie, les quatre Etrangers viennent ſur le devant de la Scène.

PRESTO.

SEIGNEUR, tous vos captifs vont quitter le rivage :
Ils ſont comblés de vos préſens.
Vous les voyez.

MÉLOPHANIE.

Grands Dieux!

CÉLENIE, HENRIETTE, DURBIN, ZERBIN.

QUATUOR.

Rendons, rendons hommage
Aux ſoins bienfaiſans
De l'auteur de notre voyage :
Notre bonheur eſt ſon ouvrage!
Que nos accens
Reconnoiſſans
Faſſent retentir cette plage.

TRIO.

VIVATCHÉ, PRESTO, MÉLOPHANIE.

Leurs cœurs contens,
Dans peu de tems
Vont fuir loin de ce rivage.
Bon voyage, bon voyage.
Les ſentimens
De ces amans
Me ſont chers, & je les partage.

Ce que j'entends
Dans ces inſtans,
Me rend la force & le courage.
Bon voyage.

O doux momens!
Tranſports charmans
Quoi, mon amant n'eſt point volage!

Le QUATUOR reprend:

Ah! d'âge en âge
Dans tous les tems,
Que la gloire ſoit ſon partage:
Formons pour lui des vœux conſtans,
Notre bonheur eſt ſon ouvrage.

SCENE XV & *derniere.*

VIVATCHÉ, MÉLOPHANIE, PRESTO, PIANO.

MÉLOPHANIE.

Ils s'éloignent, Comment! ils quittent ce ſéjour?
Et votre cœur...

VIVATCHÉ.

Ah! Princeſſe adorable,
J'ai feint de traverſer le projet favorable
Que vous formiez pour leur retour;
Et j'ai voulu dans ce grand jour
Que leur éloignement, pour vous ſi déſirable,
Fût l'ouvrage de mon amour.

ARIETTE.

Je n'aimai jamais Célenie,
Non, je n'aimai jamais que vous,
Que vous, belle Mélophanie;

J'éveillois votre amour par des ſoupçons jaloux.
Je n'aimai jamais Célenie :
Je n'aimerai jamais que vous.

D U O.

Je n'aimerai jamais que vous.

VIVATCHÉ.

Ah ! déployons toute notre harmonie
Pour chanter des feux ſi doux.
Uniſſons-nous, uniſſons-nous
Pour chanter des feux ſi doux.
Dans nos accords, dans notre ſymphonie,
Faiſons briller les éclairs du génie.
Uniſſons-nous, uniſſons-nous.

Fin du Tome premier.

JUN 8 1932